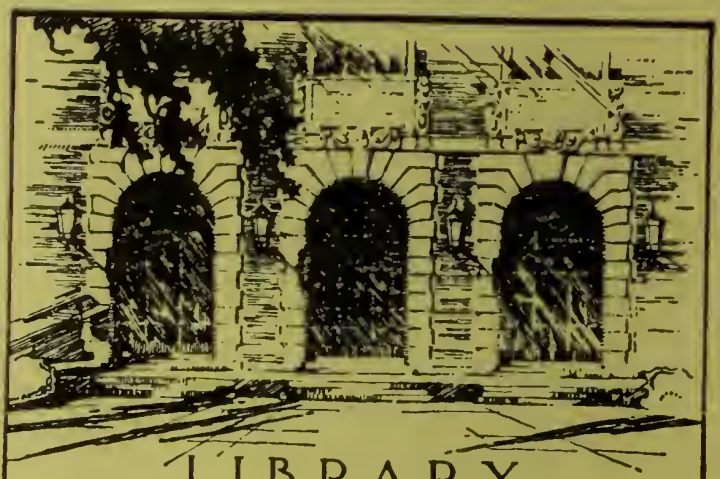
845D89
Ome
1846
v.1-2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

845D89
Ome
1846
v. 1-2

MÉMOIRES

D'UN MÉDECIN.

MÉMOIRES

D'UN MÉDECIN.

PREMIÈRE PARTIE.

JOSEPH BALSAMO,

PAR

Alexandre Dumas.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE N.-J. SLINGENEYER JEUNE,
RUE DE SCHAERBEEK, 31.

1846.

845D89
Ome
1846
V.1-2

INTRODUCTION.

I.

Le Mont-Tonnerre.

Sur la rive gauche du Rhin, à quelques lieues de la ville impériale de Worms, vers l'endroit où prend sa source la petite rivière de Selz, commencent les premiers chaînons de plusieurs montagnes dont les croupes hérissées paraissent s'enfuir vers le Nord, comme un troupeau de buffles effrayés qui disparaît dans la brume.

Ces montagnes qui, dès leur talus, dominent déjà un pays à peu près désert, et qui semblent former un cortége à la plus haute d'entre elles, portent chacune un nom expressif qui désigne une forme ou rappelle une tradition : l'une est la Chaise du Roi, l'autre la Pierre des Églantiers, celle-ci le Roc des Faucons, celle-là la Crête du Serpent.

La plus élevée de toutes, celle qui s'élance le plus haut vers le ciel, ceignant son front granitique d'une couronne de ruines, est le Mont-Tonnerre.

Quand le soir épaissit l'ombre des chênes, quand les derniers rayons du soleil viennent dorer en mourant les hauts pitons de cette famille de géants, on dirait alors que le silence descend peu à peu de ces sublimes degrés du ciel jusqu'à la plaine, et qu'un bras invisible et puissant développe de leurs flancs, pour l'étendre sur le monde fatigué par les bruits et les travaux de la journée, ce long voile bleuâtre au fond duquel scintillent les étoiles. Alors tout passe insensiblement de la veille au sommeil. Tout s'endort sur la terre et dans l'air.

Seule au milieu de ce silence, la petite rivière dont nous avons déjà parlé, le Selzbach, comme on l'appelle dans le pays, poursuit son cours mystérieux sous les sapins de la rive; et quoique ni jour ni nuit ne l'arrêtent, car il faut qu'elle se jette dans le Rhin qui est son éternité, à elle, quoique rien ne l'arrête, disons-nous, le sable de son lit est si frais, ses roseaux sont si flexibles, ses roches si bien ouatées de mousses et de saxifrages, que pas un de ses flots ne bruit de Morsheim, où elle commence, jusqu'à Freiwenheim, où elle finit.

Un peu au-dessus de sa source, entre Albisheim et Kircheim-Poland, une route sinueuse creusée entre deux parois abruptes et sillonnée de profondes ornières conduit à Danenfels. Au delà de Danenfels, la route devient un sentier, puis le sentier lui-

même diminue, s'efface, se perd, et l'œil cherche en vain autre chose sur le sol que la pente immense du Mont-Tonnerre, dont le mystérieux sommet visité si souvent par le feu du Seigneur, qui lui a donné son nom, se dérobe derrière une ceinture d'arbres verts, comme derrière un mur impénétrable.

En effet, une fois arrivé sous ces arbres touffus comme les chênes de l'antique Dodone, le voyageur peut continuer son chemin sans être aperçu de la plaine, même en plein jour, et son cheval fût-il plus ruisselant de grelots qu'une mule espagnole, on n'entendra point le bruit de ses grelots; fût-il caparaçonné de velours et d'or comme un cheval d'empereur, pas un rayon d'or ou de pourpre ne percera le feuillage, tant l'épaisseur de la forêt étouffe le bruit, tant l'obscurité de son ombre éteint les couleurs.

Aujourd'hui encore que les montagnes les plus élevées sont devenues de simples observatoires, aujourd'hui encore que les légendes les plus poétiquement terribles n'éveillent qu'un sourire de doute sur les lèvres du voyageur, aujourd'hui encore cette solitude effraie et rend si vénérable cette partie de la contrée, que quelques maisons de chétive apparence, sentinelles perdues des villages voisins, ont seules apparu, à distance de cette ceinture magique, pour témoigner de la présence de l'homme dans ce pays.

Ceux qui habitent ces maisons égarées dans la solitude sont des meuniers, qui laissent gaiement la rivière broyer leur blé, dont ils vont porter la farine à Rockenhausen et à Alzey, ou des bergers

qui, en menant paître leurs troupeaux dans la montagne, tressaillent parfois, eux et leurs chiens, au bruit de quelque sapin séculaire qui tombe de vieillesse dans les profondeurs inconnues de la forêt.

Car les souvenirs du pays sont lugubres, nous l'avons déjà dit, et le sentier qui se perd au-delà de Danenfels, au milieu des bruyères de la montagne, n'a pas toujours, disent les plus braves, conduit d'honnêtes chrétiens au port de leur salut.

Peut-être même quelqu'un d'entre ses habitants d'aujourd'hui a-t-il entendu raconter autrefois à son père ou à son aïeul ce que nous allons essayer de raconter nous-mêmes aujourd'hui.

Le 6 mai 1770, à l'heure où les eaux du grand fleuve se teignent d'un reflet blanc irisé de rose, c'est-à-dire au moment où, pour tout le Rhingau, le soleil descend derrière l'aiguille de la cathédrale de Strasbourg, qui le coupe en deux hémisphères de feu, un homme qui venait de Mayence, après avoir traversé Alzay et Kircheim-Poland, apparut au-delà du village de Danenfels, suivit le sentier, tant que le sentier fut visible, puis, lorsque toute trace du chemin se fut effacée, descendant de son cheval et le prenant par la bride, il alla sans hésitation l'attacher au premier sapin de la redoutable forêt.

L'animal hennit avec inquiétude, et la forêt sembla tressaillir à ce bruit inaccoutumé.

— Bien ! bien ! murmura le voyageur ; calme-toi, mon bon Djérid ; voici douze lieues faites, et toi, du moins, tu es arrivé au terme de ta course.

Et le voyageur essaya de percer avec le regard

la profondeur du feuillage ; mais déjà les ombres étaient si opaques, qu'on ne distinguait que des masses noires se découpant sur d'autres masses d'un noir plus épais.

Cet examen infructueux achevé, le voyageur se retourna vers l'animal, dont le nom arabe indiquait à la fois l'origine et la vélocité, et, prenant à deux mains le bas de sa tête, il approcha de sa bouche ses naseaux fumants :

— Adieu, mon brave cheval, dit-il, si je ne te retrouve pas, adieu.

Et ces mots furent accompagnés d'un regard rapide que le voyageur promena autour de lui, comme s'il eût redouté ou désiré d'être entendu.

Le cheval secoua sa crinière soyeuse, frappa du pied la terre et hennit de ce hennissement qu'il devait, dans le désert, faire entendre à l'approche du lion.

Le voyageur, cette fois, se contenta de secouer la tête de haut en bas avec un sourire, comme s'il eût voulu dire :

— Tu ne te trompes pas, Djérid, le danger est bien ici.

Mais alors, décidé sans doute d'avance à ne pas combattre ce danger, l'aventureux inconnu tira de ses arçons deux beaux pistolets aux canons ciselés et à la crosse de vermeil, puis avec le tire-bourre de leur baguette il les déchargea l'un après l'autre, en extirpant la bourre et la balle, puis enfin il sema la poudre sur le gazon.

Cette opération terminée, il remit les pistolets dans les fontes.

Ce n'est pas tout.

Le voyageur portait à sa ceinture une épée à poignée d'acier ; il déboucla le ceinturon, le roula autour de l'épée, passa le tout sous la selle, l'assujettit avec l'étrier, de façon à ce que la pointe de l'épée correspondît à l'aine du cheval et la poignée à l'épaule.

Enfin, ces formalités étranges accomplies, le voyageur secoua ses bottes poudreuses, ôta ses gants, fouilla dans ses poches, et y ayant trouvé une paire de petits ciseaux et un canif à manche d'écaille, il jeta l'un après l'autre par dessus son épaule, sans même regarder où ils allaient tomber.

Cela fait, après avoir passé une dernière fois la main sur la croupe de Djérid, après avoir respiré, comme pour donner à sa poitrine tout le degré de dilatation qu'elle pouvait acquérir, le voyageur chercha inutilement un sentier quelconque et n'en voyant point, il entra au hasard dans la forêt.

C'est le moment, nous le croyons, de donner à nos lecteurs une idée exacte du voyageur que nous venons de faire apparaître à leurs yeux, et qui est destiné à jouer un rôle important dans le cours de notre histoire.

Celui qui après être descendu de cheval venait de s'aventurer si hardiment dans la forêt, paraissait être un homme de trente à trente deux ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, mais si admirablement pris, qu'on sentait circuler tout à la fois la force et l'adresse dans ses membres souples et nerveux. Il était vêtu d'une espèce de redingote de voyage de velours noir, à boutonnières d'or ; les deux bouts d'une veste brodée apparaissaient

au-dessous des derniers boutons de cette redingote, et une culotte de peau collante dessinait des jambes qui eussent pu servir de modèle à un statuai et dont l'on devinait la forme élégante à trave des bottes de cuir verni.

Quant à son visage, qui avait toute la mobilité des types méridionaux, c'était un singulier mélange de force et de finesse : son regard, qui pouvait exprimer tous les sentiments, semblait, lorsqu'il s'arrêtait sur quelqu'un, plonger dans celui sur lequel il s'arrêtait deux rayons de lumière destinés à éclairer jusqu'à son âme. Ses joues brunes avaient été, cela se voyait tout d'abord, hâlées par les rayons d'un soleil plus brûlant que le nôtre. Enfin, une bouche grande, mais belle de forme, s'ouvrait pour laisser voir un double rang de dents magnifiques, que la chaleur du teint faisait paraître plus blanches encore. Le pied était long, mais fin ; la main était petite, mais nerveuse.

A peine celui dont nous venons de tracer le portrait eût-il fait dix pas au milieu des noirs sapins, qu'il entendit de rapides piétinements vers l'endroit où il avait laissé son cheval. Son premier mouvement, mouvement sur l'intention duquel il n'y avait point à se tromper, fut de retourner sur ses pas, mais il se retint ; cependant ne pouvant résister au désir de savoir ce qu'était devenu Djérid, il se haussa sur la pointe des pieds, dardant son regard par une éclaircie ; entraîné par une main invisible qui avait dénoué sa bride, Djérid avait déjà disparu.

Le front de l'inconnu se plissa légèrement, et quelque chose comme un sourire crispa ses joues

pleines et ses lèvres ciselées à fines arêtes.

Puis il continua son chemin vers le centre de la forêt.

Pendant quelques pas encore, le crépuscule extérieur pénétrant à travers les arbres guida sa marche; mais bientôt ce faible reflet venant à lui manquer, il se trouva dans une nuit tellement épaisse que, cessant de voir où il mettait le pied et craignant sans doute de s'égarer, il s'arrêta.

— Je suis bien venu jusqu'à Danenfels, dit-il tout haut, car de Mayence à Danenfels il y a une route; j'ai bien été de Danenfels à la Bruyère-Noire, parce que de Danenfels à la Bruyère-Noire il y a un sentier; je suis bien venu de la Bruyère-Noire ici, quoiqu'il n'y eût ni route ni sentier, car j'apercevais la forêt; mais ici, je suis forcé de m'arrêter: je n'y vois plus.

A peine ces mots étaient-ils prononcés dans un dialecte moitié français, moitié sicilien, qu'une lumière jaillit subitement à cinquante pas à peu près du voyageur.

— Merci, dit-il; maintenant, que cette lumière marche, je la suivrai.

Aussitôt, la lumière marcha sans oscillation, sans secousse, avançant d'un mouvement égal, comme glissent sur nos théâtres ces flammes fantastiques, dont la marche est réglée par le machiniste et le metteur en scène.

Le voyageur fit encore cent pas à peu près, puis il crut entendre comme un souffle à son oreille.

Il tressaillit.

— Ne te retourne pas, dit une voix à droite, ou tu es mort.

— Bien, répondit sans sourciller l'impassible voyageur.

— Ne parle pas, dit une voix à gauche, ou tu es mort !

Le voyageur s'inclina sans parler.

— Mais si tu as peur, articula une troisième voix qui, pareille à celle du père d'Hamlet, semblait sortir des entrailles de la terre, si tu as peur, retourne en arrière, cela signifiera que tu renonces, et on te laissera retourner d'où tu viens.

Le voyageur se contenta de faire un geste de la main, et continua sa route.

La nuit était si sombre et la forêt si épaisse, que, malgré la lueur qui le guidait, le voyageur n'avançait qu'en trébuchant. Durant une heure à peu près, la flamme marcha, et le voyageur la suivit sans faire entendre un murmure, sans donner un signe de crainte.

Tout à coup elle disparut.

Le voyageur était hors de la forêt. Il leva les yeux ; à travers le sombre azur du ciel scintillaient quelques étoiles.

Il continua de marcher en avant dans la direction où avait disparu la lumière, mais bientôt il vit surgir devant lui une ruine, spectre d'un vieux château.

En même temps son pied heurta des décombres.

Aussitôt un objet glacé se colla sur ses tempes et mura ses yeux. Dès lors il ne vit plus même les ténèbres.

Un bandeau de linge mouillé emprisonnait sa tête. C'était chose convenue sans doute, c'était

au moins chose à laquelle il s'attendait, car il ne fit aucun effort pour enlever ce bandeau. Seulement il étendit silencieusement la main comme fait un aveugle qui réclame un guide.

Ce geste fut compris, car à l'instant même une main froide, aride, osseuse, se cramponna aux doigts du voyageur.

Il reconnut que c'était la main décharnée d'un squelette ; mais si cette main eût été douée du sentiment, elle eût reconnu que la sienne ne tremblait pas.

Alors le voyageur se sentit rapidement entraîné pendant l'espace de cent toises.

Soudain la main quitta la sienne, le bandeau s'envola de son front, et l'inconnu s'arrêta : il était arrivé au sommet du Mont-Tonnerre.

II.

Celui qui est.

Au milieu d'une clairière formée par des bouleaux chauves de vieillesse, s'élevait le rez-de-chaussée d'un de ces châteaux en ruines, que les seigneurs féodaux semèrent jadis dans l'Europe au retour des Croisades.

Les porches sculptés de fins ornements, et dont chaque cavité, au lieu de la statue mutilée et précipitée au pied de la muraille, recélait une touffe de bruyères ou de fleurs sauvages, découpaient sur un ciel blafard leurs ogives dentelées par les éboulements.

Le voyageur, en ouvrant les yeux, se trouva devant les marches humides et moussues du portique principal ; sur la première de ces marches se tenait debout le fantôme à la main osseuse qui l'avait amené jusque-là.

Un long suaire l'enveloppait de la tête aux pieds; sous les plis du linceul, ses orbites sans regard étincelaient, sa main décharnée était étendue vers l'intérieur des ruines, et semblait indiquer au voyageur, comme terme de sa route, une salle dont l'élévation au-dessus du sol cachait les parties inférieures, mais aux voûtes effondrées de laquelle on voyait trembler une lumière sourde et mystérieuse.

Le voyageur inclina la tête en signe de consentement. Le fantôme monta lentement un à un et sans bruit les degrés, et s'enfonça dans les ruines; l'inconnu le suivit du même pas tranquille et solennel sur lequel il avait toujours réglé sa marche, franchit un à un à son tour les onze degrés qu'avait franchis le fantôme, et entra.

Derrière lui se referma aussi bruyamment qu'un mur vibrant d'airain, la porte du porche principal.

A l'entrée d'une salle circulaire éclairée par trois lampes aux reflets verdâtres, le fantôme s'était arrêté.

A dix pas de lui le voyageur s'arrêta à son tour.

— Ouvre les yeux, dit le fantôme.

— J'y vois, répondit l'inconnu.

Tirant alors avec un geste raide et fier une épée à deux tranchants de son linceul, le fantôme frappa sur une colonne de bronze qui répondit au coup par un mugissement métallique.

Aussitôt et tout autour de la salle des dalles se soulevèrent et des fantômes sans nombre, pareils au premier, apparurent, armés chacun d'une épée à double tranchant, et prirent place sur des gradins

circulaires où se reflétait particulièrement la lueur verdâtre des trois lampes et où ils semblaient, confondus avec la pierre par leur froideur et leur immobilité, des statues sur leurs piédestaux.

Chacune de ces statues humaines se détachait étrangement sur la draperie noire qui couvrait les murs.

Sept siéges étaient placés en avant du premier degré, sur ces siéges étaient assis six fantômes qui paraissaient des chefs, un de ces siéges était vide.

Celui qui était assis sur le siége du milieu se leva.

—Combien sommes-nous ici, mes frères? demanda-t-il en se tournant du côté de l'assemblée.

—Trois cents, répondirent les fantômes d'une seule et même voix, qui tonna dans la salle, puis presque aussitôt alla se briser sur la tenture funéraire des murailles.

—Trois cents, reprit le président, dont chacun représente dix mille associés; trois cents épées qui valent trois millions de poignards.

Puis se retournant vers le voyageur :

—Que désires-tu? lui demanda-t-il.

—Voir la lumière, répondit celui-ci.

— Les sentiers qui mènent à la montagne de feu sont âpres et durs; ne crains-tu pas de t'y engager?

— Je ne crains rien.

— Une fois que tu auras fait un pas en avant, il ne te sera plus permis de retourner en arrière. Songes-y.

—Je ne m'arrêterai qu'en touchant le but.

— Es-tu prêt à jurer ?

— Dictez-moi le serment et je le répéterai.

Le président leva la main, et d'une voix lente et solennelle prononça les paroles suivantes :

« Au nom du Fils crucifié, jurez de briser les liens charnels qui vous attachent encore à père, mère, frères, sœurs, femme, parents, amis, maîtresses, rois, bienfaiteurs et à tout être quelconque à qui vous auriez promis foi, obéissance, gratitude ou service. »

Le voyageur, d'une voix ferme, répéta les paroles qui venaient de lui être dictées par le président qui, passant au deuxième paragraphe du serment, reprit avec la même lenteur et la même solennité :

— « De ce moment vous êtes affranchi du prétendu serment fait à la patrie et aux lois : jurez donc de révéler au nouveau chef que vous reconnaissez ce que vous avez vu ou fait, lu ou entendu, appris ou deviné, et même de rechercher et d'épier ce qui ne s'offrirait point à vos yeux. »

Le président se tut, et l'inconnu répéta les paroles qu'il venait d'entendre.

« Honorez et respectez *l'aqua toffana,* reprit le président sans changer de ton, comme un moyen prompt, sûr et nécessaire de purger le globe par la mort ou l'hébétation de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos mains. »

Un écho n'eût pas plus fidèlement reproduit ces paroles que ne le fit l'inconnu ; le président reprit :

« Fuyez l'Espagne, fuyez Naples, fuyez toute terre maudite, fuyez la tentation de rien révéler

de ce que vous allez voir et entendre, car le tonnerre n'est pas plus prompt à frapper que ne le sera à vous atteindre, en quelque lieu que vous soyez le couteau invisible et inévitable. »

« Vivez au nom du père, du fils et du saint-esprit. »

Il fut impossible, malgré la menace que contenaient ces dernières lignes, de surprendre aucune émotion sur le visage de l'inconnu, qui prononça la fin du serment et l'invocation qui le suivit avec un accent aussi calme qu'il en avait prononcé le commencement.

—Et maintenant, continua le président, ceignez le front du récipiendaire avec la bandelette sacrée.

Deux fantômes s'approchèrent de l'inconnu, qui inclina la tête; l'un d'eux lui appliqua sur le front un ruban aurore chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame-de-Lorette; l'autre en noua derrière lui les deux bouts à la naissance du col.

Puis ils s'écartèrent, en laissant de nouveau l'inconnu seul.

— Que demandes-tu? lui dit le président,

— Trois choses, répondit le récipiendaire.

— Lesquelles?

—La main de fer, le glaive de feu, les balances de diamant.

—Pourquoi désires-tu la main de fer?

—Pour étouffer la tyrannie.

—Pourquoi désires-tu le glaive de feu?

—Pour chasser l'impur de la terre.

— Pourquoi désires-tu les balances de diamant?

— Pour peser les destins de l'humanité.

— Es-tu préparé pour les épreuves?

— Le fort est préparé à tout.

— Les épreuves! les épreuves! s'écrièrent plusieurs voix.

— Retourne-toi, dit le président.

L'inconnu obéit et se trouva en face d'un homme pâle comme la mort, garotté et bâillonné.

— Que vois-tu? demanda le président.

— Un criminel ou une victime.

— C'est un traître qui, après avoir fait le serment que tu as fait, a révélé le secret de l'ordre.

— C'est un criminel, alors.

— Oui : quel châtiment a-t-il encouru?

— La mort.

Les trois cents fantômes répétèrent : — La mort!

Au même instant le condamné, malgré des efforts surhumains, fut entraîné dans les profondeurs de la salle; le voyageur le vit se débattre et se tordre aux mains de ses bourreaux; il entendit sa voix sifflant à travers l'obstacle du bâillon. Un poignard étincela, reflétant comme un éclair la lueur des lampes, puis on entendit frapper un coup mat, et le bruit d'un corps tombant lourdement sur le sol retentit sourd et funèbre.

— Justice est faite, dit l'inconnu en se retournant vers le cercle effrayant, dont les regards avides avaient, à travers leurs suaires, dévoré ce spectacle.

— Ainsi, dit le président, tu approuves l'exécution qui vient d'avoir lieu?

— Oui, si celui qui vient d'être frappé fut véritablement coupable.

— Et tu boirais à la mort de tout homme qui, comme lui, trahirait les secrets de l'association sainte?

— J'y boirais.

— Quelle que fût la boisson ?

— Quelle qu'elle fût.

— Apportez la coupe, dit le président.

L'un des deux bourreaux s'approcha alors du récipiendaire et lui présenta une liqueur rouge et tiède dans un crâne humain monté sur un pied de bronze.

L'inconnu prit la coupe des mains du bourreau, et la levant au-dessus de sa tête :

— Je bois, dit-il, à la mort de tout homme qui trahira les secrets de l'association sainte.

Puis abaissant la coupe à la hauteur de ses lèvres, il la vida jusqu'à la dernière goutte et la rendit froidement à celui qui la lui avait présentée.

Un murmure d'étonnement courut par l'assemblée, et les fantômes semblèrent se regarder entr'eux à travers leurs linceuls.

— C'est bien, dit le président. Le pistolet !

Un fantôme s'approcha du président, tenant d'une main un pistolet, et de l'autre une balle de plomb et une charge de poudre.

A peine si le récipiendaire daigna tourner les yeux de son côté.

— Tu promets donc obéissance passive à l'association sainte? demanda le président.

— Oui.

— Même si cette obéissance devait s'exercer sur toi-même ?

— Celui qui entre ici n'est pas à lui, il est à tous.

— Ainsi, quelqu'ordre qui te soit donné par moi, tu obéiras ?

— J'obéirai.

— A l'instant même ?

— A l'instant même.

— Sans hésitation ?

— Sans hésitation.

— Prends ce pistolet et charge-le.

L'inconnu prit le pistolet, fit glisser la poudre dans le canon, l'assujettit avec une bourre, puis laissa tomber la balle, qu'il assura avec une seconde bourre, après quoi il amorça l'arme.

Tous les sombres habitants de l'étrange demeure le regardaient avec un morne silence, qui n'était interrompu que par le bruit du vent se brisant aux angles des arceaux rompus.

— Le pistolet est chargé, dit froidement l'inconnu.

— En es-tu sur? demanda le président.

Un sourire passa sur les lèvres du récipiendaire qui tira la baguette et la laissa couler dans le canon de l'arme qu'elle dépassa de deux pouces.

Le président s'inclina en signe qu'il était convaincu.

— Oui, dit-il, il est en effet chargé et bien chargé.

— Que dois-je en faire, demanda l'inconnu.

— Arme-le.

L'inconnu arma le pistolet et l'on entendit au milieu du profond silence qui accompagnait les intervalles du dialogue, le craquement du chien.

— Maintenant, reprit le président, appuie la bouche du pistolet contre ton front.

Le récipiendaire obéit sans hésiter.

Le silence s'étendit sur l'assemblée plus profond que jamais ; les lampes semblèrent pâlir, ces fantômes étaient bien véritablement des fantômes, car pas un n'avait d'haleine.

— Feu ! dit le président.

La détente partit, la pierre étincela sur la batterie ; mais la poudre du bassinet seule prit feu et aucun bruit n'accompagna sa flamme éphémère.

— Un cri d'admiration s'échappa de presque toutes les poitrines, et le président, par un mouvement instinctif, étendit la main vers l'inconnu.

Mais deux épreuves sans doute ne suffisaient point aux plus difficiles, et quelques voix crièrent:

— Le poignard, le poignard.

— Vous l'exigez? demanda le président.

— Oui, le poignard, le poignard, reprirent les mêmes voix.

— Apportez donc le poignard, dit le président,

— C'est inutile, fit l'inconnu en secouant la tête d'une air de dédain.

— Comment, inutile! s'écria l'assemblée.

— Oui, inutile, reprit le récipiendaire d'une voix qui couvrait toutes les voix, inutile, je vous le répète, car vous perdez un temps précieux.

— Que dites-vous là? s'écria le président.

— Je dis que je sais tous vos secrets, que ces épreuves que vous me faites subir sont des jeux d'enfants, indignes d'occuper un instant des êtres sérieux. Je dis que cet homme assassiné n'est point mort, je dis que ce sang que j'ai bu était

du vin renfermé dans une outre aplatie sur sa poitrine et cachée sous ses vêtements; je dis que la poudre et les balles de ce pistolet sont tombées dans la crosse au moment où, en armant le chien, j'ai fait jouer la bascule qui les engloutit. Reprenez donc votre arme impuissante, bonne à effrayer les lâches. Relève-toi, cadavre menteur, tu n'épouvanteras pas les forts.

Un cri terrible s'éleva, et fit retentir les voûtes.

— Tu connais nos mystères, s'écria le président; tu es donc un voyant ou un traître?

— Qui es-tu? demandèrent ensemble trois cents voix, en même temps que vingt épées étincelaient aux mains des fantômes les plus proches, et par un mouvement régulier, comme eût été celui d'une phalange exercée, venaient s'abaisser et se réunir sur la poitrine de l'inconnu.

Mais lui, souriant, calme, relevant la tête et secouant sa chevelure sans poudre et retenue par le seul ruban qu'on avait noué autour de son front:

— *Ego sum qui sum*, dit-il, *je suis celui qui est.*

Puis il promena ses regards sur la muraille humaine qui l'entourait étroitement: à son regard dominateur les épées s'abaissèrent par mouvements inégaux, selon que ceux que l'inconnu écrasait de ce regard, cédaient instantanément à son influence ou essayaient de la combattre.

— Tu viens de prononcer une imprudente parole, dit le président, et sans doute tu ne l'as prononcée que parce que tu n'en connais point la portée.

L'étranger secoua la tête en souriant.

— J'ai répondu ce que je dois répondre, dit-il.

— D'où viens-tu donc alors ? demanda le président.

— Je viens du pays d'où vient la lumière.

— Nos instructions annoncent cependant que tu viens de Suède.

— Qui vient de Suède peut venir d'Orient, reprit l'étranger.

— Une seconde fois, nous ne te connaissons pas. Qui es-tu?

— Qui je suis... Soit, reprit l'inconnu, je vous le dirai tout à l'heure, puisque vous feignez de ne me point comprendre; mais auparavant je veux vous dire qui vous êtes vous-mêmes.

Les fantômes tressaillirent, et leurs glaives s'entrechoquèrent en passant de leur main gauche dans leur main droite, et en se relevant à la hauteur de la poitrine de l'inconnu.

— D'abord, reprit l'étranger en étendant la main vers le président, toi qui me parles, toi qui te crois un Dieu, et qui n'es qu'un précurseur, toi le représentant des cercles suédois, je te dirai ton nom, pour n'avoir point besoin de te dire celui des autres : Swedenborg, les anges qui causent familièrement avec toi, ne t'ont-ils pas révélé que celui que tu attendais s'était mis en chemin?

— C'est vrai, répondit le président en relevant son linceul pour mieux voir celui qui lui parlait, ils me l'ont dit.

Et celui qui relevait son linceul, contre toutes les habitudes des rites de la société, montrait en le relevant le visage vénérable et la barbe blanchie d'un vieillard de quatre-vingts ans.

— Bien, reprit l'étranger; maintenant à ta gauche est le représentant du cercle anglais, qui préside la loge de la Calcédonie, salut, mylord ; si le sang de votre aïeul revit en vous, l'Angleterre peut espérer que la lumière éteinte se rallumera.

Les épées s'abaissèrent ; la colère commençait à faire place à l'étonnement.

— Ah ! c'est vous, capitaine, continua l'inconnu en s'adressant au dernier chef placé à la gauche du président, dans quel port avez-vous laissé votre beau bâtiment que vous aimez comme une maîtresse, c'est une brave frégate, n'est-ce pas, que la *Providence*, et un nom qui portera bonheur à l'Amérique?

Puis se retournant vers celui qui se tenait à la droite du président :

— A ton tour, dit-il, prophète de Zurich, voyons, regarde-moi en face, toi qui as poussé jusqu'à la divination la science physiognomique, et dis tout haut si, dans les lignes de mon visage, tu ne reconnais pas le témoignage de ma mission.

Celui auquel il s'adressait recula d'un pas.

— Allons, continua-t-il en s'adressant à son voisin, allons, descendant de Pelasge, il s'agit de chasser une seconde fois les Maures de l'Espagne. Ce sera chose facile, si les Castillans n'ont point à tout jamais perdu l'épée du Cid.

Le cinquième chef resta muet et immobile; on eût dit que la voix de l'inconnu l'avait changé en pierre.

— Et à moi, reprit le sixième chef allant au devant des paroles de l'inconnu qui semblait l'oublier, à moi, n'as-tu rien à me dire ?

—Si fait, répondit le voyageur en fixant sur lui un de ces regards perçants qui fouillaient les cœurs; si fait: j'ai à te dire ce que Jésus dit à Judas, et je te le dirai tout à l'heure.

Celui auquel il s'adressait devint plus pâle que son linceul, tandis qu'un murmure courant par toute l'assemblée semblait demander compte au récipiendaire de cette étrange accusation.

—Tu oublies le représentant de la France, dit le président.

—Celui-là n'est point parmi nous, répondit l'étranger avec hauteur, et tu le sais bien, toi qui parles, puisque voilà son siége vide. Maintenant, rappelle-toi que les piéges font sourire celui qui voit dans les ténèbres, qui agit malgré les éléments et qui vit malgré la mort.

—Tu es jeune, reprit le président, et tu parles avec l'autorité d'un dieu. —Réfléchis bien, à ton tour, l'audace n'étourdit que les hommes irrésolus ou ignorants.

Un sourire de suprême dédain se dessina sur les lèvres de l'étranger.

—Vous êtes tous irrésolus, dit-il, puisque vous ne pouvez agir sur moi; vous êtes tous ignorants, puisque vous ne savez pas qui je suis; tandis qu'au contraire je sais, moi, qui vous êtes; donc je réussirais près de vous rien qu'avec de l'audace; mais à quoi sert l'audace à celui qui est tout-puissant.

—La preuve de cette puissance, dit le président, la preuve, donnez-nous-la.

—Qui vous a convoqués? demanda l'inconnu, passant du rôle d'interrogé à celui d'interrogateur.

—Le cercle suprême.

—Ce n'est pas sans but, dit l'étranger en se retournant vers le président et vers les cinq chefs, que vous êtes venu, vous de Suède, vous de Londres, vous de New-York, vous de Zurich, vous de Madrid, vous de Varsovie, vous tous enfin, continua-t-il en s'adressant à la foule, des quatre parties du monde pour vous réunir dans le sanctuaire de la foi terrible.

—Non, sans doute, répondit le président, nous venons au-devant de celui qui a fondé un empire mystérieux en Orient, qui a réuni les deux hémisphères dans une communauté de croyances, qui a enlacé les mains fraternelles du genre humain.

—Y a-t-il un signe certain auquel vous puissiez le reconnaître?

— Oui, dit le président, et Dieu a daigné me le dévoiler par l'intermédiaire de ses anges.

— Vous seul connaissez ce signe, alors ?

— Moi seul le connais.

— Vous n'avez révélé ce signe à personne ?

— A personne au monde.

— Dites-le tout haut.

Le président hésita.

— Dites, répéta l'étranger avec le ton du commandement, dites; car le moment de la révélation est venu.

—Il portera sur la poitrine, dit le chef suprême, une plaque de diamant, et sur cette plaque étincelleront les trois premières lettres d'une devise connue de lui seul.

— Quelles sont ces trois lettres?

— L. P. D.

L'étranger écarta d'une mouvement rapide sa

redingote et son gilet, et, sur sa chemise de fine batiste, apparut, resplendissante comme une étoile de flamme, la plaque de diamant sur laquelle flamboyaient les trois lettres de rubis.

— LUI ! s'écria le président épouvanté ; serait-ce lui ?

Celui que le monde attend ? dirent avec anxiété les chefs.

— Le grand Cophte ? murmurèrent trois cents voix.

—Eh bien ! s'écria l'étranger avec l'éclat du triomphe, me croirez-vous maintenant quand je vous répéterai pour la seconde fois : Je suis celui qui est ?

— Oui, dirent les fantômes en se prosternant.

—Parlez, maître, dirent le président et les cinq chefs, le front incliné vers la terre ; parlez, et nous obéirons.

III.

L.·. P.·. D.·.

Il se fit un silence de quelques secondes, pendant lequel l'inconnu parut recueillir toutes ses pensées. Puis au bout d'un instant :

— Seigneurs, dit-il, vous pouvez déposer les épées qui fatiguent inutilement vos bras, et me prêter une oreille attentive, car vous aurez beaucoup à apprendre dans le peu de paroles que je vais vous adresser.

L'attention redoubla.

— La source des grands fleuves est presque toujours divine, c'est pour cela qu'elle est inconnue; comme le Nil, comme le Gange, comme l'Amazone; je sais où je vais, mais j'ignore d'où je viens! Tout ce que je me rappelle c'est que le jour où les yeux de mon âme s'ouvrirent à la per-

ception des objets extérieurs, je me trouvai dans Médine, la ville sainte, courant à travers les jardins du muphti Salaaym.

C'était un respectable vieillard que j'aimais comme mon père, et qui cependant n'était point mon père ; car, s'il me regardait avec tendresse, il ne me parlait qu'avec respect ; — trois fois par jour il s'écartait pour laisser arriver jusqu'à moi un autre vieillard, dont je ne prononce le nom qu'avec une reconnaissance mêlée d'effroi ; ce vieillard respectable, auguste réceptacle de toutes les sciences humaines, instruit par les sept esprits supérieurs dans tout ce qu'apprennent les anges pour comprendre Dieu, s'appelle Althotas ; il fut mon gouverneur, il fut mon maître ; il est encore mon ami, ami vénérable, car il a deux fois l'âge du plus âgé d'entre vous.

Ce langage solennel, ces gestes majestueux, cet accent onctueux et sévère à la fois, produisirent sur l'assemblée une de ces impressions qui se résolvent en longs frémissements d'anxiété.

Le voyageur continua :

— Lorsque j'atteignis ma quinzième année, j'étais déjà initié aux principaux mystères de la nature. — Je savais la botanique,—non pas cette science étroite que chaque savant circonscrit à l'étude du coin du monde qu'il habite,—mais je connaissais les soixante mille familles de plantes qui végètent par tout l'univers.—Je savais, quand mon maître m'y forçait en m'imposant les mains sur le front, et en faisant descendre dans mes yeux fermés un rayon de la lumière céleste, je savais, par une contemplation presque surnatu-

relle, plonger mon regard sous le flot des mers, et classer ces monstrueuses et indescriptibles végétations qui flottent et se balancent sourdement entre deux couches d'eau vaseuse, et couvrent de leurs rameaux gigantesques le berceau de tous ces monstres hideux et presque sans forme, que la vue de l'homme n'a jamais atteints, et que Dieu doit avoir oubliés depuis le jour où les anges rebelles forcèrent à les créer, son pouvoir un instant vaincu.

Je m'étais en outre adonné aux langues mortes et vivantes. Je connaissais tous les idiômes qui se parlent depuis le détroit des Dardanelles jusqu'au détroit de Magellan. Je lisais ces mystérieux hiéroglyphes écrits sur ces livres de granit qu'on appelle les pyramides. J'embrassais toutes les connaissances humaines, depuis Sanchoniaton jusqu'à Socrate, depuis Moïse jusqu'à saint Jérôme, depuis Zoroastre jusqu'à Agrippa.

J'avais étudié la médecine, non seulement dans Hyppocrate, dans Gallien, dans Averroës, mais encore avec ce grand maître qu'on appelle la nature. J'avais surpris les secrets des Cophtes et des Druses. J'avais recueilli les semences fatales et les semences heureuses. Je pouvais, quand le simoun et l'ouragan passaient sur ma tête, livrer à leur souffle des graines inconnues qui allaient porter loin de moi la mort ou la vie, selon que j'avais condamné ou béni la contrée vers laquelle je tournais mon visage courroucé ou souriant.

Ce fut au milieu de ces études, de ces travaux, de ces voyages, que j'atteignis ma vingtième année.

Un jour, mon maître vint me trouver dans la grotte de marbre où je me retirais pendant la grande chaleur du jour. Son visage était à la fois austère et souriant... Il tenait à la main un flacon.

— Acharat, me dit-il, je t'ai toujours dit que rien ne naissait, que rien ne mourait dans le monde; que le berceau et le cercueil étaient frères; qu'il manquait seulement à l'homme, pour voir clair dans ses existences passées, cette lucidité qui le fera l'égal de Dieu, puisque du jour où il aura acquis cette lucidité il se sentira immortel comme Dieu. Eh bien! j'ai trouvé le breuvage qui dissipe les ténèbres, en attendant que je trouve celui qui chasse la mort. Acharat, j'ai bu hier ce qui manque à ce flacon; bois le reste aujourd'hui.

J'avais une grande confiance, j'avais une vénération suprême dans mon digne maître, et cependant ma main trembla en touchant le flacon que me présentait Althotas, comme la main d'Adam dut trembler en touchant la pomme que lui offrait Eve.

— Bois, me dit-il en souriant.

Je bus.

Alors il m'imposa les mains sur la tête, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il voulait momentanément me douer de la double vue.

—Dors, me dit-il, et souviens-toi.

Je m'endormis aussitôt. Alors je rêvai que j'étais couché sur un bûcher de bois de sandal et d'aloës; un ange qui passait, portant de l'Orient à l'Occident la volonté du Seigneur, toucha mon bûcher du bout de l'aile et mon bûcher prit feu.

Mais, chose étrange, au lieu d'être ému par la crainte, au lieu de redouter cette flamme, je m'étendis voluptueusement au milieu des langues ardentes, comme fait le phénix, qui vient puiser une nouvelle vie au principe de toute vie.

Alors tout ce qu'il y avait de matériel en moi disparut, l'âme seul resta, conservant la forme du corps, mais transparente, impalpable, plus légère que l'atmosphère où nous vivons et au dessus de laquelle elle s'éleva. — Alors, comme Pythagore qui se souvenait avoir été au siége de Troie, je me souvins des trente-deux existences que j'avais déjà vécu. — Je vis passer sous mes yeux les siècles, comme une série de grands vieillards. Je me reconnus sous les différents noms que j'avais portés depuis le jour de ma première naissance, jusqu'à celui de ma dernière mort, car vous le savez, mes frères, et c'est un des points les plus positifs de notre croyance, les âmes, ces innombrables émanations de la divinité, qui à chacun de ses souffles s'échappent de la poitrine de Dieu, les âmes remplissent l'air, elles se distribuent en une nombreuse hiérarchie, depuis les âmes sublimes, jusqu'aux âmes inférieures, et l'homme qui, à l'heure de sa naissance, aspire, au hasard peut-être, une de ces âmes préexistantes, la rend à l'heure de son trépas à une carrière nouvelle et à de successives transformations.

Celui qui parlait ainsi parlait avec un accent si convaincu, ses yeux se levaient au ciel avec un regard si sublime, qu'à cette période de sa pensée résumant toute sa croyance, il fut interrompu

par un murmure d'admiration ; l'étonnement faisait place à l'admiration, comme la colère avait fait place à l'étonnement.

—Quand je me réveillai, continua l'illuminé, je sentis que j'étais plus qu'un homme, je compris que j'étais presqu'un Dieu.

Alors je résolus de vouer, non seulement mon existence actuelle, mais encore toutes les existences qui me restent à vivre, au bonheur de l'humanité.

Le lendemain, comme s'il eût deviné mon projet, Althotas vint à moi et me dit :

— Mon fils, il y a vingt ans que votre mère expira en vous donnant le jour ; depuis vingt ans un obstacle invincible empêche votre illustre père de se révéler à vous; nous allons reprendre nos voyages ; votre père sera parmi ceux que nous rencontrerons, il vous embrassera, mais vous ignorerez qu'il vous a embrassé.

Ainsi tout en moi, comme dans les élus du Seigneur, devait être mystérieux : passé, présent, avenir.

Je dis adieu au muphti Salaaym qui me bénit et me combla de présents ; puis nous nous joignîmes à une caravane qui partait pour Suez.

Pardon, seigneurs, si je m'émeus à ce souvenir; un jour, un homme vénérable m'embrassa, et je ne sais quel tressaillement étrange remua tout mon être quand je sentis battre son cœur.

C'était le schérif de la Mecque, prince très-magnifique et très-illustre. Il avait vu cent batailles, et d'un geste de son bras, il courbait les têtes de trois millions d'hommes, Althotas se dé-

tourna pour ne pas s'émouvoir, pour ne point se trahir peut être, et nous continuâmes notre chemin.

Nous nous enfonçâmes en Asie; nous remontâmes le Tigre; nous visitâmes Palmyre, Damas, Smyrne, Constantinople, Vienne, Berlin, Dresde, Moscou, Stockholm, Pétersbourg, New-York, Buenos-Ayres, le Cap, Aden; puis, nous retrouvant presqu'au point d'où nous étions partis, nous gagnâmes l'Abyssinie, nous descendîmes le Nil, nous abordâmes à Rhodes, puis à Malte; un navire était venu au devant du nôtre à vingt lieues en mer, et deux chevaliers de l'Ordre, m'ayant salué et ayant embrassé Althotas, nous avaient conduits triomphalement au palais du grand-maître Pinto.

Sans doute, vous allez me demander, seigneurs, comment le musulman Acharat était reçu avec tant d'honneur par ceux-là même qui jurent dans leurs vœux l'extermination des infidèles. C'est qu'Althotas, catholique et chevalier de Malte lui-même, ne m'avait jamais parlé que d'un Dieu puissant, universel, ayant, avec l'aide des anges; ses ministres; établi l'harmonie générale, et ayant donné à ce tout harmonieux le beau, le grand nom de Cosmos. J'étais théosophe, enfin.

Mes voyages étaient achevés; mais la vue de toutes ces villes aux noms divers, aux mœurs opposées, ne m'avait causé aucun étonnement; c'est que rien n'était nouveau pour moi sous le soleil; c'est que; pendant le cours des trente-deux existences que j'avais déjà vécu, j'avais déjà visité

les mêmes villes ; c'est que la seule chose qui me frappa, c'étaient les changements qui s'étaient opérés parmi les hommes qui les peuplaient. Alors je pus planer en esprit au-dessus des événements et suivre la marche de l'humanité. Je vis que tous les esprits tendaient au progrès, que le progrès menait à la liberté. Je vis que tous les prophètes apparus successivement avaient été suscités par le Seigneur pour soutenir la marche chancelante de l'humanité, qui, partie aveugle de son berceau, fait, chaque siècle, un pas vers la lumière : — les siècles sont les jours des peuples.

Alors je me suis dit que tant de choses sublimes ne m'avaient pas été révélées pour que je les ensevelisse en moi, que c'est vainement que la montagne renferme ses filons d'or et que l'océan cache ses perles ; car le mineur obstiné pénètre au fond de la montagne ; car le plongeur descend dans les profondeurs de l'océan, et que mieux valait, au lieu de faire comme l'océan et la montagne, faire comme le soleil, c'est-à-dire secouer mes splendeurs sur le monde.

Vous comprenez donc maintenant, n'est-ce pas, que ce n'est point pour accomplir de simples rites maçonniques que je suis venu d'Orient. Je suis venu pour vous dire : Frères, empruntez les ailes et les yeux de l'aigle, élevez-vous au dessus du monde, gagnez avec moi la cime de la montagne où Satan emporta Jésus, et jetez les yeux sur les royaumes de la terre.

Les peuples forment une immense phalange ; nés à différentes époques et dans des conditions

diverses, ils ont pris leurs rangs, et doivent arriver chacun à son tour, au but pour lequel ils ont été créés. Ils marchent incessamment, quoiqu'ils semblent se reposer, et s'ils reculent par hasard, ce n'est pas qu'ils vont en arrière, c'est qu'ils prennent un élan pour franchir quelqu'obstacle ou bien pour briser quelque difficulté.

La France est à l'avant-garde des nations; mettons-lui un flambeau à la main. Ce flambeau dût-il être une torche, la flamme qui la dévorera sera un salutaire incendie puisqu'il éclairera le monde.

C'est pour cela que le représentant de la France manque ici; peut être eût-il reculé devant sa mission... il faut un homme qui ne recule devant rien... j'irai en France.

—Vous êtes en France, reprit le président.

—Oui, c'est le poste le plus important... je le prends pour moi; c'est l'œuvre la plus périlleuse... je m'en charge.

—Alors vous savez ce qui se passe en France ? reprit le président.

L'illuminé sourit.

— Je le sais, car je l'ai préparé moi-même : un roi vieux, timoré, corrompu, moins vieux, moins timoré, moins corrompu, moins désespéré encore que la monarchie qu'il représente, siége sur le trône de France. Quelques années à peine lui restent à vivre. Il faut que l'avenir soit convenablement disposé par nous pour le jour de sa mort. La France est la clé de voûte de l'édifice ; que les six millions de mains qui se lèvent à un signe du Cercle suprême, déracinent cette pierre, et l'édifice monarchique s'écroulera, et le

jour où l'on saura qu'il n'y a plus de roi en France, les souverains de l'Europe, les plus insolemment assis sur leur trône, sentiront le vertige leur monter au front, et d'eux-mêmes ils s'élanceront dans l'abîme qu'aura creusé ce grand écroulement du trône de saint Louis.

Pardon, très-vénérable maître, interrompit le chef qui se tenait à la droite du président, et qu'à son accent d'un germanisme montagnard, on pouvait reconnaître pour Suisse ; votre intelligence a sans doute tout calculé?

— Tout, répondit laconiquement le grand Cophte.

—Et cependant, le très-vénérable maître m'excusera de lui parler ainsi ; mais sur la cime de nos montagnes, dans le fond de nos vallées, sur les rives de nos lacs, nous sommes habitués à parler aussi librement, que parlent le souffle du vent et le murmure des eaux ; cependant, je le répète, je crois le moment inopportun, car voici qu'un grand événement se prépare, et auquel la monarchie française devra sa régénération. J'ai vu, moi qui ai l'honneur de vous parler, très-vénérable grand-maître, j'ai vu une fille de Marie-Thérèse se diriger en grande pompe vers la France, pour unir le sang de dix-sept-Césars avec celui du successeur de soixante-un rois ; et les peuples se réjuissaient aveuglément, comme ils font toujours, lorsqu'on relâche ou qu'on dore leur joug. Je le répète donc en mon nom et au nom de mes frères, je crois le moment inopportun.

Chacun se tourna plein de recueillement vers celui qui affrontait avec tant de calme et tant de

hardiesse à la fois le mécontentement du grand-maître.

—Parle, frère, dit le grand Cophte, sans paraître ému, ton avis sera suivi s'il est bon. Nous autres élus de Dieu, nous ne repoussons personne et nous ne sacrifions point l'intérêt d'un monde au froissement de notre amour-propre.

Le député de la Suisse poursuivit au milieu d'un profond silence.

—Dans mes études, j'ai réussi, très-vénérable grand-maître, à me convaincre d'une vérité : c'est que toujours la physionomie des hommes révèle à l'œil, qui sait y lire, leurs vices et leurs vertus. L'homme compose son visage, il adoucit son regard, il fait sourire ses lèvres; tous ces mouvements musculaires sont en sa puissance; mais le type principal de son caractère reste en saillie, lisible et irréfragable témoignage de ce qui se passe dans son cœur. Ainsi le tigre, lui aussi, a de charmants sourires et de caressantes œillades; mais à son front bas, à ses pommettes saillantes, à son occiput énorme, à son rictus sanglant, vous le reconnaissez tigre. Le chien, de son côté, fronce le sourcil, montre ses dents et joue la rage; mais à son œil doux et franc, à sa face intelligente, à sa démarche obséquieuse, vous le reconnaissez serviable et amical. Dieu a écrit sur les faces de chaque créature son nom et sa qualité. Eh bien ! moi, j'ai lu sur le front de la jeune fille qui doit régner en France, la fierté, le courage et la charité si tendre des filles d'Allemagne ; j'ai lu sur le visage du jeune homme qui sera son époux, le sang-froid calme, la mansuétude chrétienne et

l'esprit minutieux de l'observateur. Or, comment un peuple, et surtout ce peuple français qui n'a pas de mémoire pour le mal et qui n'oublie jamais le bien, puisqu'il lui a suffi de Charlemagne, de Saint-Louis et de Henri IV, pour sauvegarder vingt rois lâches et cruels; comment un peuple qui espère toujours et qui ne désespère jamais, n'aimerait-il pas une reine jeune, belle et bonne, un roi doux, clément et bon administrateur, après l'ère désastreuse et dilapidatrice de Louis XV, après ses publiques orgies et ses sournoises vengeances, après le règne des Pompadour et des Dubarry! La France ne bénira-t-elle pas des princes qui seront le modèle des vertus que j'ai citées, et qui apporteront en dot la paix européenne? Voilà que la dauphine, Marie-Antoinette, va traverser la frontière; l'autel et le lit nuptial s'apprêtent à Versailles; est-ce bien le moment de commencer, par la France et pour la France, votre œuvre de réformation? Pardonnez-moi encore, mais j'ai dû dire, très-vénérable seigneur, ce que je pensais au fond de l'âme, et ce que je crois de mon devoir de soumettre à votre infaillible sagesse.

A ces mots, celui qui venait de parler, et que l'inconnu avait designé sous le nom de l'apôtre de Zurich, s'inclina, recueillant le murmure flatteur des approbations unanimes, et attendit la réponse du grand Cophte.

Elle ne se fit point attendre, et celui ci reprit aussitôt :

—Si vous lisez dans les physionomies, très-illustre frère, dit-il, moi je lis dans l'avenir.

Marie-Antoinette est fière ; elle s'entêtera dans la lutte et périra sous nos attaques. Le dauphin Louis-Auguste est bon et clément, il faiblira dans la lutte et périra comme sa femme et avec sa femme; seulement ils périront chacun par la vertu ou le défaut contraire. Ils s'estiment en ce moment ; nous ne leur donnerons pas le temps de s'aimer, et dans un an ils se mépriseront. D'ailleurs, pourquoi délibérer, frères, pour savoir de quel côté vient la lumière quand cette lumière m'est révélée à moi? quand je viens d'Orient conduit comme les bergers par cette étoile qui annonce une seconde régénération? Demain je me mets à l'œuvre, et avec votre concours je vous demande vingt ans pour accomplir notre œuvre; vingt ans suffiront si nous marchons unis et forts vers un même but.

—Vingt ans, murmurèrent plusieurs fantômes, c'est bien long.

Le grand Cophte se retourna vers ces impatients.

—Oui, sans doute, dit-il, c'est bien long pour quiconque se figure qu'on tue un principe comme on tue un homme avec le couteau de Jacques Clément ou avec le canif de Damiens. Insensés!.. le couteau tue l'homme, c'est vrai ; mais pareil à l'acier régénérateur il tranche un rameau pour en faire jaillir dix autres de la souche, et à la place du cadavre royal couchédans son tombeau, il suscite un Louis XIII, tyran stupide; un Louis XIV, despote intelligent; un Louis XV, idole arrosée des pleurs et du sang des adorateurs, comme ces monstrueuses divinités que j'ai vues,

dans l'Inde, écraser avec un monotone sourire les femmes et les enfants qui jettent des guirlandes sous les roues de leur char. Ah ! vous trouvez que c'est trop de vingt ans pour effacer le nom de rois du cœur de trente millions d'hommes, qui naguère encore offraient à Dieu la vie de leurs enfants pour racheter celle du petit roi Louis XV. Ah ! vous croyez que c'est une tâche facile que de rendre odieuses à la France ces fleurs de lys, qui, radieuses comme les étoiles du ciel, caressantes comme les parfums de la fleur qu'elles rappellent, ont porté durant mille ans la lumière, la charité, la victoire, dans tous les coins du monde. Essayez donc mes frères, essayez : ce n'est pas vingt ans que je vous donne, moi, c'est un siècle !

Vous êtes épars, tremblants, ignorés les uns des autres ; moi seul sais tous vos noms ; moi seul estime, pour en faire un tout, vos valeurs divisées ; moi seul suis la chaîne qui vous relie dans un grand nœud fraternel. Eh bien ! je vous le dis, philosophes, économistes, idéologues, je veux que dans vingt ans ces principes, que vous murmurez à voix basse au foyer de la famille, que vous écrivez l'œil inquiet, à l'ombre de vos vieilles tours ; que vous vous confiez les uns aux autres, le poignard à la main, pour frapper du poignard le traître ou l'imprudent qui répèterait vos paroles plus haut que vous ne les dites ; je veux, — ces principes, — que vous les proclamiez tout haut dans la rue, que vous les imprimiez au grand jour, que vous les fassiez répandre dans toute l'Europe par des émissaires pacifiques,

ou au bout des baïonnettes de cinq cent mille soldats qui se lèveront, combattants de la liberté, avec ces principes écrits sur les étendards; enfin je veux que vous, qui tremblez au nom de la tour de Londres; vous, au nom des cachots de l'inquisition; moi au nom de cette Bastille que je vais affronter, je veux que nous riions de pitié en foulant du pied les ruines de ces effrayantes prisons, sur lesquelles danseront vos femmes et vos enfants. Eh bien! tout cela ne peut se faire, qu'après la mort, non pas du monarque, mais de la monarchie, qu'après le mépris des pouvoirs religieux, qu'après l'oubli complet de toute infériorité sociale, qu'après l'extinction enfin des castes aristocratiques et la division des biens seigneuriaux. Je demande vingt ans pour détruire un vieux monde et reconstruire un monde nouveau, vingt ans, c'est-à-dire vingt secondes de l'éternité, et vous dites que c'est trop!

Un long murmure d'admiration et d'assentiment succéda au discours du sombre prophète; il était évident qu'il avait conquis toutes les sympathies de ces mystérieux mandataires de la pensée européenne.

Le grand Cophte jouit un instant de son triomphe; puis, lorsqu'il le sentit complet, il reprit :

—Maintenant, frères, voyons, maintenant que je me dévoue, maintenant que je vais attaquer le lion dans son antre; maintenant que je vais jouer ma vie contre la liberté du monde, que ferez-vous pour le succès de la cause à laquelle nous avons voué notre vie, notre fortune et notre liberté; que ferez-vous, dites? Voilà ce que je suis venu vous demander.

Un silence effrayant, à force de solennité, succéda à ces paroles ; on ne voyait dans la sombre salle que d'immobiles fantômes ; absorbés dans la pensée austère qui devait ébranler vingt trônes.

Les six chefs se détachèrent des groupes et revinrent, après quelques minutes de délibération, vers le chef suprême.

Le président parla le premier.

— Moi, dit-il, je représente la Suède. Au nom de la Suède j'offre, pour défaire le trône de Vasa, les mineurs qui ont élevé le trône de Vasa, plus cent mille écus d'argent.

Le grand Cophte tira ses tablettes et y inscrivit l'offre qui venait de lui être faite.

Celui qui était à la gauche du président parla à son tour.

— Moi, dit-il, envoyé des Cercles irlandais et écossais, je ne puis rien promettre au nom de l'Angleterre, que nous trouvons ardente à nous combattre ; mais au nom de la pauvre Irlande, mais au nom de la pauvre Ecosse, je promets une contribution de trois mille hommes et de trois milles couronnes par an.

Le chef suprême écrivit cette offre à côté de l'offre précédente.

— Et vous ? dit-il au troisième chef.

— Moi, répondit celui-ci, dont la vigueur et la rude activité se trahissaient sous la robe gênante de l'initié ; moi, je représente l'Amérique, dont chaque pierre, chaque arbre, chaque goutte d'eau, chaque goutte de sang appartient à la révolte. Tant que nous aurons de l'or, nous le don-

nerons; tant que nous aurons du sang, nous le verserons; seulement nous ne pouvons agir que lorsque nous serons libres. Divisés, parqués, numerotés, comme nous sommes, nous représentons une chaîne gigantesque aux anneaux séparés; il faudrait qu'une main puissante soudât les deux premiers chaînons, les autres se souderaient bien d'eux-mêmes. C'est donc par nous qu'il faudrait commencer, très-vénérable maître. Si vous voulez faire les Français libres de la royauté, faites-nous d'abord libres de la domination étrangère.

—Ainsi sera-t-il fait, répondit le grand Cophte; vous serez libres les premiers, et la France vous y aidera. Dieu a dit dans toutes les langues : « Aidez-vous les uns les autres.» Attendez donc. Pour vous, frère, au moins, l'attente ne sera pas longue, je vous en réponds.

Puis il se tourna vers le député de la Suisse.

— Moi, dit celui-ci, je ne puis rien promettre que ma contribution personnelle. Les fils de notre république sont depuis longtemps les alliés de la monarchie française; ils lui vendent leur sang depuis Marignan et Pavie; ce sont de fidèles débiteurs, ils livreront ce qu'ils ont vendu. Pour la première fois, très-vénérable grand-maître, j'ai honte de notre loyauté.

— Soit, répondit le grand Cophte, nous vaincrons sans eux et malgré eux. A votre tour, député de l'Espagne.

— Moi, dit celui-ci, je suis pauvre, je n'ai que trois mille frères à donner; mais ils contribueront chacun pour mille reaux par an. L'Espagne

est un pays paresseux, où l'homme sait dormir sur un lit de douleurs, pouvu qu'il dorme.

— Bien, dit le Cophte. Et vous?

— Moi, répondit celui auquel il s'adressait, moi, je représente la Russie et les Cercles polonais. Nos frères sont des riches mécontents ou de pauvres serfs voués à un travail sans repos et à une mort prématurée. Je ne puis rien promettre au nom des serfs, puisqu'ils ne possèdent rien, pas même la vie ; mais je promets pour trois mille riches vingt louis par chaque tête pour chaque année.

Les autres députés vinrent à leur tour; chacun représentait, soit un petit royaume, soit une grande principauté, soit un pauvre état; chacun fit inscrire son offre sur les tablettes du chef suprême, et s'engagea par serment à tenir ce qu'il avait promis.

— Maintenant, dit le grand Cophte, le mot d'ordre symbolisé par les trois lettres auxquelles vous m'avez reconnu, déjà donné dans une partie de l'univers, va se répandre dans l'autre. Que chaque initié porte ces trois lettres, non seulement dans son cœur, mais sur son cœur, car nous, souverain maître des loges d'Orient et d'Occident, nous ordonnons la ruine des lys- Je te l'ordonne, à toi frère de Suède, à toi frère d'Ecosse, à toi frère d'Amérique, à toi frère de Suisse, à toi frère d'Espagne, et à toi frère de Russie, LILIA PEDIBUS DESTRUE [1].

[1] Les trois lettres L.·. P.·. D.·. étaient en effet la devise des illuminés.

Une acclamation puissante, comme la voix de la mer, mugit au fond de l'antre, et s'échappa en raffales lugubres dans les gorges de la montagne.

—Et maintenant au nom du père et du maître, retirez-vous, dit le chef suprême quand le murmure eut été apaisé, regagnez avec ordre les souterrains qui aboutissent aux carrières du Mont-Tonnerre, et les uns par la rivière, les autres par le bois, le reste par la vallée, dispersez-vous avant le lever du soleil. Vous me reverrez encore une fois et ce sera le jour de notre triomphe. Allez !

Puis il termina cette allocution par un geste maçonnique que comprirent seuls les six chefs principaux, de sorte qu'ils demeurèrent autour du grand Cophte, après que les initiés d'ordre inférieur eurent disparu.

— Alors le chef suprême prit le Suédois à part.

— Swedenborg, lui dit-il, tu est véritablement un homme inspiré, et Dieu te remercie par ma voix. Envoie l'argent en France à l'adresse que je t'indiquerai.

Le président salua humblement et s'éloigna stupéfait de cette seconde vue qui avait révélé son nom au grand Cophte.

—Salut, brave Fairfax, continua-t-il, vous êtes le digne fils de votre aïeul. Recommandez-moi au souvenir de Washington la première fois que vous lui écrirez.

Fairfax s'inclina à son tour, et se retira sur les pas de Swedenborg.

— Viens, Paul Jones, dit le Cophte à l'Amé-

ricain, viens, car tu as bien parlé ; j'attendais cela de toi. Tu seras un des héros de l'Amérique. Qu'elle et toi se tiennent prêts au premier signal.

Et l'Américain, frissonnant comme sous le souffle d'un dieu, se retira à son tour.

— A toi, Lavater ! continua l'élu ; abjure les théories, car il est temps de passer à la pratique ; n'étudie plus ce qu'est l'homme, mais ce que l'homme peut être. Va, et malheur à ceux de tes frères qui se lèveront contre nous, car la colère du peuple sera rapide et dévorante comme celle de Dieu !

Le député suisse s'inclina tremblant et disparut.

—Écoute moi, Ximénès, fit ensuite le Cophte, s'adressant à celui qui avait parlé au nom de l'Espagne. Tu es zélé, mais tu te défies. Ton pays dort, dis-tu ; mais c'est parce qu'on ne le réveille pas. Va, la Castille est toujours la patrie du Cid.

Le dernier s'avança à son tour ; mais il n'avait pas fait trois pas que le Cophte l'avait arrêté du geste.

— Toi, Scieffort de Russie, tu trahiras ta cause avant un mois : mais dans un mois tu seras mort.

L'envoyé moscovite tomba à genoux ; mais le grand Cophte le releva d'un geste de menace, et le condamné de l'avenir sortit en chancelant.

Alors resté seul, l'homme étrange que nous avons introduit dans ce drame pour en être le principal personnage, regarda autour de lui, et

voyant la salle de réception vide et silencieuse, il ferma sa redingote de velours noir aux boutonnières brodées, assura son chapeau sur sa tête, poussa le ressort de la porte de bronze qui s'était refermée derrière lui ; s'engagea dans les défilés de la montagne, comme si depuis longtemps ces défilés lui étaient connus; puis arrivé à la forêt, quoiqu'il n'eût ni guide, ni lumière , il la franchit comme si une main invisible le guidait.

Arrivé de l'autre côté de la lisière du bois, il chercha des yeux son cheval, et ne le voyant point, il écouta , il lui sembla alors entendre un hennissement lointain. Un coup de sifflet modulé d'une certaine façon sortit alors de la bouche du voyageur. Un instant après, on eût pu voir Djerid accourir dans l'ombre, fidèle et obéissant comme un chien joyeux. Le voyageur s'élança légèrement sur lui, et tous deux emportés d'une course rapide, disparurent bientôt confondus avec la bruyère sombre qui s'étend entre Danenfels et la cime du Mont-Tonnerre.

FIN DE L'INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

L'ORAGE.

Huit jours après la scène que nous venons de raconter, vers cinq heures du soir à peu près, une voiture attelée de quatre chevaux et conduite par deux postillons, sortait de Pont-à-Mousson, petite ville située entre Nancy et Metz. Elle venait de relayer à l'hôtel de la poste, et malgré les instances sans résultat d'une hôtesse accorte, qui sur le seuil de sa maison guettait les voyageurs attardés, elle continuait sa route vers Paris.

Les quatre chevaux qui l'entraînaient, eurent à peine disparu à l'angle de la rue avec la lourde machine, que vingt enfants et dix commères, qui avaient stationné autour de ce coche pendant les quelques minutes qu'il avait mis à relayer, rentrèrent dans leurs demeures respectives, avec des

gestes et des exclamations qui décelaient chez les uns une hilarité excessive et chez les autres un profond étonnement.

C'est que rien de pareil à cette voiture n'avait encore traversé le pont que, cinquante ans auparavant, le bon roi Stanislas avait fait jeter sur la Moselle, pour établir de plus faciles communications entre son petit royaume et la France. Nous n'en exceptons pas même ces curieux fourgons d'Alsace, qui aux jours de foire amenaient de Phalsbourg, les phénomènes à deux têtes, les ours dansants et les tribus nomades de ces saltimbanques, bohémiens des pays civilisés.

En effet, sans être un enfant frivole et railleur, une vieille médisante et curieuse, on pouvait s'arrêter avec surprise en voyant passer ce monumental véhicule, qui suspendu sur quatre roues de pareil diamètre et soutenu par de solides ressorts, avançait néanmoins avec assez de rapidité pour justifier cette exclamation échappée aux spectateurs :

— Voilà une singulière voiture pour courir la poste.

Que nos lecteurs qui, fort heureusement pour eux, ne l'ont pas vue passer, nous permettent de la leur décrire.

D'abord la caisse principale ; nous disons la caisse principale, parce que cette caisse était précédée d'une manière de cabriolet, d'abord la caisse principale, disons-nous, était peinte en bleu clair et portait, en pleins panneaux, un élégant tortil de baron, surmontant un J et un B artistement entrelacés.

Deux fenêtres, nous disons des fenêtres et non des portières, deux fenêtres, avec des rideaux de mousseline blanche, donnaient du jour dans l'intérieur ; seulement ces fenêtres, à peu près invisibles au profane vulgaire, étaient pratiquées dans la partie antérieure de cette caisse et donnaient dans le cabriolet. Un grillage permettait à la fois de causer avec l'être, quel qu'il fût, qui habitait cette caisse, et de s'appuyer, ce qu'on n'eût pu faire avec sécurité sans cette précaution, et de s'appuyer, disons-nous, contre les vitres sur lesquelles étaient tendus ces rideaux.

Cette caisse postérieure, qui paraissait être la partie importante de ce singulier coche, et qui pouvait avoir huit pieds de long sur six de large, ne recevait donc de jour que par ces fenêtres, et d'air que par un vasistas vitré ouvrant sur l'impériale ; enfin, pour compléter la série des singularités que ce véhicule offrait aux regards des passants, un tuyau de tôle excédant cette impériale d'un bon pied pour le moins, vomissait une fumée aux panaches bleuâtres, qui s'en allaient blanchissant en colonne, et s'élargissant vagues dans le sillage aérien de la voiture emportée.

De nos jours, une pareille particularité n'aurait d'autre résultat que de faire croire à quelqu'invention nouvelle et progressive, dans laquelle le mécanicien aurait savamment combiné la puissance de la vapeur avec la force des chevaux.

La chose eût été d'autant plus probable que la voiture, précédée comme nous l'avons dit, de quatre chevaux et de deux postillons, était suivie d'un seul cheval retenu à l'arrière par une longe.

Ce cheval qui offrait, grâce à sa tête petite et busquée, à ses jambes grêles, à sa poitrine étroite, à sa crinière épaisse et à sa queue flamboyante, les signes caractéristiques de la race arabe, était tout sellé : ce qui indiquait que parfois quelqu'un des voyageurs mystérieux, enfermé dans cette autre arche de Noé, se donnait le plaisir de la cavalcade, et galoppait à côté de la voiture à laquelle une pareille allure semblait irrévocablement interdite.

A Pont-à-Mousson, le postillon du relai précédent avait reçu, avec le prix de sa poste, doubles guides d'une main blanche et musculeuse, qui s'était glissée entre les deux rideaux de cuir qui fermaient la partie antérieure du cabriolet presque aussi hermétiquement que les rideaux de mousseline fermaient la partie antérieure de la caisse.

Le postillon émerveillé avait, en ôtant vivement son chapeau, dit : Merci, monseigneur. Et une voix sonore avait répondu en allemand, langue qu'on entend encore si on ne la parle plus dans les environs de Nancy :

— *Schnell ! schneller !*

Ce qui, traduit en français, voulait dire :

— Vite, plus vite !

Les postillons entendent à peu près toutes les langues, quand on accompagne les paroles qu'on leur adresse d'une certaine musique métallique, dont cette race, — la chose est parfaitement connue des voyageurs, — dont cette race, disons-nous, est particulièrement friande ; aussi les deux nouveaux postillons firent-ils tout ce qu'ils purent

pour partir au galop, et ce ne fut qu'après des efforts qui faisaient plus d'honneur à la vigueur de leurs bras qu'à celle des jarrets de leurs chevaux qu'ils purent enfin consentir, de guerre lasse, à se restreindre à un trot fort convenable, puisqu'il permettait évidemment de faire deux lieues et demie ou trois lieues à l'heure.

Vers sept heures on relayait à Saint-Mihiel; la même main passait à travers les rideaux le payement de la poste franchie, et la même voix faisait entendre pareille recommandation.

Il va sans dire que la singulière voiture excitait la même curiosité qu'à Pont-à-Mousson, la nuit qui s'approchait contribuant à lui donner un aspect plus fantastique encore.

Après Saint-Mihiel commence la montagne. Arrivés là, il fallut bien que les voyageurs se contentassent d'aller au pas; on mit une demi-heure à faire un quart de lieue à peu près.

Sur la cime de la montée, les postillons s'arrêtèrent pour faire souffler un instant leurs chevaux, et les voyageurs du cabriolet purent en écartant les rideaux de cuir embrasser un horizon assez étendu, mais que les premières vapeurs du soir commençaient à voiler.

Le temps, qui avait été clair et chaud jusqu'à trois heures de l'après-midi, était devenu étouffant vers le soir. Un gros nuage blanc venant du Sud et qui semblait suivre la voiture avec préméditation, menaçait de l'atteindre avant qu'elle n'eût gagné Bar-le-Duc, où les postillons proposaient à tout hasard de s'arrêter pour passer la nuit.

Le chemin, resserré d'un côté par la montagne, et de l'autre par un talus escarpé, descendant vers une vallée au fond de laquelle on voyait serpenter la Meuse, offrait pendant une demi lieue une pente si rapide, qu'il eût été dangegeux de descendre cette pente autrement qu'au pas ; aussi fut-ce l'allure prudente qu'adoptèrent les postillons lorsqu'ils se remirent en route.

Le nuage avançait toujours, et comme il était puissant et rasait de près la terre, il s'étendait en agglomérant les vapeurs qui montaient du sol; aussi le voyait-on, dans sa blancheur sinistre, repousser toutes les autres nuées bleuâtres qui cherchaient à se placer sous le vent, comme font les navires un jour de bataille.

Bientôt, grâce à ce nuage qui s'étendait au ciel avec la rapidité d'une marée qui monte, les derniers rayons du soleil furent interceptés; un jour gris et terne filtra péniblement sur la terre, et les feuillages tremblants, sans que la moindre brise passât dans l'air, prirent cette teinte noire qu'ils revêtent sous les premières couches d'obscurité qui suivent l'absence du soleil.

Tout à coup un éclair sillonna la nuée, le ciel se fendit en losange de feu, et l'œil effrayé put plonger dans les profondeurs incommensurables du firmament, ardentes comme celles de l'enfer.

Au même instant un coup de tonnerre bondissant d'arbre en arbre jusqu'au bouquet de bois que traversait la route, secoua la terre elle-même, et fit courir la grande nuée comme un cheval furieux.

De son côté la voiture roulait toujours, conti-

nuant de lancer de la fumée par sa cheminée; seulement de noire qu'elle était d'abord cette fumée était devenue subtile et couleur d'opale.

Sur ces entrefaites, le ciel s'assombrit comme par secousses: alors le vasistas de l'impériale s'empourpra d'une vive lueur et demeura éclairé; il était évident que l'habitant de la cellule roulante, étranger aux accidents extérieurs, prenait ses précautions contre la nuit afin de ne pas être interrompu dans l'œuvre qu'il accomplissait.

La voiture était encore sur le plateau de la montagne; elle n'avait pas encore commencé d'opérer sa descente, lorsqu'un second coup de tonnerre plus violent et plus chargé de vibrations métalliques que le premier, dégagea la pluie des nuages; elle tomba d'abord en larges gouttes, puis bientôt elle jaillit drue et raide, comme des brassées de flèches qu'on eût lancées du ciel.

Les postillons semblèrent se consulter, la voiture s'arrêta.

— Eh bien? demanda la même voix, mais cette fois en excellent français, que diable faisons-nous?

— Nous nous demandons si nous devons aller plus loin, dirent les postillons.

— Il me semble, d'abord, que c'est à moi, et non pas à vous, qu'il faudrait demander cela, reprit la voix. Allez!

Il y avait un accent de commandement si puissant et si réel dans cette voix, que les postillons obéirent, et que la voiture commença de rouler sur la pente de la montagne.

— A la bonne heure! reprit la voix; et les ri-

deaux de cuir, un instant entr'ouverts, retombèrent de nouveau entre les voyageurs et l'avant-train du coche.

Mais la route, naturellement glaiseuse et humide, détrempée encore par les torrents de pluie qui tombaient du ciel, devint tout à coup si glissante, que les chevaux refusèrent d'avancer.

— Monsieur, dit le postillon qui montait le timonier, il est impossible d'aller plus loin.

— Pourquoi cela? demanda la voix que nous connaissons.

— Parce que les chevaux ne marchent plus : ils patinent.

— A combien sommes-nous du relai?

— Ah! celui-ci est long, monsieur; nous en sommes à quatre lieues.

— Eh bien! postillon, mets à tes chevaux des fers d'argent, et ils marcheront, dit l'étranger en ouvrant le rideau, et en lui tendant quatre écus de six livres.

— Vous êtes bien bon, dit le postillon en recevant les écus dans sa large main et en les glissant dans sa vaste botte.

— Monsieur te parle, il me semble, dit le second postillon, lequel ayant entendu le bruit argentin qu'avaient rendu en s'engloutissant les écus de six livres, désirait n'être point exclus d'une conversation qui prenait un si grand intérêt.

— Oui, il dit comme ça que nous marchions.

— Avez-vous quelque chose contre ce désir, mon ami? dit le voyageur d'une voix affectueuse, mais ferme, et qui indiquait que sur ce point il ne souffrait point de contradiction.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi, ce sont les chevaux ; voyez, ils refusent d'avancer.

— Et à quoi servent donc les éperons, dit le voyageur.

— Ah ! je leur enfoncerais la molette dans le ventre, qu'ils ne feraient pas un pas de plus ; je veux que le ciel m'extermine si...

Le postillon ne put achever ce blasphême ; un coup de foudre ; effrayant par le bruit et la flamme, lui coupa la parole.

— Ce n'est pas un temps chrétien, dit le brave homme. Eh ! monsieur, voyez-donc... voici la voiture qui marche toute seule maintenant, dans cinq minutes elle ira plus vite que nous ne voudrons. Jésus Dieu ! voilà que nous roulons malgré nous.

En effet, le lourd carrosse, pesant sur la croupe des chevaux, qui ne pouvaient plus le soutenir, faute de tenir pied, prit un mouvement de course progressive que la multiplication des pesanteurs changea bientôt en une impétueuse rotation.

Les chevaux s'emportèrent de douleur, et l'équipage vola comme une flèche sur la pente obscure, se rapprochant visiblement du précipice.

Ce ne fut plus seulement la voix, mais aussi la tête du voyageur qui sortit alors de la voiture.

— Maladroit ! cria-t-il, tu vas nous tuer tous ; à gauche les guides ! à gauche donc !

—Eh ! monsieur, je voudrais bien vous y voir ; répondit le postillon effaré, en essayant inutilement de réunir ses rênes et de reprendre sur ses chevaux la supériorité qu'il avait perdue.

— Joseph cria à son tour une voix de femme

qui se faisait entendre pour la première fois. Joseph! au secours! au secours! Ah! sainte Madone!

Effectivement le danger était urgent, terrible, suprême et pouvait motiver cette invocation à la mère de Dieu. La voiture, toujours entraînée par son poids et cessant d'être dirigée par une main sûre, continuait de s'avancer vers le précipice, sur lequel un des deux chevaux semblait déjà suspendu, trois tours de roue encore, et chevaux, voiture, postillons, tout était précipité, broyé, anéanti; lorsque le voyageur s'élançant du cabriolet sur le timon, saisit le postillon par le collet de son habit et la ceinture de sa culotte, l'enleva comme il eût fait d'un enfant, le lança à dix pas, sauta en selle à sa place, réunit les guides; et d'une voix terrible :

— A gauche, cria-t-il au second postillon, à gauche drôle, ou je te brûle la cervelle.

L'ordre eut un effet magique; le postillon qui conduisait les deux chevaux de devant, poursuivi, par le cri de son malheureux compagnon, fit un effort surhumain, et donnant l'impulsion à la voiture, la ramena, puissamment aidé par le voyageur, sur le milieu du pavé, où elle commença de rouler avec la rapidité et le bruit du tonnerre, contre lequel elle semblait lutter.

— Au galop! cria le voyageur, au galop. Si tu faiblis je te passe sur le corps à toi et à tes chevaux.

Le postillon comprenait que ce n'était pas là une menace frivole, aussi redoubla-t-il d'énergie, et la voiture continua de descendre avec une vé-

locité effrayante; on eût dit en la voyant passer dans la nuit, avec son grondement terrible, sa cheminée flamboyante, ses cris étouffés, voir quelque char infernal traîné par des chevaux fantastiques et poursuivi par un ouragan.

Mais les voyageurs n'avaient évité un danger que pour tomber dans un autre. Le nuage électrique qui planait sur la vallée avait des ailes et se précipitait aussi rapide que les chevaux. De temps en temps le voyageur levait la tête, c'était surtout lorsqu'un éclair déchirait la nuée, et à la lueur de cet éclair, on pouvait distinguer sur son visage un sentiment d'inquiétude qu'il ne cherchait pas à dissimuler, car personne, excepté Dieu, n'était là pour le surprendre. Tout à coup, au moment où la voiture atteignait le bas de la pente, et continuait, emportée par son élan, de rouler sur un terrain plus égal, le brusque déplacement de l'air combina les deux électricités, la nuée se déchira avec un fracas terrible, pour laisser passer ensemble éclair et tonnerre. Un feu violet d'abord, puis verdâtre, puis blanc, enveloppa les chevaux; ceux de derrière se cabrèrent en battant l'air de leurs jambes de devant et en aspirant bruyamment l'air chargé de soufre; ceux de devant s'abattirent comme si la terre eût manqué sous leurs pieds; mais presqu'aussitôt celui que montait le postillon se releva, et, sentant ses traits brisés par la secousse, il emporta son maître, qui disparut dans les ténèbres, tandis que la voiture, après avoir roulé dix pas encore, s'arrêtait en heurtant le cadavre du cheval foudroyé.

Tout cet épisode avait été accompagné de cris déchirants poussés par la femme de la voiture.

Il y eut un moment de confusion singulière, pendant lequel aucun ne sut s'il était mort ou vivant. Le voyageur lui-même se tâta pour constater son identité.

Il était sain et sauf; mais sa femme était évanouie.

Quoique le voyageur se doutât de ce qui venait d'arriver, car le silence le plus profond avait succédé tout à coup aux cris qui s'échappaient du cabriolet, ce ne fut point à la femme éplorée qu'il porta ses premiers soins.

A peine eut-il touché le sol, au contraire, qu'il courut à l'arrière-train de la voiture.

C'est là que le beau cheval arabe dont nous avons parlé se tenait épouvanté, raidi, hérissé, dressant chacun de ses crins, comme s'il eût été vivant, et secouant la porte à la poignée de laquelle il était attaché, en tendant violemment sa longe. Enfin, l'œil fixe, la bouche écumante, le fier animal, après d'inutiles efforts pour briser ses liens, était resté fasciné par l'horreur de la tempête, et lorsque son maître, tout en le sifflant selon son habitude, lui passa pour le caresser sa main sur la croupe, il fit un bond et poussa un hennissement comme s'il ne l'avait pas reconnu.

— Allons, encore ce cheval endiablé, murmura une voix cassée dans l'intérieur de la voiture; maudit soit l'animal qui ébranle mon mur.

Puis cette voix, doublant de volume, cria en arabe, avec l'accent de l'impatience et de la menace :

— *Nhe goullac hogoud shaked haffrit !* [1].

— Ne vous fâchez point contre Djerid, maître, dit le voyageur en détachant le cheval, qu'il alla attacher à la roue de derrière de la voiture ; il a eu peur, voilà tout, et, en vérité, on aurait peur à moins.

Et en disant ces mots, le voyageur ouvrit la portière, abaissa le marche-pied et entra dans la voiture, dont il referma la porte derrière lui.

[1] Je te dis de rester tranquille, démon!

CHAPITRE II.

Althotas.

Le voyageur se trouva alors en face d'un vieillard aux yeux gris, au nez crochu, aux mains tremblantes, mais actives, qui, enseveli dans un grand fauteuil, compulsait de la main droite un gros manuscrit de parchemin, intitulé la *Chiave del Gabinetto*, et tenait de la main gauche une écumoire d'argent.

Cette attitude, cette occupation, ce visage aux rides immobiles, et dont les yeux et la bouche seuls semblaient vivre, ce tout, enfin, qui paraîtra sans doute étrange au lecteur, était certainement bien familier à l'étranger, car il ne jeta pas même un regard autour de lui, quoique l'ameublement de cette partie du coche en valût bien la peine.

Trois murailles, — le vieillard, on se le rappelle, nommait ainsi les parois de la voiture, trois murailles, chargées de casiers, qui eux-mêmes étaient pleins de livres, enfermaient le fauteuil, siége ordinaire et sans rival de ce personnage bizarre; en faveur duquel on avait ménagé, au-dessus des livres, des tablettes où l'on pouvait placer bon nombre de fioles, de bocaux et de boîtes enchâssées dans des étuis de bois, comme on fait de la vaisselle et des verreries dans un navire; à chacun de ces casiers ou de ces étuis, le vieillard, qui paraissait avoir l'habitude de se servir tout seul, pouvait atteindre en roulant son fauteuil, qu'arrivé à destination, il haussait ou abaissait à l'aide d'un cric, attaché aux flancs du siége, et qu'il faisait jouer lui-même.

La chambre, appelons ainsi ce compartiment, avait huit pieds de long, six de large, six de haut: — en face de la portière, outre les fioles et les alambics, s'élevait plus rapproché du quatrième panneau, resté libre pour l'entrée et la sortie, s'élevait, disons-nous un petit fourneau avec son auvent, son soufflet de forge et ses grilles; c'était ce fourneau, employé en ce moment à chauffer à blanc un creuset, et à faire bouillir une mixture qui laissait échapper dans ce tuyau, que nous avons vu sortir par l'impériale, cette mystérieuse fumée, sujet incessant d'étonnement et de curiosité pour les passants de tout pays, de tout âge et de tout sexe.

En outre parmi les fioles, les boîtes, les livres et les cartons semés à terre avec un pittoresque désordre, on voyait des pinces de cuivre, des

charbons trempant dans différentes préparations, un grand vase à moitié plein d'eau, et pendant au plafond à des fils, des paquets d'herbes, qui semblaient les unes recoltées de la veille, les autres cueillies depuis cent ans.

Cet intérieur exhalait une odeur pénétrante que dans un laboratoire moins grotesque on eût appelée un parfum.

Au moment où entrait le voyageur, le vieillard, rouland son fauteuil avec une adresse et une agilité merveilleuses, se rapprocha du fourneau, et se mit à écumer sa mixture avec une attention qui tenait du respect; puis distrait par l'apparition qui s'offrait à lui, il renfonça de la main droite le bonnet de velours, jadis noir, qui empaquetait sa tête jusqu'au dessous des oreilles, et duquel s'échappaient quelques mèches rares de cheveux, brillants comme des fils d'argent, retirant de dessous la roulette de son fauteuil avec une dextérité remarquable, le pan de sa longue robe de soie ouatée, que dix ans d'usage evaient transformée en une guenille sans couleur, sans forme, et surtout sans continuité.

Le vieillard paraissait être de fort mauvaise humeur, et grommelait tout en écumant sa mixture et en relevant sa robe.

—Il a peur, le maudit animal, et de quoi, je vous le demande, il a secoué ma porte, ébranlé mon fourneau, et renversé un quart de mon élixir dans le feu. Acharat? au nom de Dieu, abandonnez-moi cette bête-là dans le premier désert que nous traverserons.

Le voyageur sourit.

—D'abord maître, dit-il, nous ne traverserons plus de déserts, puisque nous sommes en France, et ensuite je ne puis me décider à abandonner ainsi un cheval de mille louis, ou plutôt qui n'a pas de prix, étant de la race d'Al-Borach

— Mille louis, mille louis, je vous les donnerai quand vous voudrez les mille louis, ou leur équivalent. Voilà plus d'un million qu'il me coûte à moi votre cheval, sans compter les jours d'existence qu'il m'enlève.

—Qu'a-t-il donc fait encore ce pauvre Djerid, voyons?

—Ce qu'il a fait; il a fait que quelques minutes encore et l'élixir bouillait sans qu'une seule goutte s'en fût échappée, ce que n'indiquent, il est vrai, ni Zoroastre, ni Paracelse, mais ce que recommande positivement Borri.

—Eh bien, cher maître, encore quelques secondes et l'elixir bouillera.

— Ah oui! bouillir, voyez, Acharat, c'est comme une malédiction, mon feu s'éteint, je ne sais ce qui tombe par ma cheminée.

—Je le sais, moi, ce qui tombe par la cheminée, reprit le disciple en riant, c'est de l'eau.

—Comment de l'eau! De l'eau! eh! bien alors voilà mon élixir perdu! c'est encore une opération à recommencer; comme si j'avais du temps à perdre! Mon Dieu, mon Dieu! s'écria le vieux savant en levant les mains au ciel avec désespoir, de l'eau! et quelle eau, je vous le demande, Acharat!

— De l'eau pure du ciel, maître; il pleut à verse, ne vous en êtes-vous pas aperçu?

— Est-ce que je m'aperçois de quelque chose quand je suis à l'œuvre? De l'eau !... c'est donc cela!.... Voyez-vous, Acharat, c'est impatientant, sur ma pauvre âme ! Comment ! depuis six mois je vous demande une mitre pour ma cheminée... Depuis six mois !... que dis-je? depuis un an. Eh bien ! vous n'y pensez jamais... vous qui n'avez que cela à faire, cependant, puisque vous êtes jeune. Qu'arrive-t-il, grâce à votre négligence, c'est que la pluie aujourd'hui, c'est que le vent demain, confondent tous mes calculs et ruinent toutes mes opérations ; et pourtant il faut que je me presse, par Jupiter! vous le savez bien, mon jour arrive, et si je ne suis pas en mesure pour ce jour-là, si je n'ai pas retrouvé l'élixir vital, adieu, le sage, adieu, le savant Althotas! Ma centième année commence le 15 juillet, à onze heures précises du soir, et d'ici là il faut que mon élixir ait atteint toute sa perfection.

—Mais cela se prépare à merveille, il me semble, cher maître, dit Acharat.

— Sans doute. J'ai déjà fait des essais par absorbtion ; mon bras gauche, à peu près paralysé, a repris toute son élasticité ; puis je gagne le temps que je mettais à mes repas, puisque je n'ai plus besoin de manger que tous les deux ou trois jours, et que, dans l'intervalle, une cuillerée de mon élixir, tout imparfait qu'il est encore, me soutient. Oh ! quand je pense qu'il ne me faut probablement qu'une plante, qu'une feuille de cette plante pour que mon élixir soit complet! que nous avons peut-être déjà passé cent fois, cinq cents fois, mille fois près de cette plante, que

nous l'avons peut-être foulée aux pieds de nos chevaux, sous les roues de notre voiture ; Acharat, cette plante dont parle Pline, et que les savants n'ont pas retrouvée ou n'ont pas reconnue, car rien ne se perd ! Tenez, il faudra que vous demandiez son nom à Lorenza pendant une de ses extases, n'est-ce pas?

— Oui; maître, soyez tranquille, je le lui demanderai.

— En attendant, dit le savant avec un profond soupir, voilà encore pour cette fois mon élixir manqué, et il me faut trois fois quinze jours pour arriver où j'en étais aujourd'hui, vous le savez bien. Prenez-y garde, Acharat, vous perdrez au moins autant que moi le jour où je perdrai la vie..... Mais quel est donc ce bruit? La voiture roule-t-elle ?

— Non, maître, c'est le tonnerre.

— Le tonnerre ?

— Oui, — qui a même failli nous tuer tout à l'heure, tous tant que nous sommes, et moi particulièrement ; — il est vrai que j'étais habillé de soie, ce qui m'a garanti.

— Eh bien ! voilà, dit le vieillard en frappant sur son genou, qui résonna comme un os vide, voilà à quoi m'exposent vos enfantillages, Acharat, à mourir par le tonnerre, à être tué bêtement par une flamme électrique que je forcerais, si j'avais le temps, à descendre dans mon fourneau pour faire bouillir ma marmite; ce n'est donc pas assez d'être exposé à tous les accidents provenant de la maladresse ou de la méchanceté des hommes, il faut que vous m'exposiez encore à ceux qui viennent du ciel, à ceux qui sont les plus faciles à prévenir ?

— Pardon, maître, mais vous ne m'avez pas encore expliqué...

—Comment ! je ne vous ai pas développé mon système des pointes, mon cerf-volant conducteur ! Quand j'aurai trouvé mon élixir, je vous le redirai encore ; mais dans ce moment-ci, vous comprenez, je n'ai pas le temps.

—Ainsi, vous croyez qu'on peut maîtriser la foudre ?

—Non-seulement on peut la maîtriser, mais la conduire où l'on veut. Un jour, un jour, quand ma seconde cinquantaine sera passée, quand je n'aurai plus qu'à attendre tranquillement la troisième, je mettrai au tonnerre une bride d'acier, et je le conduirai aussi facilement que vous conduisez Djerid. En attendant, faites mettre une mitre à ma cheminée, Acharat, je vous en supplie.

— Je le ferai, soyez tranquille.

— Je le ferai ! Je le ferai ! toujours l'avenir, comme si l'avenir était à nous deux. Oh ! je ne serai jamais compris, s'écria le savant, s'agitant sur son fauteuil et se tordant les bras de désespoir. Soyez tranquille !... Il me dit d'être tranquille, et dans trois mois si je n'ai point parachevé mon élixir, tout sera fini pour moi. Mais aussi que je passe ma seconde cinquantaine, que je retrouve ma jeunesse, l'élasticité de mes membres, la faculté de me mouvoir, et alors je n'aurai plus besoin de personne, on ne me dira plus : je ferai, c'est moi qui dirai : j'ai fait !

— Pouvez-vous enfin dire cela à propos de notre grande œuvre, y avez-vous pensé ?

— Oh! mon Dieu, oui, et si j'étais aussi sûr de trouver mon élixir, que je suis sûr de faire le diamant....

— Vous en êtes donc bien réellement sûr, maître?

— Sans doute, puisque j'en ai fait déjà.

—Vous en avez fait?

—Tenez, voyez plutôt.

— Où?

—Là, à votre droite, dans ce petit récipient de verre, justement, vous y êtes.

Le voyageur saisit avec avidité le récipient indiqué; c'était une petite coupe en cristal extrêmement fin, dont tout le fond était couvert d'une poudre presque impalpable et adhérente aux parois du verre.

—De la poussière de diamant! s'écria le jeune homme.

— Sans doute, de la poussière de diamant; et au milieu cherchez bien.

— Oui, oui, un brillant de la grosseur d'un grain de mil.

— La grosseur ne signifie rien; nous arriverons à réunir toute cette poussière, à faire du grain de mil un grain de chenevis, du grain de chenevis un pois; mais pour Dieu! mon cher Acharat; en échange de cet engagement que je prends avec vous, faites mettre une mitre à ma cheminée, et un conducteur à votre voiture, afin que l'eau ne tombe pas dans ma cheminée, et que le tonnerre aille se promener ailleurs.

—Oui, oui, soyez tranquille.

— Encore, encore; avec son éternel soyez

tranquille il me fait damner. Jeunesse ! folle jeunesse ! présomptueuse jeunesse ! s'écria-t-il avec un rire funèbre qui laissait voir sa bouche vide de dents, et qui sembla creuser encore les orbites profondes de ses yeux.

— Maître, dit Acharat; votre feu s'éteint, votre creuset se refroidit ; qu'y avait-il donc dans votre creuset ?

— Regardez-y.

—Le jeune homme obéit, ouvrit le creuset, et y trouva une parcelle de charbon vitrifié de la grosseur d'une petite noisette.

— Un diamant s'écria t-il ; puis, presque aussitôt : Oui, mais taché, incomplet, sans valeur

— Parce que le feu s'est éteint, Acharat, parce qu'il n'y avait pas de mitre à ma cheminée, entendez-vous ?

—Voyons, pardonnez-moi, maître, dit le jeune homme en tournant et retournant son diamant, qui tantôt jetait de vifs reflets de lumière, tantôt restait sombre ; voyons, pardonnez-moi, et prenez quelque nourriture pour vous soutenir.

—C'est inutile, j'ai bu ma cuillerée d'élixir il y a deux heures.

— Vous vous trompez ; maître, c'est ce matin à six heures que vous l'avez bue.

— Eh bien ! qu'elle heure est-il donc ?

Il est tantôt huit heures et demie du soir.

— Jésus ! s'écria le vieux savant en joignant les mains, encore une journée passée, enfuie; perdue ; mais les jours diminuent donc; mais ils n'ont donc plus vingt-quatre heures !

— Si vous ne voulez pas manger, dormez au moins quelques instants, maître.

—Eh bien! oui, je dormirai deux heures; mais, dans deux heures, regardez à votre montre; dans deux heures, vous viendrez me réveiller.

—Je vous le promets.

— Voyez-vous, quand je m'endors, Acharat, dit le vieillard d'un ton caressant, j'ai toujours peur que ce ne soit dans l'éternité. Vous viendrez me réveiller, n'est-ce pas? Ne me le promettez pas, jurez-le moi.

— Je vous le jure, maître.

— Dans deux heures?

— Dans deux heures.

On en était là quand on entendit sur la route quelque chose comme le galop d'un cheval. Ce bruit fut suivi d'un cri, qui exprimait à la fois l'inquiétude et l'étonnement.

— Que veut dire encore ceci? s'écria le voyageur en ouvrant vivement la porte et en sautant sur la grand'route, sans employer l'aide du marchepied.

CHAPITRE III.

Lorenza Feliciani.

Voilà ce qui s'était passé à l'extérieur de la voiture, tandis que dans l'intérieur causaient le voyageur et le savant.

Au coup de tonnerre qui avait abattu les chevaux de devant, et fait cabrer ceux de derrière, nous avons dit que la femme du cabriolet s'était évanouie.

Elle resta quelques instants privée de ses sens ; puis, peu à peu, comme la peur seule avait causé son évanouissement, elle revint à elle.

—Oh ! mon Dieu, dit-elle, suis-je abandonnée ici, sans secours, et n'y a-t-il aucune créature humaine qui prenne pitié de moi !

—Madame, dit une voix timide, il y a moi, si toutefois je pouvais vous être bon à quelque chose.

A cette voix qui résonnait presqu'à son oreille, la jeune femme se redressa, et passant sa tête et ses deux bras à travers les rideaux de cuir de son cabriolet, elle se trouva en face d'un jeune homme qui se tenait debout sur le marchepied.

— C'est vous qui m'avez parlé, monsieur? dit-elle.

— Oui, madame, répondit le jeune homme.

— Et vous m'avez offert votre secours?

— Oui.

—Q'est-il arrivé, d'abord?

— Il est arrivé, madame, que le tonnerre vient de tomber presque sur vous, et qu'en tombant il a brisé les traits des chevaux de devant, qui se sont sauvés, emportant le postillon.

La femme regarda autour d'elle avec l'expression d'une vive inquiétude.

—Et.... et celui qui conduisait les chevaux de derrière, où est-il? demanda-t elle.

—Il vient d'entrer dans la voiture, madame.

—Il ne lui est rien arrivé?

—Rien.

— Vous êtes sûr?

— Il a, du moins, sauté à bas de son cheval, en homme sain et sauf.

—Ah! Dieu soit loué!

Et la jeune femme respira plus librement.

—Mais où donc étiez-vous, vous, monsieur, que vous vous trouvez là si à propos pour m'offrir votre aide?

— Madame, surpris par l'orage, j'étais là dans cet enfoncement sombre, qui n'est autre chose que l'entrée d'une carrière, quand tout à coup j'ai

vu venir du tournant une voiture lancée au grand galop. J'ai cru d'abord que les chevaux s'emportaient, mais j'ai bientôt vu qu'au contraire, ils étaient guidés par une main puissante, quand tout à coup le tonnerre est tombé avec un fracas si terrible, que je me suis cru foudroyé moi-même et qu'un instant je suis demeuré anéanti. Tout ce que je viens de vous raconter, je l'ai vu comme dans un rêve.

— Alors vous n'êtes pas sûr que celui qui conduisait les chevaux de derrière soit dans la voiture.

— Oh ! si, madame, j'étais revenu à moi et je l'ai parfaitement vu entrer.

— Assurez-vous qu'il y est encore, je vous prie.

— Comment cela ?

— En écoutant ; s'il est dans l'intérieur de la voiture vous entendrez deux voix.

Le jeune homme sauta en bas du marchepied, s'approcha de la paroi extérieure de la caisse et écouta.

— Oui, madame, dit-il en revenant, il y est.

La jeune femme fit un signe de tête qui voulait dire, c'est bien ; mais elle demeura la tête appuyée sur sa main, et comme plongée dans une profonde rêverie.

Pendant ce temps, le jeune homme eut le temps de l'examiner.

C'était une jeune femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, au teint brun, mais de ce brun mat plus riche et plus beau que le ton le plus rose et le plus incarnat. Ses beaux yeux bleus levés au

ciel, qu'elle semblait interroger, brillaient comme deux étoiles; et ses cheveux noirs, qu'elle gardait sans poudre, malgré la mode du temps, retombaient en boucles de jais sur son cou nuancé comme l'opale.

Tout à coup elle parut avoir pris sa résolution.

—Monsieur, dit-elle, où sommes-nous ici?

—Sur la route de Strasbourg à Paris, madame.

—Et sur quel point de la route?

— A deux lieues de Pierrefitte.

—Qu'est-ce cela, Pierrefitte?

—C'est un bourg.

—Et après Pierrefitte, que rencontre-t-on?

—Bar-le-Duc.

—C'est une ville?

—Oui, madame.

—Populeuse?

—Quatre ou cinq mille âmes, je crois.

— Y a-t-il d'ici quelque route de traverse qui aille plus directement que la grand'route à Bar-le Duc?

— Non, madame, ou du moins je n'en connais pas.

— Peccato! murmura-t-elle tout bas et en se rejetant dans son cabriolet.

Le jeune homme attendit un instant pour voir si la jeune femme l'interrogerait encore; mais voyant qu'elle gardait le silence, il fit quelques pas pour s'éloigner.

Ce mouvement la tira de sa rêverie, à ce qu'il paraît, car elle se rejeta avec vivacité sur le devant du cabriolet.

— Monsieur, dit-elle.

Le jeune homme se retourna.

—Me voici, madame, fit il en se rapprochant.

— Encore une question, s'il vous plaît.

— Faites.

Il y avait un cheval attaché à l'arrière de la voiture?

— Oui, madame.

— Y est-il toujours?

— Non, madame : la personne qui est entrée dans l'intérieur de la caisse l'a détaché pour le rattacher à la roue de la voiture.

Il ne lui est rien arrivé non plus au cheval ?

— Je ne le crois pas.

— C'est une bête de prix et que j'aime beaucoup; je voudrais m'assurer par moi-même qu'il est sain et sauf; mais le moyen d'aller jusqu'à lui par cette boue?

— Je puis amener le cheval ici, dit le jeune homme.

—Ah oui! s'écria la femme, faites cela, je vous prie, et je vous en serai tout à fait reconnaissante.

Le jeune homme s'approcha du cheval, qui releva la tête et hennit.

—Ne craignez rien, reprit la femme du cabriolet, il est doux comme un agneau.

Puis baissant la voix.

—Djerid! Djerid! murmura-t-elle.

L'animal connaissait sans doute cette voix pour être celle de sa maîtresse, car il allongea sa tête intelligente et ses naseaux fumants du côté du cabriolet.

Pendant ce temps le jeune homme le détachait.

Mais à peine eut-il senti sa longe aux mains inhabiles qui la tenaient, que d'une violente secousse il se fit libre, et d'un seul bond se trouva à vingt pas de la voiture.

— Djerid! répéta la femme de sa voix la plus caressante, ici, Djerid! ici!

L'arabe secoua sa belle tête, aspira l'air bruyamment et tout en piaffant, comme s'il eût suivi une mesure musicale, il s'approcha du cabriolet.

La femme sortit à moitié son corps des rideaux de cuir.

— Viens ici, Djerid, viens dit-elle.

Et l'animal, obéissant, vint présenter sa tête à la main qui s'avançait pour le flatter.

Alors, de cette main effilée, saisissant la crinière du cheval, et s'appuyant de l'autre sur le tablier du cabriolet, la jeune femme sauta en selle avec la légèreté de ces fantômes des ballades allemandes qui bondissent sur la croupe des chevaux et se cramponnent aux ceintures des voyageurs.

Le jeune homme s'élança vers elle; mais, d'un geste impérieux de la main, elle l'arrêta.

— Ecoutez, lui dit-elle, quoique jeune, ou plutôt parce que vous êtes jeune, vous devez avoir des sentiments d'humanité. Ne vous opposez donc pas à mon départ. Je fuis un homme que j'aime, mais avant toute chose, je suis romaine et bonne catholique. Or, cet homme perdrait mon âme si je restais plus longtemps avec lui; c'est un athée et un nécromancien, que Dieu vient d'avertir par la voix de son tonnerre. Puisse-t-il profiter de l'avertissement. Dites-lui ce que je viens de vous

dire, et soyez béni pour l'aide que vous m'avez donnée.

—Adieu!

Et à ce mot : légère comme ces vapeurs qui flottent au-dessus des marais, elle s'éloigna et disparut emportée par le galop aérien de Djerid.

Le jeune homme en la voyant fuir ne put retenir un cri de surprise et d'étonnement.

C'est ce cri qui avait retenti jusque dans l'intérieur de la voiture, et qui avait donné l'éveil au voyageur.

CHAPITRE IV.

Gilbert.

C'était ce cri, avons-nous dit, qui avait donné l'éveil au voyageur.

Il sortit précipitamment de la caisse, qu'il referma avec soin, et jeta avec inquiétude les yeux autour de lui.

La première chose qu'il aperçut fut le jeune homme debout et effaré. Un éclair qui apparut en même temps lui permit de l'examiner des pieds à la tête, examen qui paraissait être habituel au voyageur, lorsqu'un personnage nouveau ou une chose nouvelle frappait son regard.

C'était un enfant de seize à dix-sept ans à peine petit, maigre et nerveux; ses yeux noirs, qu'il fixait hardiment sur l'objet qui appelait son attention, manquaient de douceur, mais non de charme;

son nez mince et recourbé, sa lèvre fine et ses pommettes saillantes, annonçaient l'astuce et la circonspection, tandis que la résolution se révélait en lui par la proéminence vigoureuse d'un menton arrondi.

— Est-ce vous qui avez crié tout-à l'heure ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, c'est moi, lui répondit le jeune homme.

— Et pourquoi avez-vous crié?

— Parce que... ; le jeune homme s'arrêta irrésolu.

— Parce que? répéta le voyageur.

— Monsieur, dit le jeune homme, il y avait une dame dans le cabriolet?

— Oui.

Et les yeux de Balsamo se portèrent sur la caisse, comme s'ils eussent voulu percer l'épaisseur des parois.

— Il y avait un cheval attaché aux ressorts de la voiture?

— Oui, mais où diable est-il?

— Monsieur, la dame du cabriolet est partie sur le cheval qui était attaché aux ressorts.

Le voyageur ne poussa pas une exclamation, ne prononça point un mot, il bondit vers le cabriolet, tira les rideaux de cuir ; un éclair qui incendiait le ciel en ce moment lui montra que le cabriolet était vide.

— Sang du Christ ! s'écria-t-il avec un rugissement pareil au coup de tonnerre qui lui servait d'accompagnement; puis il regarda autour de lui comme pour chercher quelque moyen de se met-

tre à sa poursuite ; mais il reconnut bientôt l'insuffisance de ces moyens.

— Essayer de rejoindre Djerid, reprit-il en secouant la tête, avec un de ces chevaux-là, autant vaudrait envoyer la tortue à la poursuite de la gazelle... Mais je saurai toujours où elle est, à moins que...

Il porta vivement et avec anxiété la main à la poche de sa veste, en tira un petit portefeuille et l'ouvrit. Dans une des poches de ce portefeuille était un papier plié, et dans le papier une boucle de cheveux noirs.

A la vue de ces cheveux, la figure du voyageur se rasseréna, et tout son être se calma, du moins en apparence.

— Allons, dit-il en passant sur son front une main qui ruissela aussitôt de sueur, allons, c'est bien ; et elle ne vous a rien dit en partant ?

— Si fait, monsieur.

— Que vous a-t-elle dit ?

— De vous annoncer qu'elle ne vous quittait point par haine, mais par crainte ; qu'elle était une digne chrétienne, tandis que vous, au contraire...

Le jeune homme hésita.

— Tandis que moi, au contraire? répéta le voyageur.

— Je ne sais si je dois vous redire... fit le jeune homme.

— Eh ! redites, pardieu !

— Tandis que vous, au contraire, étiez un athée et un mécréant, à qui Dieu avait bien voulu donner ce soir un dernier avertissement, qu'elle

l'avait compris, elle, cet avertissement de Dieu, et qu'elle vous invitait à le comprendre.

Un sourire de mépris passa sur les lèvres du voyageur.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a dit ? demanda-t-il.

— C'est tout.

— Bien alors ; parlons d'autre chose.

Et les dernières traces d'inquiétude et de mécontentement parurent s'envoler du front du voyageur.

Le jeune homme regardait tous ces mouvements du cœur reflétés sur le visage avec une curiosité indiquant que lui aussi était doué d'une certaine dose d'observation.

— Maintenant, dit le voyageur, comment vous nommez-vous, mon jeune ami ?

— Gilbert, monsieur.

— Gilbert tout court ; mais c'est un nom de baptême, ce me semble.

— C'est mon nom de famille à moi.

— Eh bien ! mon cher Gilbert, c'est la Providence qui vous place sur mon chemin pour me tirer d'embarras.

— A vos ordres, monsieur, et tout ce que je pourrai faire...

— Vous le ferez, merci. Oui, à votre âge, on oblige pour le plaisir d'obliger, je sais cela ; d'ailleurs, ce que je vais vous demander n'est pas bien difficile : c'est purement et simplement de m'indiquer un abri pour cette nuit.

— Il y a d'abord cette roche, dit Gilbert, sous laquelle je m'étais mis à couvert de l'orage.

— Oui, dit le voyageur; mais j'aimerais mieux quelque chose comme une maison, où je trouverais un bon souper et un bon lit.

— Cela c'est plus difficile.

— Sommes-nous donc bien éloignés du premier village ?

— De Pierrefitte ?

— C'est Pierrefitte qu'il s'appelle ?

— Oui, monsieur, nous en sommes éloignés d'une lieue et demie à peu près.

— Une lieue et demie par cette nuit, par ce temps, avec ces deux chevaux seulement, nous en aurions pour deux heures. Voyons, mon ami, cherchez bien, n'y a-t il donc aux environs d'ici aucune habitation ?

—Il y a le château de Taverney, qui est à trois cents pas au plus.

— Eh bien! alors... fit le voyageur.

— Quoi, monsieur ? demanda le jeune homme en ouvrant de grands yeux.

— Que ne disez-vous cela tout de suite ?

— Mais le château de Taverney n'est pas une auberge.

— Est-il habité ?

— Sans doute.

— Par qui ?

— Mais par le baron de Taverney.

— Qu'est-ce que c'est que le baron de Taverney ?

— C'est le père de Mademoiselle Andrée, monsieur.

— Cela me fait grand plaisir à savoir dit en souriant le voyageur ; mais je vous de-

mandais quelle espèce d'homme est le baron ?

—Monsieur, c'est un vieux seigneur de soixante à soixante-cinq ans, qui a été riche autrefois, à ce qu'on dit.

— Oui, et qui est pauvre maintenant ; c'est leur histoire à tous. Mon ami, conduisez-moi chez le baron de Taverney, je vous prie.

— Chez le baron de Taverney ? s'écria le jeune homme presque effrayé.

— Eh bien ! refusez-vous de me rendre ce service ?

— Non, monsieur ; mais c'est que...

— Après.

— C'est qu'il ne vous recevra pas.

— Il ne recevra pas un gentilhomme égaré qui vient lui demander l'hospitalité ? C'est donc un ours que votre baron ?

— Dam ! fit le jeune homme avec une intonation qui voulait dire :

Cela y ressemble beaucoup, monsieur.

— N'importe, dit le voyageur, je me risquerai.

— Je ne vous le conseille pas, répondit Gilbert.

— Bah ! répondit le voyageur. Si ours que soit votre baron, il ne me mangera pas vivant.

— Non ; mais peut-être vous fermera-t-il sa porte.

— Alors je l'enfoncerai ; et à moins que vous ne refusiez de me servir de guide...

— Je ne refuse pas, monsieur.

— Montrez-moi donc le chemin.

— Volontiers.

Le voyageur remonta alors dans le cabriolet, et y prit une petite lanterne.

Le jeune homme espéra un instant, la lanterne étant éteinte, que l'étranger rentrerait dans l'intérieur de la voiture, et qu'il pourrait voir, par l'entrebâillement de la porte, ce que cet intérieur renfermait.

Mais il ne s'approcha pas même de la porte de la caisse.

Le voyageur mit la lanterne aux mains de Gilbert.

Celui-ci la tourna et la retourna en tous sens.

— Que voulez-vous que je fasse de cette lanterne, monsieur? dit-il.

— Que vous éclairiez la route, tandis que je conduirai les chevaux.

— Mais elle est éteinte, votre lanterne.

— Nous allons la rallumer.

— Ah! oui, dit Gilbert, vous avez du feu dans l'intérieur de la voiture.

— Et dans ma poche, répondit le voyageur.

— Ce sera difficile d'allumer de l'amadou par cette pluie-là.

— Le voyageur sourit.

— Ouvrez la lanterne, dit-il.

Gilbert obéit.

— Mettez votre chapeau au-dessus de mes deux mains.

Gilbert obéit encore; on le voyait suivre ces préparatifs avec la plus grande curiosité. Gilbert ne connaissait d'autre moyen de se procurer du feu que de battre le briquet.

Le voyageur tira de sa poche un étui d'argent

et de cet étui une allumette ; puis ouvrant le bas de l'étui, il plongea cette allumette dans une pâte inflammable sans doute, car aussitôt l'allumette prit feu avec un léger pétillement.

L'action fut si instantanée et si inattendue que Gilbert tressaillit.

Le voyageur sourit à cette surprise bien naturelle à une époque où quelques chimistes seulement connaissaient le phosphore, et gardaient ce secret pour leurs expériences personnelles.

Le voyageur communiqua la flamme magique à la mèche de sa bougie, puis il referma l'étui qu'il remit dans sa poche.

Le jeune homme suivait le précieux récipient avec des yeux ardents de convoitise. Il était évident qu'il eût donné bien des choses pour être possesseur d'un pareil trésor.

— Maintenant que nous avons de la lumière, voulez-vous me conduire? demanda le voyageur.

— Venez, monsieur, dit Gilbert.

Et le jeune homme marcha devant tandis que son compagnon, prenant le cheval au mors, le forçait d'avancer.

Au reste, le temps était devenu plus tolérable, la pluie avait à peu près cessé et l'orage s'éloignait en grondant.

Le voyageur éprouva le premier le besoin de reprendre la conversation.

— Vous paraissez bien connaître ce baron de Taverney, mon ami? dit-il.

— Oui, monsieur, et c'est tout simple, car je suis chez lui depuis mon enfance.

— C'est votre parent peut-être?

— Non, monsieur.
— Votre tuteur ?
— Non.
— Votre maître ?

Le jeune homme tressaillit à ce mot de maître, et une vive rougeur colora ses joues ordinairement pâles.

— Je ne suis pas domestique, monsieur, dit-il.

— Mais enfin, reprit le voyageur, vous êtes quelque chose.

—Je suis le fils d'un ancien métayer du baron, ma mère a nourri Mademoiselle Andrée.

— Je comprends; vous êtes dans la maison à titre de frère de lait de cette jeune personne, car je présume que la fille du baron est jeune.

— Elle a seize ans, monsieur.

Sur les deux questions, comme on le voit, Gilbert en escamotait une. C'était celle qui lui était personnelle.

Le voyageur parut faire la même réflexion que nous; cependant il dirigea son interrogatoire vers un autre point.

— Par quel hasard étiez-vous sur la route par un temps comme celui qu'il fait ? demanda-t-il.

— Je n'étais pas sur la route, monsieur, j'étais sous une roche qui longe le chemin.

— Et que faisiez-vous sous cette roche ?
— Je lisais.
— Vous lisiez ?
— Oui.
— Et que lisiez-vous ?
— Le *Contra social* de M. J. J. Rousseau.

Le voyageur regarda le jeune homme avec un certain étonnement.

— Vous aviez pris ce livre dans la bibliothèque du baron ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, je l'ai acheté.

— Où cela !... A Bar-le-Duc ?

— Non, monsieur, ici, à un colporteur qui passait : il passe comme cela depuis quelque temps dans la campagne beaucoup de colporteurs avec de bons livres.

— Qui vous a dit que le contrat social était un bon livre ?

— Je l'ai vu en le lisant, monsieur.

— En avez-vous donc lu de mauvais, que vous puissiez établir cette différence ?

— Oui.

— Et qu'appelez-vous de mauvais livres ?

— Mais le *Sofa*, *Tanzai et Neadarme*, et autres livres de cette espèce.

— Où diable avez-vous trouvé ces livres ?

— Dans la bibliothèque du baron.

— Par quel moyen le baron se procure-t-il ces nouveautés, dans un trou comme celui qu'il habite ?

— On les lui envoie de Paris.

— Comment, s'il est pauvre comme vous le dites, mon ami, le baron met-il son argent à de pareilles fadaises ?

— Il ne les achète pas, on les lui donne.

— Ah ! on les lui donne.

— Oui, monsieur.

— Qui cela ?

— Un de ses amis, un grand seigneur.

— Un grand seigneur, savez-vous son nom à ce grand seigneur ?

— Il s'appelle le duc de Richelieu.

— Comment, le vieux maréchal!

— Oui, le maréchal, c'est cela.

— Et je présume qu'il ne laisse pas traîner de pareils livres devant Mademoiselle Andrée.

— Au contraire, monsieur, il les laisse traîner partout.

— M^lle^ Andrée, est-elle de votre avis, que ces livres sont de mauvais livres? demanda en souriant narquoisement le voyageur.

— M^lle^ Andrée ne les lit pas, monsieur, répondit sèchement Gilbert.

Le voyageur se tut un instant. Il était évident que cette singulière nature, mélange de bon et de mauvais, de vergogne et de hardiesse, l'intéressait malgré lui.

— Et pourquoi avez-vous lu ces livres, puisque vous saviez qu'ils étaient mauvais, continua celui que le vieux savant avait désigné sous le nom d'Acharat.

— Parce qu'en les ouvrant, j'ignorais leur valeur.

— Vous l'avez cependant facilement jugée.

— Oui, monsieur.

— Et vous avez continué de les lire, néanmoins?

— J'ai continué.

— Dans quel but?

— Ils m'apprenaient des choses que je ne savais pas.

— Et le Contrat social?

— Il m'apprend des choses que j'avais devinées.

— Lesquelles?

— C'est que tous les hommes sont frères, c'est que les sociétés sont mal organisées, qui ont des serfs ou des esclaves; c'est qu'un jour tous les individus seront égaux.

— Ah! ah! fit le voyageur.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Gilbert et son compagnon continuèrent de marcher; le voyageur tirant le cheval par la bride, Gilbert tenant la lanterne à sa main.

— Vous avez donc bien envie d'apprendre, mon ami? dit tout bas le voyageur.

— Oui, monsieur, c'est mon plus grand désir.

— Et que voudriez-vous apprendre, voyons?

— Tout, dit le jeune homme.

— Et pourquoi voulez-vous apprendre?

— Pour m'élever.

— Jusqu'où?

Gilbert hésita. — Il était évident qu'il avait un but dans sa pensée; mais ce but, c'était sans doute son secret, et il ne voulait pas le dire.

— Jusqu'où l'homme peut atteindre, répondit-il.

— Mais, au moins, avez-vous étudié quelque chose?

— Rien. — Comment voulez-vous que j'étudie, n'étant pas riche et habitant Taverney?

— Comment! vous ne savez pas un peu de mathématiques?

— Non.

— De physique?

— Non.

— De chimie?

— Non. Je sais lire et écrire, voilà tout ; mais je saurai tout cela.

— Quand ?

— Un jour.

— Par quel moyen?

— Je l'ignore ; mais je le saurai.

— Singulier enfant ! murmura le voyageur.

— Et alors... murmura Gilbert se parlant à lui même

— Alors?

— Oui.

— Quoi ?

— Rien.

Cependant Gilbert et celui auquel il servait de guide marchaient depuis un quart d'heure à peu près ; la pluie avait tout à fait cessé, et la terre commençait même à exhaler cet âpre parfum qui remplace au printemps les brûlantes émanations de l'orage.

Gilbert semblait réfléchir profondément.

— Monsieur, dit-il tout à coup, savez-vous ce que c'est que l'orage?

— Sans doute, je le sais.

— Vous?

— Oui, moi.

— Vous savez ce que c'est que l'orage? vous savez ce qui cause la foudre?

Le voyageur sourit.

— C'est la combinaison des deux électricités, dit-il, l'électricité du nuage et l'électricité du sol.

Gilbert poussa un soupir.

— Je ne comprends pas, dit-il.

Peut-être le voyageur allait-il donner au pauvre jeune homme une explication plus compréhensible, mais malheureusement, en ce moment même, une lumière brilla à travers le feuillage.

— Ah! ah! fit l'inconnu, qu'est-ce que cela?

— C'est Taverney.

— Nous sommes donc arrivés?

— Voici la porte charretière.

— Ouvrez-la.

— Oh! monsieur, la porte de Taverney ne s'ouvre pas comme cela.

— Mais c'est donc une place de guerre que votre Taverney; voyons, frappez.

Gilbert s'approcha de la porte, et avec l'hésitation de la timidité, il frappa un coup.

Oh! oh! dit le voyageur, on ne vous entendra jamais, mon ami; frappez plus fort.

En effet, rien n'indiquait que l'appel de Gilbert eût été entendu. Tout restait dans le silence.

— Vous prenez la chose sur vous? dit Gilbert.

— N'ayez pas peur.

Gilbert n'hésita plus; il quitta le marteau et se pendit à la sonnette, qui rendit un son tellement éclatant qu'on eût pu l'entendre d'une lieue.

— Ma foi! si votre baron n'a pas entendu cette fois, il faut qu'il soit sourd, dit le voyageur.

— Ah! voilà Mahon qui aboie, dit le jeune homme.

— Mahon! reprit le voyageur; c'est sans doute une galanterie de votre baron en faveur de son ami le duc de Richelieu.

— Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

— Mahon est la dernière conquête du maréchal.

Gilbert poussa un second soupir.

— Hélas ! monsieur, je vous l'ai déjà avoué, je ne sais rien, dit-il.

Ces deux soupirs résumaient pour l'étranger une série de souffrances cachées et d'ambitions comprimées sinon déçues.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre.

— Enfin, dit l'étranger.

— C'est le bonhomme La Brie, dit Gilbert.

La porte s'ouvrit ; mais à l'aspect de l'étranger et de sa voiture étrange, La Brie, pris à l'improviste et qui croyait ouvrir à Gilbert seulement, voulut refermer la porte.

— Pardon, pardon, l'ami, dit le voyageur ; mais c'est bien ici que nous venons, il ne faut donc point nous jeter la porte au nez.

— Cependant, monsieur, je dois prévenir monsieur le baron qu'une visite inattendue...

— Ce n'est pas la peine de le prévenir, croyez-moi. Je risquerai sa mauvaise mine, et si l'on me chasse, ce ne sera, je vous en réponds, qu'après que je me serai réchauffé, séché, repu. J'ai entendu dire que le vin était bon par ici ; vous devez en savoir quelque chose, hein?

La Brie, au lieu de répondre à l'interrogation, essaya de résister ; mais c'était un parti pris de la part du voyageur, et il fit avancer les deux chevaux et la voiture dans l'avenue, tandis que Gilbert refermait la porte, ce qui fut fait en un clin

d'œil. La Brie alors se voyant vaincu, prit le parti d'aller annoncer lui-même sa défaite ; et prenant ses vieilles jambes à son cou, il s'élança vers la maison en criant de toute la force de ses poumons :

— Nicolle Legay ! Nicolle Legay !

— Qu'est-ce que Nicolle Legay ? demanda l'étranger, continuant de s'avancer vers le château avec la même tranquillité.

— Nicolle, monsieur ! reprit Gilbert avec un léger tremblement.

— Oui, Nicolle, celle qu'appelle maître La Brie.

— C'est la femme de chambre de M^lle^ Andrée, monsieur.

Cependant aux cris de La Brie, une lumière apparut sous les arbres, éclairant une charmante figure de jeune fille.

— Que me veux-tu, La Brie, demanda-t-elle, et pourquoi tout ce tapage !

— Vite, Nicolle, vite, cria la voix chevrottante du vieillard ; va annoncer à monsieur qu'un étranger, surpris par l'orage, lui demande l'hospitalité pour cette nuit.

Nicolle ne se le fit point répéter, et elle s'élanca si légèrement vers le château, qu'en un instant on l'eut perdue de vue.

Quant à La Brie, certain maintenant que le baron ne serait pas pris à l'improviste, il se permit un instant de reprendre haleine.

Bientôt le message produisit son effet, car on entendit une voix aigre et impérieuse qui, du seuil de la porte, et du haut du perron, entrevu

sous les accacias, répétait d'un ton peu hospitalier :

— Un étranger... Qui cela ? Quand on se présente chez les gens, on se nomme au moins.

— C'est le baron ? demanda à La Brie celui qui causait tout ce dérangement.

— Hélas ! oui, monsieur, répondit le pauvre homme tout contrit ; vous entendez ce qu'il demande?

— Il demande mon nom... n'est-ce pas ?

— Justement. Et moi qui ai oublié de vous le demander, à vous.

— Annoncez le baron Joseph Balsamo, dit le voyageur ; la similitude du titre désarmera peut-être ton maître.

La Brie fit son annonce, un peu enhardi par le titre que venait de s'attribuer l'inconnu.

— C'est bien, alors, grommela la voix ; qu'il entre, puisque le voilà... Entrez, monsieur, s'il vous plaît ; là... bon ; par ici...

L'étranger s'avança d'un pas rapide ; mais en arrivant à la première marche du perron, il lui prit l'envie de se retourner pour voir s'il était suivi de Gilbert.

Gilbert avait disparu.

CHAPITRE V.

Le baron de Taverney.

Tout prévenu qu'il était par Gilbert de la pénurie du baron de Taverney, celui qui venait de se faire annoncer sous le nom du baron Joseph de Balsamo n'en fut pas moins étonné en voyant la médiocrité de la demeure baptisée emphatiquement, par Gilbert, du nom de château.

La maison n'avait guère qu'un étage formant un carré long, aux extrémités duquel s'élevaient deux pavillons carrés en forme de tourelles. Cet ensemble irrégulier ne manquait pas cependant, vu à la pâle lueur d'une lune glissant entre des nuages déchirés par l'ouragan, d'un certain agrément pittoresque.

Six fenêtres par bas, deux fenêtres à chaque tourelle, c'est à dire une par étage, un perron

assez large, mais dont les marches disloquées formaient de petits précipices à chaque jointure, tel fut l'ensemble qui frappa le nouvel arrivant avant de monter jusqu'au seuil, où, ainsi que nous l'avons dit, attendait le baron en robe de chambre, un bougeoir à la main.

Le baron de Taverney était un petit vieillard de soixante à soixante-cinq ans, à l'œil vif, au front élevé, mais fuyant; il était coiffé d'une mauvaise perruque dont les bougies de la cheminée avaient peu à peu et accidentellement dévoré tout ce que les rats de l'armoire avaient épargné de boucles, Il tenait en main une serviette d'une blancheur problématique, ce qui indiquait qu'il avait été dérangé au moment où il allait se mettre à table.

Sa figure malicieuse, à laquelle on eût pu trouver quelque ressemblance avec celle de Voltaire, s'animait en ce moment d'une double expression facile à saisir; la politesse voulait qu'il sourît à son hôte inconnu; l'impatience changeait cette disposition en une grimace dont la signification tournait décidément à l'atrabilaire et au rechigné, de sorte qu'éclairée par les lueurs tremblantes du bougeoir, dont les ombres hachaient les principaux traits, la physionomie du baron de Taverney pouvait passer pour celle d'un très-laid seigneur.

— Monsieur, dit-il, puis-je savoir à quel heureux hasard je dois le plaisir de vous voir?

— Mais, monsieur, à l'orage qui a effrayé les chevaux, lesquels, en s'emportant, ont failli briser ma voiture. J'étais donc là sur la grand' route,

sans postillons : l'un s'était laissé tomber de cheval, l'autre s'était sauvé avec le sien ; lorsqu'un jeune homme que j'ai rencontré m'a indiqué le chemin qui conduisait à votre château, en me rassurant sur votre hospitalité bien connue.

Le baron leva son bougeoir pour éclairer un plus large espace de terrain, et pour voir si dans cet espace il découvrirait le maladroit qui lui valait cet heureux hasard dont il parlait tout-à-l'heure.

De son côté, le voyageur chercha autour de lui pour voir si bien décidément son jeune guide s'était retiré.

— Et savez-vous comment se nomme celui qui vous a indiqué mon château, monsieur? demanda le baron de Taverney en homme qui veut savoir à qui exprimer sa reconnaissance.

— Mais c'est un jeune homme qui s'appelle, je crois, Gilbert.

— Ah ! ah ! Gilbert ; je n'aurais pas cru qu'il fût bon même à cela. Ah ! c'est le fainéant Gilbert, le philosophe Gilbert !

A ce flux d'épithètes, accentuées d'une menaçante façon, le visiteur comprit qu'il existait peu de sympathie entre le seigneur suzerain et son vassal.

— Enfin, dit le baron, après un moment de silence non moins expressif que ses paroles, veuillez entrer, monsieur.

— Permettez d'abord, monsieur, dit le voyageur, que je fasse remiser ma voiture, qui contient des objets assez précieux.

— La Brie ! cria le baron, La Brie ! conduisez

la voiture de M. le baron sous le hangar ; elle y sera un peu plus à couvert qu'au milieu de la cour, attendu qu'il y a encore beaucoup d'endroits où il reste des lattes ; quant aux chevaux, c'est autre chose, je ne vous réponds pas qu'ils trouvent à souper, mais, comme ils ne sont point à vous et qu'ils sont au maître de poste, cela vous doit être à peu près égal.

— Cependant, monsieur, dit le voyageur impatient, si je vous gêne par trop, comme je commence à le croire...

— Oh ! ce n'est pas cela, monsieur, interrompit poliment le baron, vous ne me gênez point ; seulement vous serez gêné, vous, je vous en préviens.

— Monsieur, croyez que je vous serai toujours reconnaissant.

— Oh, je ne me fais pas d'illusion, monsieur dit le baron en levant de nouveau son bougeoir pour étendre le cercle de lumière du côté où Joseph Balsamo, aidé de La Brie, conduisait sa voiture et en haussant la voix à mesure que son hôte s'éloignait, — oh ! je ne me fais pas d'illusion, Taverney est un triste séjour et un pauvre séjour surtout.

Le voyageur était trop occupé pour répondre, il choisissait, comme l'y avait invité le baron de Taverney, l'endroit le moins délabré du hangar pour y abriter sa voiture, et, quand elle fut à peu près à couvert, il glissa un louis dans la main de La Brie, et revint près du baron.

La Brie mit le louis dans sa poche, convaincu que c'était une pièce de vingt-quatre sous, et remerciant le ciel de l'aubaine.

— A Dieu ne plaise que je ne pense de votre château le mal que vous en dites, monsieur, répondit Balsamo en s'inclinant devant le baron, qui, comme seule preuve qu'il lui avait dit la vérité, le conduisit, en secouant la tête, à travers une large et humide antichambre en grommelant.

— Bon, bon, je sais ce que je dis; je connais malheureusement mes ressources, elles sont fort bornées. Si vous êtes Français, monsieur le baron; mais votre accent allemand m'indique que vous ne l'êtes pas, quoique votre nom italien.... Mais cela ne fait rien à la chose; si vous êtes Français, disais-je, ce nom de Taverney vous eût rappelé des souvenirs de luxe : on disait autrefois Taverney-le-Riche.

Balsamo pensait d'abord que cette phrase allait se terminer par un soupir, mais il n'en fut rien.

— De la philosophie, pensa-t-il.

— Par ici, monsieur le baron, par ici, continua le baron en ouvrant la porte de la salle à manger. — Holà, maître La Brie, servez-nous comme si vous étiez cent valets de pied à vous tout seul.

La Brie se précipita pour obéir à son maître.

— Je n'ai que ce laquais, monsieur, dit Taverney, et il me sert bien mal. Mais je n'ai pas le moyen d'en avoir un autre. Cet imbécile est resté avec moi depuis près de vingt ans sans avoir touché un sou de gages, et je le nourris... à peu près comme il me sert... Il est stupide, vous verrez !

Balsamo poursuivait le cours de ses études.

— Sans cœur ! dit-il; mais, au reste, peut-être n'est-ce que de l'affectation.

Le baron referma la porte de la salle à manger,

et seulement alors, grâce à son bougeoir qu'il élevait au-dessus de sa tête, le voyageur put embrasser la salle dans toute son étendue.

C'était une grande salle basse qui avait été autrefois la pièce principale d'une petite ferme élevée par son propriétaire au rang de château, laquelle était si chichement meublée, qu'au premier coup-d'œil elle semblait vide. Des chaises de paille à dos sculpté, des gravures, d'après les batailles de Lebrun, encadrées de bois noir verni, une armoire de chêne noircie par la fumée et la vieillesse, voilà pour l'ornement. Au milieu s'élevait une petite table ronde sur laquelle fumait un unique plat qui se composait de perdreaux et de choux. Le vin était renfermé dans une bouteille de grès à large ventre ; l'argenterie, usée, noircie, bosselée, se composait de trois couverts, d'un gobelet et d'une salière. Cette dernière pièce, d'un travail exquis et d'une grande pesanteur, semblait un diamant de prix au milieu de cailloux sans valeur et sans éclat.

— Voilà, monsieur, voilà, dit le baron en offrant un siége à son hôte dont il avait suivi le coup-d'œil investigateur. Ah ! votre regard s'arrête sur ma salière ; vous l'admirez, c'est de bon goût ; c'est poli ; car vous tombez sur la seule chose qui soit présentable ici. Monsieur, je vous remercie et de tout mon cœur ; mais non, je me trompe. J'ai encore quelque chose de précieux, par ma foi ! et c'est ma fille.

— Mademoiselle Andrée, dit Balsamo.

— Ma foi, oui, mademoiselle Andrée, dit le baron étonné que son hôte fût si bien instruit, et

je veux vous présenter à elle. Andrée! Andrée! viens, mon enfant, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, mon père, répondit d'une voix douce et sonore à la fois une grande et belle personne qui se présenta à la porte sans embarras et pourtant sans hardiesse.

Joseph Balsamo, quoique profondément maître de lui, comme on a déjà pu le voir, ne put cependant s'empêcher de s'incliner devant cette souveraine beauté.

En effet, Andrée de Taverney qui venait d'apparaître comme pour dorer et enrichir tout ce qui l'entourait, avait des cheveux d'un blond châtain qui s'éclairaient aux tempes et au cou; ses yeux noirs, limpides, largement dilatés, regardaient fixement, comme les yeux des aigles. Cependant, la suavité de son regard était inexprimable; sa bouche vermeille se découpait capricieusement en arc, d'un corail humide et brillant; d'admirables mains blanches, effilées, d'un dessin antique, s'attachaient à des bras éblouissants de forme et d'éclat; sa taille, à la fois souple et ferme, semblait celle d'une belle statue païenne, à laquelle un prodige eût donné la vie; son pied, dont la cambrure eût été remarquable près de celui de Diane chasseresse, semblait ne pouvoir porter le poids de son corps que par un miracle d'équilibre; enfin, sa mise, quoique de la plus grande simplicité, était d'un goût si parfait et si bien approprié à tout l'ensemble de sa personne, qu'un habillement complet tiré de la garde-robe de la reine eût peut-être, au premier abord, semblé moins élégant et moins riche que son simple vêtement.

Tous ces détails merveilleux frappèrent, au premier coup-d'œil Balsamo; il avait tout vu, tout remarqué, du moment où Mlle de Taverney était entrée dans la salle à manger jusqu'au moment où il l'avait saluée, et, de son coté, le baron n'avait pas perdu une seule des impressions produites sur son hôte par cet assemblage unique de perfections.

— Vous avez raison, dit à voix basse Balsamo en se retournant vers son hôte, mademoiselle est d'une précieuse beauté.

— Ne lui faites pas trop de compliments à cette pauvre Andrée, monsieur, dit négligemment le baron; elle sort du couvent, et elle croirait à ce que vous lui dites. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je redoute sa coquetterie; au contraire, la chère enfant n'est point assez coquette, monsieur, et en bon père je m'applique à développer en elle cette qualité qui fait la première force de la femme.

Andrée baissa les yeux et rougit. Quelque bonne volonté qu'elle y mît, elle n'avait pu faire autrement que d'entendre cette singulière théorie émise par son père.

— Disait-on cela à mademoiselle lorsqu'elle était au couvent? demanda en riant Joseph Balsamo au baron, et cette prescription faisait-elle partie de l'enseignement donné par les religieuses?

— Monsieur, reprit le baron, j'ai mes idées à moi, comme vous avez peut-être déjà pu le voir.

Balsamo s'inclina en signe qu'il adhérait complétement à cette prétention du baron.

— Non, continua-t-il, je ne veux pas imiter, moi, ces pères de famille qui disent à leur fille : sois prude, inflexible, aveugle ; enivre-toi d'honneur, de délicatesse et de désintéressement ! Les imbéciles ! Il me semble voir des parrains conduisant leur champion dans la lice, après l'avoir désarmé de toutes pièces, pour lui faire combattre un adversaire armé de pied en cap. Non, pardieu! il n'en sera pas ainsi de ma fille Andrée, bien qu'élevée à Taverney, dans un trou provincial.

Quoique de l'avis du baron sur la désignation donnée à son château, Balsamo crut devoir mimer une contradiction polie.

— Bon, bon, reprit le vieillard, répondant au jeu de physionomie de Balsamo, bon, je connais Taverney, vous dis-je ; mais, quoi qu'il en soit et si éloigné que nous nous trouvions de ce soleil resplendissant qu'on appelle Versailles, ma fille connaîtra le monde, que j'ai si bien connu autrefois moi-même ; elle y entrera... si elle y entre jamais, avec un arsenal complet, que je lui forge à l'aide de mon expérience et de mes souvenirs... Mais, monsieur, je dois vous l'avouer, oui, le couvent a gâté tout cela... Ma fille, ces choses-là ne sont faites que pour moi, ma fille est la première pensionnaire qui a pris le bon de l'enseignement et suivi la lettre de l'évangile. Corbleu ! convenez que c'est jouer de malheur, baron !

— Mademoiselle est un ange, répondit Balsamo, et, en vérité, monsieur, ce que vous me dites ne me surprend pas.

Andrée salua le baron en signe de remercîment et de sympathie, puis elle s'assit, comme le lui

ordonnait son père par un signe des yeux.

— Asseyez-vous, baron, dit Taverney, et si vous avez faim, mangez. C'est un horrible ragoût que cet animal de La Brie a fricassé.

— Des perdreaux ! vous appelez cela un abominable ragoût ? dit en souriant l'hôte du baron; mais vous calomniez votre table. Des perdreaux en mai ! Ils sont donc de vos terres ?

— Des terres à moi ! Il y a longtemps que tout ce que j'en avais, et je dois dire que mon bonhomme de père m'en avait laissé une certaine quantité, il y a longtemps, dis-je, que tout ce que j'en avais est vendu, mangé, digéré. Oh ! mon Dieu ! non, grâce au ciel, je n'en ai plus un pouce de terre, non. C'est ce fainéant de Gilbert, qui n'est bon à rien qu'à lire et à rêvasser, et qui, dans ses moments perdus, aura volé, je ne sais où, un fusil, de la poudre et du plomb, et qui va tuer ces volatiles en braconnant sur les terres de mes voisins. Il ira aux galères, et, bien certainement, je l'y laisserai aller, car cela me débarrassera de lui. Mais Andrée aime le gibier, ce qui fait que je pardonne à mons Gilbert.

Balsamo examina le beau visage d'Andrée, et n'y découvrit pas un pli, pas un tressaillement, pas une ombre de rougeur.

Il s'assit à table entre elle et le baron, et elle lui servit, sans paraître le moins du monde embarrassée de la pénurie de la table, sa portion de ce plat fourni par Gilbert, assaisonné par La Brie, et que dépréciait si fort le baron.

Pendant ce temps, le pauvre La Brie, qui ne perdait pas un mot des éloges que Balsamo don-

nait à lui et à Gilbert, offrait des assiettes avec une mine contrite qui devenait triomphante à chaque louange que le baron croyait devoir donner aux assaisonnements.

— Il n'a pas seulement salé son affreux ragoût! s'écria le baron après avoir dévoré deux ailes de perdreau que sa fille avait placées sur son assiette au milieu d'une onctueuse couche de choux. — Andrée, passez donc la salière à monsieur le baron.

Andrée obéit en étendant le bras avec une grâce parfaite.

— Ah! je vous prends à admirer encore ma salière, baron, dit Taverney.

— Pour cette fois, vous vous trompez, monsieur, reprit Balsamo ; c'est la main de mademoiselle que j'admirais.

— Ah! parfait! c'est du Richelieu tout pur! Mais puisque vous la tenez, baron, cette fameuse salière, que vous avez reconnue tout de suite pour ce qu'elle est, regardez-là; elle fut commandée par le Régent à Lucas l'orfèvre. Ce sont des amours de satyres et de bacchantes; c'est libre, mais c'est joli.

Balsamo remarqua seulement alors que le groupe de figurines, charmant de travail et précieux d'exécution, était non pas libre, mais obscène. Cette vue le porta à admirer le calme et l'indifférence d'Andrée, qui, à l'ordre de son père, lui avait présenté la salière sans sourciller, et qui continuait de manger sans rougir.

Mais comme si le baron eût pris à tâche d'écailler ce vernis d'innocence, qui, pareil à la robe

virginale dont parle l'Écriture, recouvrait toute la personne de sa fille, il continua de détailler les beautés de son orfèvrerie, malgré les efforts de Balsamo pour détourner la conversation.

— Ah ça, mangez, baron, dit Taverney, car il n'y a que ce plat, je vous en avertis. Peut-être vous figurez-vous que le rôt va venir, et que les entremêts attendent; détrompez-vous, car vous seriez horriblement désappointé.

— Pardon, monsieur, dit Andrée avec sa froideur ordinaire; mais si Nicolle m'a bien comprise, elle doit avoir commencé un *tot-fait* dont je lui ai appris la recette.

— La recette! Vous avez appris la recette d'un plat à Nicolle Legay, à votre femme de chambre! votre femme de chambre fait la cuisine! Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que vous la fissiez vous-même. Est-ce que la duchesse de Châteauroux ou la marquise de Pompadour faisaient la cuisine au roi? C'était, au contraire, le roi qui leur faisait les omelettes... Jour de Dieu! que je voie les femmes faire la cuisine chez moi!... Baron, excusez ma fille, je vous en supplie.

— Mais, mon père, il faut bien qu'on mange, dit tranquillement Andrée.

— Voyons, Legay, ajouta-t-elle d'une voix plus haute, est-ce fait?

— Oui, mademoiselle, répondit la jeune fille, qui apportait un plat de la plus appétissante odeur.

— Je sais bien qui ne mangera pas de ce plat-là, dit Taverney furieux en brisant son assiette.

— Monsieur en mangera peut-être, dit froidement Andrée. Puis se tournant vers son père :

— Vous savez, monsieur, que vous n'avez plus que dix-sept assiettes de ce service qui me vient de ma mère.

Cela dit, elle trancha le gâteau fumant que Nicolle Legay, la jolie chambrière, venait de poser sur la table.

CHAPITRE VI.

Andrée de Taverney.

L'esprit d'observation de Joseph Balsamo trouvait une ample pâture dans chaque détail de cette existence étrange et isolée, perdue dans un coin de la Lorraine.

La salière seule lui révélait tout une face du caractère du baron de Taverney, ou plutôt son caractère sous toutes ses faces.

Aussi, ce fut en appelant à son aide sa plus délicate pénétration qu'il interrogea les traits d'Andrée au moment où elle effleura du bout de son couteau ces figures d'argent qui semblaient échappées d'un de ces repas nocturnes du Régent, à la suite desquels Canillac avait la charge d'éteindre les bougies.

Soit curiosité, soit qu'il fût mu par un autre

sentiment, Balsamo considérait Andrée avec une telle persévérance, que deux ou trois fois, en moins de dix minutes, les regards de la jeune fille durent rencontrer les siens. D'abord, la pure et chaste créature soutint ce regard singulier sans confusion ; mais enfin sa fixité devint telle, tandis que le baron déchiquetait du bout de son couteau le chef-d'œuvre de Nicolle, qu'une impatience fébrile, qui lui fit montrer le sang aux joues, commença de s'emparer d'elle. Bientôt, se sentant troublée sous ce regard presque surhumain, elle essaya de le braver, et ce fut elle, à son tour, qui regarda le baron de son grand œil clair et dilaté. Mais, cette fois encore, elle dut céder, et sa paupière, inondée du fluide magnétique que projetait l'œil ardent de son hôte, s'abaissa lourde et craintive, pour ne plus se lever qu'avec hésitation.

Cependant, tandis que cette lutte muette s'établissait entre la jeune fille et le mystérieux voyageur, le baron grondait, riait et maugréait, jurait en vrai seigneur campagnard, et pinçait le bras de La Brie qui, malheureusement pour lui, se trouvait à sa portée dans un moment où son irritation nerveuse lui faisait éprouver le besoin de pincer quelque chose.

Il allait sans doute en faire autant à Nicolle, quand les yeux du baron, pour la première fois sans doute, se portèrent sur les mains de la jeune femme de chambre.

Le baron adorait les belles mains, c'était pour de belles mains qu'il avait fait toutes ses folies de jeunesse.

— Voyez donc, dit-il, quels jolis doigts à cette drôlesse ! Comme l'ongle s'effile, comme il se recourberait sur la peau, ce qui est une beauté suprême, si le bois qu'on fend, si les bouteilles qu'on rince, si les casserolles qu'on récure n'usaient affreusement la corne, car c'est de la corne que vous avez au bout des doigts, mademoiselle Nicolle.

Nicolle, peu habituée aux compliments du baron, le regardait avec un demi sourire, où l'étonnement avait plus de part encore que l'orgueil.

— Oui, oui, dit le baron, qui s'aperçut de ce qui se passait dans le cœur de la coquette jeune fille. — Fais la roue, je te le conseille. — Oh! c'est que je vous dirai, mon cher hôte, que M^lle^ Nicolle Legay ici présente, n'est point une prude comme sa maîtresse et qu'un compliment ne lui fait pas peur.

Les yeux de Balsamo se portèrent vivement sur la fille du baron, et il vit luire le dédain le plus suprême sur le beau visage d'Andrée. Alors il trouva convenable d'harmonier sa figure avec celle de la fière enfant; celle-ci le remarqua, et lui en sut gré sans doute, car elle le regarda avec moins de dureté ou plutôt avec moins d'inquiétude qu'elle n'avait fait jusque-là.

— Croiriez-vous, monsieur, continua le baron en passant le dos de sa main sous le menton de Nicolle, qu'il paraissait décidé à trouver charmante ce soir-là ; croiriez que cette donzelle arrive du couvent comme ma fille et a presque reçu de l'éducation. Aussi M^lle^ Nicolle ne quitte pas sa maîtresse un seul instant. C'est un dévouement

qui ferait sourire de joie messieurs les philosophes qui prétendent que ces espèces là ont des âmes.

— Monsieur, dit Andrée mécontente, ce n'est point par dévouement que Nicolle ne me quitte point; c'est parce que je lui ordonne de ne pas me quitter.

Balsamo leva les jeux sur Nicolle pour voir l'effet que feraient sur elle ces paroles de sa maîtresse, fières jusqu'à l'insolence, et il vit, à la crispation de ses lèvres, que la jeune fille n'était point insensible aux humiliations qui ressortaient de son état de domesticité.

Cependant, cette expression passa comme un éclair sur le visage de la chambrière; car, en se détournant pour cacher une larme sans doute, ses yeux se fixèrent sur une fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la cour. Tout intéressait Balsamo, qui semblait chercher quelque chose de son côté au milieu des personnages parmi lesquels il venait d'être introduit; tout intéressait Balsamo, disons-nous, son regard suivit donc le regard de Nicolle, et il lui sembla, à cette fenêtre, objet de l'attention de Nicolle, voir apparaître un visage d'homme.

— En vérité, pensa-t-il, tout est curieux dans cette maison, chacun a son mystère, et j'espère ne pas être une heure sans connaître celui de M^lle^ Andrée. Je connais déjà celui du baron et je devine celui de Nicolle.

Il avait eu un moment d'absence, mais si court qu'eût été ce moment, le baron s'en aperçut.

— Vous rêvez aussi, vous, dit-il; bon! vous

devriez au moins attendre à cette nuit, mon cher hôte. La rêverie est contagieuse, et c'est une maladie qui se gagne ici, à ce qu'il me semble. Comptons les rêveurs. Nous avons d'abord Mlle Andrée qui rêve; nous avons ensuite Mlle Nicolle qui rêve; puis enfin je vois rêver à tout moment ce fainéant qui a tué ces perdreaux, qui rêvaient peut-être aussi quand il les a tués...

— Gilbert? demanda Balsamo.

— Oui! un philosophe comme M. La Brie. A propos de philosophes, est-ce que vous êtes de leurs amis par hasard? Oh! je vous en préviens alors, vous ne serez pas des miens...

— Non, monsieur, je ne suis ni bien ni mal avec eux; je n'en connais pas, répondit Balsamo.

— Tant mieux, ventre bleu! Ce sont de vilains animaux plus venimeux encore qu'ils ne sont laids. Ils perdent la monarchie avec leurs maximes! On ne rit plus en France, on lit, et que lit-on encore? Des phrases comme celle-ci : *Sous un gouvernement monarchique il est très-difficile que le peuple soit vertueux* [1]; ou bien : *La vraie monarchie n'est qu'une constitution imaginée pour corrompre les mœurs des peuples et les asservir* [2]; ou bien encore : *Si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies et les fléaux du genre humain* [3]. Comme tout cela est récréatif! Un peuple vertueux! à quoi servirait-il? je vous le demande. Ah! tout va mal,

[1] Montesquieu.
[2] Helvétius.
[3] Jean-Jacques Rousseau.

voyez-vous, et cela depuis que Sa Majesté a parlé à M. de Voltaire et a lu les livres de M. Diderot.

En ce moment, Balsamo crut encore voir la même figure pâlissante apparaître derrière les vitres. Mais cette figure disparut aussitôt qu'il fixa ses yeux sur elle.

— Mademoiselle serait-elle philosophe? demanda en souriant Balsamo.

— Je ne sais pas ce que c'est que la philosophie, répondit Andrée. Je sais seulement que j'aime ce qui est sérieux.

— Eh! mademoiselle! s'écria le baron, rien n'est plus sérieux, à mon avis, que de bien vivre; aimez donc cela.

— Mais mademoiselle ne hait point la vie, à ce qu'il me semble? demanda Balsamo.

— Cela dépend, monsieur, répliqua Andrée.

— Voilà encore un mot stupide, dit le baron.

— Eh bien! croiriez-vous, monsieur, qu'il m'a déjà été répondu lettre pour lettre par mon fils.

— Vous avez un fils, mon cher hôte? demanda Balsamo.

— Oh! mon Dieu, oui, j'ai ce malheur; un vicomte de Taverney, lieutenant aux gendarmes Dauphin, un excellent sujet!...

—Le baron prononça ces trois derniers mots en serrant les dents comme s'il eût voulu en mâcher chaque lettre.

— Je vous en félicite, monsieur, dit Balsamo en s'inclinant.

— Oui, répondit le vieillard, encore un philosophe. Cela fait hausser les épaules, parole d'honneur. Ne me parlait-il pas, l'autre jour, d'affran-

chir les nègres. — Et le sucre! ai-je fait. J'aime mon café fort sucré, moi, et le roi Louis XV aussi. — Monsieur, a-t-il répondu, plutôt se passer de sucre que de voir souffrir une race... — Une race de singes, ai-je dit, et encore je leur faisais bien de l'honneur. Savez-vous ce qu'il a prétendu? foi de gentilhomme, il faut qu'il y ait quelque chose dans l'air qui leur tourne la tête, il a prétendu que tous les hommes étaient frères! Moi, le frère d'un Mozambique!

— Oh! fit Balsamo; c'est aller bien loin.

— Heim! qu'en dites-vous : j'ai de la chance, n'est-ce pas, avec mes deux enfants, et l'on ne dira pas de moi que je revis dans ma progéniture. La sœur est un ange et le frère un apôtre! Buvez donc, monsieur... Mon vin est détestable.

— Je le trouve exquis, dit Balsamo en regardant Andrée.

— Alors, vous êtes philosophe aussi, vous!... Ah! prenez garde, je vous ferai faire un sermon par ma fille. Mais non, les philosophes n'ont pas de religion. C'était cependant bien commode, mon Dieu, d'avoir de la religion : on croyait en Dieu et au Roi, tout était dit. Aujourd'hui, pour ne croire ni à l'un, ni à l'autre, il faut apprendre trop de choses et lire trop de livres : j'aime mieux ne jamais douter. De mon temps, on n'apprenait que des choses agréables, au moins; on s'étudiait à bien jouer au pharaon, au biribi ou au passe-dix; on tirait agréablement l'épée, malgré les édits; on ruinait des duchesses et l'on se ruinait pour des danseuses : c'est mon histoire à moi. Taverney tout entier a passé à l'Opéra; et c'est la

seule chose que je regrette, attendu qu'un homme ruiné n'est pas un homme. Tel que vous me voyez, je parais vieux, n'est-ce pas? Eh bien! c'est parce que je suis ruiné et que je vis dans une tannière : parce que ma perruque est rapée et mon habit gothique ; mais, voyez mon ami le maréchal, qui a des habits neufs et des perruques retapées, qui habite Paris et qui a deux cent mille livres de rentes. Eh bien! il est jeune encore ; il est encore vert, dispos, aventureux! Dix ans de plus que moi, mon cher monsieur, dix ans!

— Est-ce de M. de Richelieu que vous voulez parler?

— Sans doute.

— Du duc?

— Pardieu! ce n'est pas du cardinal, je pense; je ne remonte pas encore jusque-là. D'ailleurs, il n'a pas fait ce qu'a fait son neveu ; il n'a pas duré si longtemps.

— Je m'étonne, monsieur, qu'avec de si puissants amis que ceux que vous paraissez avoir, vous quittiez la cour.

— Oh? c'est une retraite momentanée voilà tout et j'y rentrerai quelque jour, dit le vieux baron en lançant sur sa fille un regard étrange.

Ce coup-d'œil fut ramassé en route par Balsamo.

— Mais, au moins, dit-il, M. le maréchal fait avancer votre fils?

— Mon fils, lui! il l'a en horreur.

— Le fils de son ami?

— Et il a raison.

— Comment, c'est vous qui le dites.

— Pardieu, un philosophe! — Il l'exècre.

— Et Philippe le lui rend bien du reste, dit Andrée avec un calme parfait. — Desservez, Legay!

La jeune fille, arrachée à la vigilante observation qui rivait son regard à la fenêtre, accourut.

— Ah! dit le baron en soupirant, autrefois on restait à table jusqu'à deux heures du matin. C'est qu'on avait de quoi souper! c'est que quand on ne mangeait plus on buvait encore! Mais le moyen de boire de la piquette quand on ne mange plus... Legay, donnez un flacon de marasquin... si toutefois il en reste.

— Faites, dit Andrée à Legay, qui semblait attendre les ordres de sa maîtresse pour obéir à ceux du baron.

Le baron s'était renversé dans son fauteuil, et les yeux fermés, il poussait des soupirs d'une mélancolie grotesque.

— Vous me parliez du maréchal de Richelieu, reprit Balsamo, qui paraissait décidé à ne point laisser tomber la conversation.

— Oui, dit Tavernay, je vous en parlais, c'est vrai.

Et il chantonna un air non moins mélancolique que ses soupirs.

— S'il exècre votre fils, et s'il a raison de l'exécrer parce qu'il est philosophe, continua Balsamo, il a dû vous garder son amitié, à vous, car vous ne l'êtes pas.

— Philosophe? non, Dieu merci!

— Ce ne sont pas les titres qui vous manquent, je présume? Vous avez servi le roi?

— Quinze ans. J'ai été aide-de-camp du maré-

chal, nous avons fait ensemble la campagne de Mahon, et notre amitié date... ma foi, attendez donc... du fameux siége de Philipsbourg, c'est-à-dire de 1742 ou 4743.

— Ah ! fort bien, dit Balsamo ; vous étiez au siége de Philipsbourg... Et moi aussi.

Le vieillard se redressa sur son fauteuil et regarda Balsamo en face, et en ouvrant de grands yeux :

— Pardon, dit il ; mais quel âge avez-vous donc, mon cher hôte?

— Oh ! je n'ai pas d'âge moi, dit Balsamo en tendant son verre, afin que le marasquin lui fût servi par la belle main d'Andrée.

Le comte interpréta la réponse de son hôte à sa façon, et crut que Balsamo avait quelque raison de ne pas avouer son âge.

— Monsieur, dit-il, permettez-moi de vous dire que vous ne paraissez pas l'âge d'un soldat de Philipsbourg. Il y a vingt-huit ans de ce siége, et vous en avez tout au plus trente, si je ne me trompe.

Eh ! mon Dieu, qui n'a pas trente ans? dit le voyageur avec négligence.

— Moi, pardieu ! s'écria le comte, puisqu'il y a juste trente ans que je ne les ai plus.

Andrée regardait l'étranger avec une fixité qui indiquait l'irrésistible attrait de la curiosité. En effet, à chaque instant cet homme étrange se révélait à elle sous un nouveau jour.

— Enfin, monsieur, vous me confondez, dit le baron, à moins toutefois que vous ne vous trompiez, ce qui est probable, et que vous ne preniez

Philipsbourg pour une autre ville. Je vous vois trente ans au plus, n'est-ce pas Andrée?

— En effet, répondit celle-ci, qui essaya encore de soutenir le regard puissant de son hôte, et qui cette fois encore ne put y réussir.

— Non pas, non pas, dit ce dernier ; je sais ce que je dis, et je dis ce qui est. Je parle du fameux siége de Philipsbourg, où M. le duc de Richelieu a tué en duel son cousin, le prince de Lixen. C'était en revenant de la tranchée que la chose eut lieu, sur la grand'route, ma foi ; au revers de cette route, du côté gauche, il lui logea son épée au beau travers du corps. Je passais là comme le prince de Deux-Ponts le tenait agonisant entre ses bras. Il était assis sur le revers du fossé, tandis que M. de Richelieu essuyait tranquillement son épée.

— Monsieur, s'écria le baron, sur mon honneur! vous me bouleversez. Cela s'est passé comme vous le dites.

— Vous avez entendu raconter la chose? demanda tranquillement Balsamo.

— J'étais là, j'avais l'honneur d'assister comme témoin M. le maréchal, qui n'était pas maréchal alors, mais cela n'y fait rien.

— Attendez donc, fit Balsamo en regardant fixement le baron.

— Quoi?

— Ne portiez-vous pas à cette époque l'uniforme de capitaine?

— Justement.

— Vous étiez au régiment des chevau-légers de la reine qui furent écharpés à Fontenoi?

— Y étiez-vous aussi à Fontenoi? demanda le baron en essayant de goguenarder.

— Non, répondit tranquillement Balsamo, à Fontenoi j'étais mort.

Le baron ouvrit de grands yeux, Andrée tressaillit, Nicolle fit le signe de la croix.

— Donc pour en revenir à ce que je vous disais, continua Balsamo, vous portiez l'uniforme des chevau-légers, je me le rappelle parfaitement à cette heure. Je vous ai vu en passant, vous teniez votre cheval et celui du maréchal, tandis que celui-ci se battait. Je m'approchai de vous et je vous demandai des détails, vous me les donnâtes.

— Moi!

— Eh! oui, pardieu! vous. Je vous reconnais maintenant, vous portiez le titre de chevalier alors, et l'on ne vous appelait que le petit chevalier.

— Mordieu! s'écria Taverney tout émerveillé.

— Excusez-moi de ne pas vous avoir remis d'abord. Mais trente ans changent un homme. Au maréchal de Richelieu! mon cher baron!

Et Balsamo, après avoir levé son verre, le vida jusqu'à la dernière goutte.

— Vous, vous m'avez vu à cette époque? répéta le baron. Impossible!

— Je vous ai vu, dit Balsamo.

— Sur la grand'route.

— Sur la grand'route.

— Tenant les chevaux?

— Tenant les chevaux.

— Au moment du duel?

— Comme le prince rendait le dernier soupir! je vous l'ai dit.

— Mais vous avez donc cinquante ans ?

— J'ai l'âge qu'il faut avoir pour vous avoir vu.

Cette fois le baron se renversa sur son fauteuil avec un mouvement si dépité, que Nicolle ne put s'empêcher de rire.

Mais Andrée, au lieu de rire comme Nicolle, se prit à rêver, les yeux fixés sur ceux de Balsamo.

On eût dit que celui-ci attendait ce moment et l'avait prévu.

Se levant tout à coup, il lança deux ou trois éclairs de sa prunelle enflammée à la jeune fille, qui tressaillit comme si elle eût été frappée d'une commotion électrique.

Ses bras se raidirent, son cou s'inclina, elle sourit comme malgré elle à l'étranger, puis ferma les yeux.

Celui-ci, toujours debout, lui toucha les bras : elle tressaillit encore.

— Et vous aussi, mademoiselle, dit-il, vous croyez que je suis un menteur, lorsque je prétends avoir assisté au siége de Philipsbourg?

— Non, monsieur, je vous crois, articula Andrée en faisant un effort surhumain.

— Alors, c'est moi qui radote, dit le vieux baron. Ah pardon ! à moins toutefois que monsieur ne soit un revenant, une ombre !

Nicolle ouvrit de grands yeux effarés.

— Qui sait, dit Balsamo, avec un accent si grave, qu'il acheva de captiver la jeune fille.

— Voyons, sérieusement, monsieur le baron, reprit le vieillard, qui paraissait décidé à tirer la chose au clair. Est-ce que vous avez plus de trente ans? en vérité, vous ne les paraissez pas.

— Monsieur, dit Balsamo, me croirez-vous, si si je vous dis quelque chose de peu croyable ?

— Je ne vous en réponds pas, dit le baron en secouant la tête d'un air narquois, tandis qu'Andrée, au contraire, écoutait de toutes ses forces. Je suis fort incrédule, je vous en préviens, moi.

— Que vous sert-il, alors, de me faire une question dont vous n'écouterez pas la réponse ?

— Eh bien ! si, je vous croirai. Là, êtes-vous content ?

— Alors, monsieur, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit : non seulement je vous ai vu, mais encore je vous ai connu au siége de Philipsbourg.

— Alors, vous étiez enfant.

— Sans doute.

— Vous aviez quatre ou cinq ans, au plus ?

— Non pas ; j'en avais quarante-et-un.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria le baron en riant aux éclats, tandis que Nicolle lui faisait écho.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, dit gravement Balsamo ; vous ne me croyez point ?

— Mais comment croire sérieusement, voyons !.. donnez-moi une preuve.

— C'est bien clair, pourtant, reprit Balsamo, sans montrer aucun embarras. J'avais quarante-et-un ans à cette époque, c'est vrai, mais je ne dis pas que je fusse l'homme que je suis.

— Ah ! ah ! mais ceci devient du paganisme, s'écria le baron. N'y a-t-il pas eu un philosophe grec, — ces misérables philosophes, il y en a eu de tout temps ! — n'y a-t-il pas eu un philosophe grec qui ne mangeait pas de fèves, parce qu'il pré-

tendait qu'elles avaient des âmes, comme mon fils prétend que les nègres en ont, qui avait inventé cela? C'est... comment diable l'appelez-vous donc?

— Pythagore, dit Andrée.

— Oui, Pythagore, les jésuites m'ont appris cela autrefois. Le père Porée m'a fait composer là-dessus des vers latins en concurrence avec le petit Arouet. Je me rappelle même qu'il trouva mes vers infiniment meilleurs que les siens. Pythagore, c'est cela.

— Eh bien ! qui vous dit que je n'aie pas été Pythagore? répliqua très-simplement Balsamo.

— Je ne nie pas que vous ayez été Pythagore, dit le baron, mais enfin Pythagore n'était point au siége de Philipsbourg. Je ne l'y ai pas vu, du moins.

— Assurément, dit Balsamo, mais vous y avez vu le vicomte Jean des Barreaux, lequel était aux mousquetaires noirs ?

— Oui, oui, je l'ai vu celui-là... et ce n'était pas un philosophe, bien qu'il eût horreur des fèves et qu'il n'en mangeât que lorsqu'il ne pouvait faire autrement.

— Eh bien ! c'est cela. Vous rappelez-vous que le lendemain du duel de M. de Richelieu, des Barreaux était de tranchée avec vous?

— Parfaitement.

— Car vous vous souvenez de cela, les mousquetaires noirs et les chevau-légers montaient ensemble tous les sept jours.

— C'est exact, — après?

— Eh bien ! après,— la mitraille tombait comme grêle ce soir-là. Des Barreaux était triste, — il

s'approcha de vous et vous demanda une prise, que vous lui offrîtes dans une boîte d'or.

— Sur laquelle était le portrait d'une femme.

— Justement. Je la vois encore ; blonde, n'est-ce pas ?

— Mordieu ! c'est cela, dit le baron tout effaré. Ensuite ?

— Ensuite, continua Balsamo, comme il savourait cette prise, un boulet le prit à la gorge, comme autrefois M. de Berwick, et lui emporta la tête.

— Hélas ! oui, dit le baron, ce pauvre des Barreaux !

— Eh bien ! monsieur, vous voyez bien que je vous ai vu et connu à Philipsbourg, dit Balsamo, puisque j'étais des Barreaux en personne.

Le comte se renversa en arrière dans un accès de frayeur ou plutôt de stupéfaction, qui donna aussitôt l'avantage à l'étranger.

— Mais c'est de la sorcellerie cela ! s'écria-t-il ; il y a cent ans, vous eussiez été brûlé, mon cher hôte. Eh ? mon Dieu ! il me semble qu'on sent ici une odeur de revenant, de pendu, de roussi.

— Monsieur le baron, dit en souriant Balsamo, un vrai sorcier n'est jamais ni pendu, ni brûlé, mettez-vous bien cela dans l'esprit ; ce sont les sots qui ont affaire au bûcher ou à la corde. Mais vous plaît-il que nous en restions là pour ce soir, car voilà M^lle^ de Tavernay qui s'endort ? Il paraît que les discussions métaphysiques et les sciences occultes ne l'intéressent que médiocrement.

En effet, Andrée, subjuguée par une force inconnue, irrésistible, balançait mollement son

front, comme une fleur dont le calice vient de recevoir une trop forte goutte de rosée.

Mais aux derniers mots du baron, elle fit un effort pour repousser cette invasion dominatrice d'un fluide qui l'accablait ; elle secoua énergiquement la tête, se leva, et tout en trébuchant d'abord, puis soutenue par Nicolle, elle quitta la salle à manger.

En même temps qu'elle, disparut aussi la face collée aux carreaux, et que depuis longtemps, déjà Balsamo avait reconnue pour celle de Gilbert.

Un instant après, on entendit Andrée attaquer vigoureusement les touches de son clavecin.

Balsamo l'avait suivie de l'œil tandis qu'elle traversait, chancelante, la salle à manger.

— Allons, dit-il, triomphant, lorsqu'elle eut disparu, je puis dire comme Archimède :

— Eurêka [1].

— Qu'est-ce qu'Archimède ? demanda le baron.

— Un brave homme de savant que j'ai connu, il y a deux mille cent cinquante ans, dit Balsamo.

[1] Je l'ai trouvé

CHAPITRE VII.

Eureka.

Cette fois, soit que la gasconnade parût trop forte au baron, soit qu'il ne l'eût pas entendue, soit enfin que, l'ayant entendue, il ne fût point fâché de débarrasser la maison de son hôte étrange, il suivit des yeux Andrée jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis, lorsque le bruit de son clavecin lui eut prouvé qu'elle était occupée dans la chambre voisine, il offrit à Balsamo de le faire conduire à la ville prochaine.

— J'ai, dit-il, un mauvais cheval qui en crèvera peut-être, mais enfin qui arrivera, et vous serez sûr au moins d'être couché convenablement. Ce n'est pas qu'il manque d'une chambre et d'un lit à Taverney, mais j'entends l'hospitalité à ma façon. *Bien* ou *rien*, c'est ma devise.

— Alors vous me renvoyez, dit Balsamo en cachant sous un sourire la contrariété qu'il éprouvait. C'est me traiter en importun.

— Non, pardieu! c'est vous traiter en ami, mon cher hôte. Vous loger ici, au contraire, serait vous vouloir du mal. C'est à mon grand regret que je vous dis cela et pour l'acquit de ma conscience ; car, en vérité, vous me plaisez fort.

— Alors, si je vous plais, ne me forcez pas à me lever quand je suis las, à courir à cheval quand je pourrais étendre mes bras et dégourdir mes jambes dans un lit. N'exagérez pas votre médiocrité, enfin, si vous ne voulez pas que je croie à un mauvais vouloir qui me serait personnel.

— Oh! s'il en est ainsi, dit le baron, vous coucherez au château; puis, cherchant La Brie des yeux et l'apercevant dans un coin : Avance ici, vieux scélérat, lui cria-t-il.

La Brie fit timidement quelques pas.

— Avance donc, ventrebleu! Voyons, penses-tu que la chambre rouge soit présentable?

— Certes, oui, monsieur, répondit le vieux serviteur, puisque c'est celle de M. Philippe quand il vient à Taverney.

— Elle peut être fort bien pour un pauvre diable de lieutenant qui vient passer trois mois chez un père ruiné, et fort mal pour un riche seigneur qui court la poste à quatre chevaux.

— Je vous assure, monsieur le baron, dit Balsamo, qu'elle sera parfaite

Le baron fit une grimace qui voulait dire : c'est bon, je sais ce qu'il en est.

Puis tout haut :

— Donne donc la chambre rouge à monsieur, continua-t-il, puisque monsieur veut absolument être guéri de l'envie de revenir à Taverney. Ainsi, vous tenez à coucher ici?

— Mais oui.

— Cependant, attendez donc, il y aurait un moyen.

— A quoi?

— A ce que vous ne fissiez pas la route à cheval.

— Quelle route?

— La route qui mène d'ici à Bar-le-Duc.

Balsamo attendit le développement de la proposition.

— Ce sont des chevaux de poste qui ont amené votre voiture ici?

— Sans doute; à moins que ce ne soit Satan.

— J'ai pensé d'abord que cela pouvait être, car je ne vous crois pas trop mal avec lui.

— Vous me faites infiniment plus d'honneur que je n'en mérite.

— Eh bien! les chevaux qui ont amené votre voiture peuvent la remmener.

— Non pas, car il n'en reste que deux sur quatre. La voiture est lourde et les chevaux de poste doivent dormir.

— Encore une raison. Décidément vous tenez à coucher ici.

— J'y tiens aujourd'hui pour vous revoir demain. Je veux vous témoigner ma reconnaissance.

— Vous avez un moyen tout simple pour cela.

— Lequel?

— Puisque vous êtes si bien avec le diable, priez-le donc de me faire trouver la pierre philosophale.

— Monsieur le baron, si vous y teniez beaucoup...

— A la pierre philosophale! parbleu! si j'y tiendrais!

— Il faudrait alors vous adresser à une personne qui n'est pas le diable.

— Quelle est cette personne?

— Moi, comme dit Corneille dans je ne sais plus quelle comédie qu'il me récitait, tenez, il y a juste cent ans, en passant sur le Pont-Neuf à Paris.

— La Brie! vieux coquin! s'écria le comte, qui commençait à trouver la conversation dangereuse à une pareille heure et avec un pareil homme, — tâchez de trouver une bougie et d'éclairer monsieur.

La Brie se hâta d'obéir, et, tout en faisant cette recherche presque aussi chanceuse que celle de la pierre philosophale, il appela Nicolle pour qu'elle montât la première et donnât de l'air à la chambre rouge.

Nicolle laissa Andrée seule, ou plutôt Andrée fut enchantée de trouver cette occasion de congédier sa chambrière : elle avait besoin de demeurer avec sa pensée.

Le baron souhaita le bonsoir à Balsamo et alla se coucher.

Balsamo tira sa montre, car il se rappelait la promesse qu'il avait faite à Althotas. Il y avait deux heures et demie déjà, au lieu de deux

heures, que le savant dormait. C'étaient trente minutes perdues. Il demanda donc à La Brie si le carrosse était toujours au même endroit.

La Brie répondit qu'à moins qu'il n'eût marché tout seul, il devait y être.

Balsamo s'informa alors de ce qu'était devenu Gilbert.

— La Brie assura que Gilbert était un fainéant qui devait être couché depuis une heure au moins.

Balsamo sortit pour aller réveiller Althotas, après avoir étudié la topographie du chemin qui conduisait à la chambre rouge.

M. de Taverney n'avait point menti relativement à la médiocrité de cette chambre : l'ameublement répondait à celui des autres pièces du château.

Un lit de chêne, dont la couverture était de vieux damas vert jauni, comme les tentures à festons; une table de chêne à pieds tordus; une grande cheminée de pierre qui datait du temps de Louis XIII, et à qui le feu pouvait donner une certaine somptuosité l'hiver, mais à qui l'absence du feu donnait un aspect des plus tristes l'été, vide de chenets, vide d'ustensiles à feu, vide de bois, mais pleine en échange de vieilles gazettes; tel était le mobilier dont Balsamo allait pour une nuit se trouver l'heureux propriétaire.

Nous y joindrons deux chaises et une armoire de bois peinte en gris, avec des panneaux creusés.

Pendant que La Brie essayait de mettre un peu d'ordre dans cette chambre aérée par Nicolle, qui s'était retirée chez elle cette opération faite, Bal-

samo, après avoir réveillé Althotas, rentrait dans la maison.

Arrivé en face de la porte d'Andrée, il s'arrêta pour écouter. Au moment où Andrée avait quitté la salle du souper, elle s'était aperçue qu'elle échappait à cette mystérieuse influence que le voyageur exerçait sur elle. Et pour combattre jusqu'à ses pensées, elle s'était mise à son clavecin.

Les sons arrivaient jusqu'à Balsamo à travers la porte fermée.

Balsamo, comme nous l'avons dit, s'était arrêté devant cette porte.

Au bout d'un instant, il fit plusieurs gestes arrondis qu'on eût pu prendre pour une espèce de conjuration, et qui en était une sans doute, puisque frappée d'une nouvelle sensation pareille à celle qu'elle avait déjà éprouvée, Andrée cessa lentement de jouer son air, laissa ses mains retomber immobiles à ses côtés, et se retourna vers la porte d'un mouvement lent et raide, pareil à celui d'une personne qui obéit à une influence étrangère et accomplit des choses qui ne lui sont pas commandées par son libre arbitre.

Balsamo sourit dans l'ombre, comme s'il eût pu voir à travers cette porte fermée.

C'était sans doute tout ce que désirait Balsamo, et il avait deviné que ce désir était accompli; car, ayant étendu la main gauche et trouvé sous cette main la rampe, il monta l'escalier raide et massif qui conduisait à la chambre rouge.

A mesure qu'il s'éloignait, Andrée, du même mouvement lent et raide, se détournait de la

porte et revenait à son clavecin. En atteignant la dernière marche de l'escalier, Balsamo put entendre les premières notes de la reprise de l'air interrompu.

Balsamo entra dans la chambre rouge et congédia La Brie.

La Brie était visiblement un bon serviteur, habitué à obéir sur un signe. Cependant, après avoir fait un mouvement vers la porte, il s'arrêta.

— Eh bien? demanda Balsamo.

La Brie glissa sa main dans la poche de sa veste, parut palper quelque chose au plus profond de cette poche muette, mais ne répondit pas.

— Avez-vous quelque chose à me dire, mon ami? demanda Balsamo en s'approchant de lui.

La Brie parut faire un violent effort sur lui-même et, tirant sa main de sa poche :

— Je veux dire, monsieur, que vous vous êtes sans doute trompé ce soir, répondit-il.

— Moi, fit Balsamo; et en quoi donc, mon ami?

— En ce que vous avez cru me donner une pièce de vingt-quatre sous et que vous m'avez donné une pièce de vingt-quatre livres.

Et il ouvrit sa main qui laissa voir un louis neuf et étincelant.

Balsamo regarda le vieux serviteur avec un sentiment d'admiration qui semblait indiquer qu'il n'avait pas d'ordinaire pour les hommes une grande considération à l'endroit de la probité.

— *And honnest!* dit-il comme Hamlet.

Et fouillant à son tour dans sa poche, il mit un second louis à côté du premier.

La joie de La Brie à la vue de cette splendide

générosité ne saurait se concevoir. Il y avait vingt ans au moins qu'il n'avait vu d'or.

Il fallut, pour qu'il se crût l'heureux propriétaire d'un pareil trésor, que Balsamo le lui prît dans la main et le lui glissât lui-même dans la poche.

Il salua jusqu'à terre et se retirait à reculons, lorsque Balsamo l'arrêta.

— Quelles sont le matin les habitudes du château? demanda-t-il.

— M. de Taverney reste tard au lit, monsieur; mais M^lle^ Andrée se lève toujours de bonne heure.

— A quelle heure?

— Mais vers six heures.

— Qui couche au-dessus de cette chambre?

— Moi, monsieur.

— Et au-dessous?

— Personne. C'est le vestibule qui donne sous cette chambre.

— Bien, merci, mon ami; laissez-moi maintenant.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir. A propos, veillez à ce que ma voiture soit en sûreté.

— Oh! monsieur peut être tranquille.

— Si vous y entendiez quelque bruit, ou si vous y aperceviez de la lumière, ne vous effrayez pas. Elle est habitée par un vieux serviteur impotent que je mène avec moi, et qui habite le fond du carrosse. Recommandez à M. Gilbert de ne pas le troubler; dites-lui aussi, je vous prie, qu'il ne s'éloigne pas demain matin avant que je lui aie parlé. Retiendrez-vous bien tout cela, mon ami?

— Oh! oui, certes. Mais monsieur nous quitterait-il sitôt?

— C'est selon, dit Balsamo avec un sourire. Cependant, pour bien faire, il faudrait que je fusses à Bar-le-Duc demain soir.

La Brie poussa un soupir de résignation, jeta un dernier coup d'œil au lit, et approcha la bougie du foyer pour donner un peu de chaleur à cette grande chambre humide, en brûlant tous les papiers à défaut de bois.

Mais Balsamo l'arrêta.

— Non, dit-il, laissez tous ces vieux journaux où ils sont; si je ne dors pas, je m'amuserai à les lire.

La Brie s'inclina et sortit.

Balsamo s'approcha de la porte, écouta les pas du vieux serviteur, qui faisaient à leur tour craquer l'escalier. Bientôt les pas retentirent au-dessus de sa tête; La Brie était rentré chez lui.

Alors le baron alla à la fenêtre.

En face de sa fenêtre, à l'autre aile du pavillon, une petite mansarde aux rideaux mal fermés était éclairée. C'était celle de Legay. La jeune fille détachait lentement sa robe et son fichu. Souvent elle ouvrait sa fenêtre et se penchait en dehors pour voir dans la cour.

Balsamo la regarda avec une attention qu'il n'avait sans doute pas voulu lui accorder au souper.

— Etrange ressemblance! murmura-t-il.

En ce moment, la lumière de la mansarde s'éteignit, quoique celle qui l'habitait ne fût point couchée.

Balsamo demeura appuyé à la muraille.

Le clavecin retentissait toujours.

Le baron parut écouter si aucun autre bruit ne se mêlait à celui de l'instrument... Puis, lorsqu'il se fut bien assuré que l'harmonie veillait seule au milieu du silence général, il rouvrit sa porte, fermée par La Brie, descendit l'escalier avec précaution, et poussa doucement la porte du salon, qui tourna sans bruit sur ses gonds usés.

Andrée n'entendit rien.

Elle promenait ses belles mains, d'un blanc mat, sur l'ivoire jauni de l'instrument; en face d'elle était une glace incrustée dans un parquet sculpté dont la dorure écaillée avait disparu sous une couche de couleur grise.

L'air que jouait la jeune fille était mélancolique. Au reste, c'étaient plutôt de simples accords qu'un air. — Elle improvisait sans doute, et repassait sur le clavecin les souvenirs de sa pensée ou les rêves de son imagination. Peut-être son esprit, si attristé par le séjour de Taverney, quittait-il momentanément le château pour aller se perdre dans les immenses et ombreux jardins de l'Annonciade de Nancy, tout peuplés de joyeuses pensionnaires. Quoi qu'il en fût pour le moment, son regard vague et à demi-voilé se perdait dans le sombre miroir placé devant elle, et qui reflétait les ténèbres que ne pouvait aller combattre au fond de cette grande pièce la lumière de la seule bougie qui, placée sur le clavecin, éclairait la musicienne.

Parfois elle s'arrêtait tout à coup. C'est qu'alors elle se rappelait l'étrange vision de la soirée et les impressions inconnues qui en avaient été la suite.

Or, avant que sa pensée eût rien précisé à cet égard, le cœur avait déjà battu, et le frisson avait parcouru ses membres. Elle tressaillait comme si, tout isolée qu'elle était alors, le contact d'un être animé fût venu l'effleurer et la troubler en l'effleurant.

Tout à coup, comme elle cherchait à se rendre compte de ces impressions bizarres, elle les éprouva de nouveau. Toute sa personne frissonna comme secouée d'une commotion électrique. Ses regards prirent de la netteté, sa pensée se solidifia pour ainsi dire, et elle aperçut comme un mouvement dans la glace.

C'était la porte du salon qui s'ouvrait sans bruit.

Derrière cette porte apparut une ombre.

Andrée frémit, ses doigts s'égarèrent sur les touches.

Rien n'était plus naturel cependant que cette apparition.

Cette ombre qu'il était impossible de reconnaître, encore plongée dans les ténèbres qu'elle était, ne pouvait-elle être celle de M. de Taverney ou celle de Nicolle : La Brie, avant de se coucher, n'avait-il pas à rôder par les appartements et à entrer au salon pour quelque besogne? La chose lui arrivait fréquemment, et dans ces sortes de tournées, le discret et fidèle serviteur ne faisait jamais de bruit.

Mais la jeune fille voyait avec les yeux de l'âme que ce n'étaient ni l'une ni l'autre de ces trois personnes.

L'ombre s'approcha d'un pas muet, se faisant de plus en plus distincte au milieu des ténèbres.

Arrivé au cercle qu'embrassait la lumière, Andrée reconnut l'étranger, si effrayant, avec son visage pâle et sa redingote de velours noir.

Il avait, sans doute pour quelque mystérieux motif, quitté l'habit de soie qu'il portait [1].

Elle voulut se retourner, crier.

Mais Balsamo étendit ses bras en avant, et elle ne bougea plus.

Elle fit un effort.

— Monsieur, dit-elle, monsieur!... au nom du ciel, que voulez-vous?

Balsamo sourit, la glace répéta cette expression de sa physionomie, et Andrée l'absorba avidement.

Mais il ne répondit pas.

Andrée tenta encore une fois de se lever, mais elle ne put y parvenir, une force invincible, un engourdissement qui n'était point sans charme, la clouèrent sur son fauteuil, tandis que son regard restait rivé sur le miroir magique.

Cette sensation nouvelle l'épouvanta, car elle se sentait entièrement à la discrétion de cet homme, et cet homme était un inconnu.

Elle fit pour appeler au secours un effort surhumain; sa bouche s'ouvrit; mais Balsamo étendit ses deux mains au-dessus de la tête de la jeune fille, et aucun son ne sortit de sa bouche.

Andrée resta muette : sa poitrine s'emplit d'une sorte de chaleur stupéfiante qui monta lentement

[1] On sait que la soie est mauvaise conductrice, et repousse l'électricité. Il est à peu près impossible de magnétiser une personne qui porte de la soie sur elle.

jusqu'à son cerveau, se déroulant comme une vapeur aux tourbillons envahissants.

La jeune fille n'avait plus ni force ni volonté ; elle laissa retomber sa tête sur son épaule.

En ce moment il sembla à Balsamo entendre un léger bruit du côté de la fenêtre ; il se retourna vivement et crut voir extérieurement s'éloigner de la vitre le visage d'un homme.

Il fronça le sourcil ; et, chose étrange, la même impression sembla se refléter sur le visage de la jeune fille.

Alors se retournant du côté d'Andrée, il abaissa les deux mains qu'il avait constamment tenues levées au-dessus de sa tête, les releva d'un geste onctueux, les abaissa encore, et persévérant pendant quelques secondes à entasser sur la jeune fille des colonnes écrasantes d'électricité :

— Dormez ! dit-il.

Puis comme elle se débattait encore sous le charme :

— Dormez ! répéta-t-il avec l'accent de la domination. Dormez ! je le veux.

Dès lors tout céda à cette puissante volonté. Andrée appuya le coude sur le clavecin, posa la tête sur sa main et s'endormit.

Puis Balsamo sortit à reculons, tira la porte après lui, et l'on put l'entendre remonter l'escalier de bois et regagner sa chambre.

Aussitôt que la porte du salon se fut refermée derrière lui, la figure qu'avait cru entrevoir Balsamo reparut aux vitres.

C'était celle de Gilbert.

CHAPITRE VIII.

Attraction.

Gilbert, exclu du salon par l'infériorité de sa position au château de Taverney, avait surveillé toute la soirée les personnages à qui leur rang permettait d'y figurer.

Durant tout le souper, il avait vu Balsamo sourire et gesticuler. Il avait remarqué l'attention dont l'honorait Andrée; l'affabilité inouïe du baron à son égard, l'empressement respectueux de La Brie.

Plus tard, lorsqu'on s'était levé de table, il s'était caché dans un massif de lilas et de boules de neige, dans la crainte que Nicolle, en fermant les volets ou en regagnant sa chambre, ne l'aperçût et ne le dérangeât dans son investigation, ou plutôt dans son espionnage.

Nicolle avait, en effet, opéré sa ronde, mais elle avait dû laisser ouvert un des volets du salon, dont les charnières à moitié descellées, ne permettaient pas aux contrevents de rouler sur leurs gonds.

Gilbert connaissait bien cette circonstance. Aussi n'avait-il pas, comme nous l'avons vu, quitté son poste, sûr qu'il était de continuer ses observations, quand Legay serait partie.

Ses observations, avons-nous dit, — ce mot, peut-être, semblera bien vague au lecteur. — Quelles observations Gilbert pouvait-il faire ; ne connaissait-il pas le château de Taverney dans tous ses détails, puisqu'il y avait été élevé ; les personnages qui l'habitaient sous toutes leurs faces, puisque depuis dix-sept ou dix-huit ans il les voyait tous les jours?

C'est que ce soir-là Gilbert avait d'autres desseins que d'observer ; il ne guettait pas seulement, il attendait.

Quand Nicolle eut quitté le salon en y laissant Andrée, quand, après avoir lentement et négligemment fermé les portes et les volets, elle se fut promenée dans le parterre, comme si elle y eût attendu quelqu'un ; quand elle eut plongé de tous côtés de furtifs regards, quand elle eut fait enfin ce que venait de faire et allait faire encore Gilbert, elle se décida à la retraite et regagna sa chambre.

Gilbert, comme on le comprend bien, immobile contre le tronc d'un arbre, à moitié courbé, respirant à peine, n'avait pas perdu un des mouvements, pas perdu un des gestes de Nicolle ; puis lorsqu'elle eut disparu, lorsqu'il eut vu s'illuminer

la fenêtre des mansardes, il traversa l'espace vide sur la pointe du pied, parvint jusqu'à la fenêtre, s'y accroupit dans l'ombre et attendit sans savoir peut-être ce qu'il attendait, dévorant des yeux Andrée, nonchalamment assise à son clavecin.

Ce fut dans ce moment que Joseph Balsamo entra dans le salon.

Gilbert tressaillit à cette vue, et son regard ardent se concentra sur les deux personnages de la scène que nous venons de raconter.

Il crut voir que Balsamo complimentait Andrée sur son talent, que celle-ci lui répondait avec sa froideur accoutumée; qu'il insistait avec un sourire, qu'elle suspendait son étude pour répondre et congédier son hôte.

Il admira la grâce avec laquelle celui-ci se retirait. De toute la scène qu'il avait cru comprendre, il n'avait absolument rien compris, car la réalité de cette scène était le silence.

Gilbert n'avait rien pu entendre, il avait seulement vu remuer des lèvres et s'agiter des bras. Comment, si bon observateur qu'il fût, eût-il reconnu un mystère là où tout se passait naturellement en apparence?

Balsamo parti, Gilbert demeura non plus en observation, mais en contemplation devant Andrée, si belle dans sa pose nonchalante, puis bientôt il s'aperçut avec étonnement qu'elle dormait. — Il demeura encore quelques minutes dans la même attitude, pour s'assurer bien positivement que son immobilité était bien du sommeil. — Puis lorsqu'il en fut bien convaincu, il se leva tenant sa tête à deux mains, comme un homme qui

craint que son cerveau n'éclate sous le flot des pensées qui y affluent; puis dans un moment de volonté qui ressemblait à un élan de fureur ;

—Oh ! sa main, dit-il, approcher seulement mes lèvres de sa main. Allons, Gilbert ! allons ! je le veux !...

Et cela dit, s'obéissant à lui-même, il s'élança dans l'antichambre et atteignit la porte du salon qui s'ouvrit sans bruit pour lui comme elle avait fait pour Balsamo.

Mais à peine cette porte fut-elle ouverte, à peine se trouva-t-il en face de la jeune fille sans que rien ne l'en séparât plus, qu'il comprit toute l'importance de l'action qu'il allait commettre; lui, Gilbert, lui, le fils d'un metayer et d'une paysanne, lui, le jeune homme timide, sinon respectueux, qui à peine , du fond de son obscurité, avait osé lever les yeux sur la fière et dédaigneuse jeune fille, il allait toucher de ses lèvres le bas de la robe ou le bout des doigts de cette majesté endormie qui pouvait, en se réveillant, le foudroyer de son regard. A cette pensée, tous ces nuages d'enivrement qui avaient égaré son esprit et bouleversé son cerveau se dissipèrent. Il s'arrêta, se retenant au chambrale de la porte, car les jambes lui tremblaient si fort qu'il lui semblait qu'il allait tomber.

Mais la méditation ou le sommeil d'Andrée était si profond, car Gilbert ne savait encore bien précisément si la jeune fille dormait ou méditait qu'elle ne fit pas un seul mouvement, quoiqu'elle eût pu entendre les palpitations du cœur de Gilbert, que celui-ci essayait vainement de compri-

mer dans sa poitrine; il resta un moment debout, haletant; la jeune fille ne bougea point.

Elle était si belle ainsi, doucement appuyée sur sa main, avec ses longs cheveux sans poudre; épars sur son col et sur ses épaules, que cette flamme assoupie, mais non pas éteinte par la terreur, se réveilla. Un nouveau vertige le prit; c'était comme une enivrante folie; c'était comme un dévorant besoin de toucher quelque chose qui la touchât elle-même; il fit de nouveau un pas vers elle.

Le plancher craqua sous son pied mal affermi; à ce bruit, une sueur froide perla sur le front du jeune homme, mais Andrée ne parut pas l'avoir entendu.

— Elle dort, murmura Gilbert. O bonheur! elle dort.

Mais Gilbert, au bout de trois pas, s'arrêta de nouveau, une chose semblait l'épouvanter; c'était l'éclat inaccoutumé de la lampe qui, près de s'éteindre, lançait ces dernières, ces fulgurantes lueurs, qui précèdent les ténèbres.

Du reste pas un bruit, pas un souffle dans toute la maison, le vieux La Brie était couché et sans doute endormi. La lumière de Nicolle était éteinte.

— Allons, dit-il.

Et il s'avança de nouveau.

Chose étrange; le parquet cria de nouveau, et Andrée ne remua point encore.

Gilbert s'étonna de cet étrange sommeil, il s'en effraya presque.

— Elle dort, répéta-t-il, avec cette mobilité de la pensée qui fait chanceler vingt fois en une mi-

nute la résolution d'un amant ou d'un lâche. Est lâche quiconque n'est plus maître de son cœur. Elle dort; ô mon Dieu! mon Dieu!

Mais au milieu de toutes ces fiévreuses alternatives de craintes et d'espérance, Gilbert, avançant toujours, se trouva à deux pas d'Andrée. Dès lors, ce fut comme une magie; il eût voulu fuir que la fuite lui eût été impossible, une fois entré dans le cercle d'attraction dont la jeune fille était le centre, il se sentait lié, garrotté, vaincu, il se laissa tomber sur ses deux genoux.

Andrée demeura immobile, muette; on eût dit une statue. Gilbert prit le bas de sa robe à deux mains et le baisa.

Puis il releva la tête, lentement, sans souffle, d'un mouvement égal; ses yeux cherchèrent les yeux d'Andrée.

Ils étaient tout grands ouverts, et cependant Andrée ne voyait pas.

Gilbert ne savait plus que penser, il était anéanti sous le poids de la surprise. Un moment il eut l'effroyable idée qu'elle était morte; pour s'en assurer, il osa prendre sa main, elle était tiède et l'artère battait doucement. Mais la main d'Andrée resta immobile dans la main de Gilbert. Alors Gilbert se figura, enivré, sans doute, par cette voluptueuse pression qu'Andrée voyait, qu'elle sentait, qu'elle avait deviné son amour insensé; il crut, pauvre cœur aveuglé, qu'elle attendait sa visite, que son silence était un consentement, son immobilité une faveur.

Alors il souleva la main d'Andrée jusqu'à ses lèvres, et y imprima un long et fiévreux baiser.

Tout à coup Andrée frissonna et Gilbert sentit qu'elle le repoussait.

— Oh ! je suis perdu, murmura-t-il en abandonnant la main de la jeune fille et en frappant le parquet de son front.

Andrée se leva comme si un ressort l'eût dressée sur ses pieds ; ses yeux ne s'abaissèrent pas même sur le plancher où gisait Gilbert à demi écrasé par la honte et la terreur, Gilbert qui n'avait pas seulement la force d'implorer un pardon sur lequel il ne comptait pas.

Mais Andrée, la tête haute, le cou tendu comme si elle eût été entraînée par une force secrète vers un but invisible, effleura en passant l'épaule de Gilbert, passa outre, et commença de s'avancer vers la porte avec une démarche contrainte et pénible.

Gilbert, la sentant s'éloigner, se souleva sur une main, se retourna lentement, et la suivit d'un regard étonné.

Andrée continua son chemin vers la porte, l'ouvrit, franchit l'antichambre, et arriva au pied de l'escalier.

Gilbert, pâle et tremblant, la suivait en se traînant sur ses genoux.

—Oh ! pensa-t-il, elle est si indignée qu'elle n'a pas daigné s'en prendre à moi ; elle va trouver le baron, elle va lui raconter ma honteuse folie, et l'on va me chasser comme un laquais !

La tête du jeune homme s'égara à cette pensée qu'il quitterait Taverney ; qu'il cesserait de voir celle qui était sa lumière, sa vie, son âme ; le

désespoir lui donna du courage ; il se redressa sur ses pieds et s'élança vers Andrée.

—Oh! pardon, mademoiselle, au nom du ciel! pardon, murmura-t-il.

Andrée parut n'avoir point entendu ; mais elle passa outre et n'entra point chez son père.

Gilbert respira.

Andrée posa le pied sur la première marche de l'escalier, puis sur la seconde.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Gilbert : où peut-elle donc aller ainsi; cet escalier ne conduit qu'à la chambre rouge, qu'habite cet étranger, et à la mansarde de La Brie. Si c'était pour La Brie, elle appellerait, elle sonnerait. Elle irait donc... Oh! c'est impossible! impossible!

Et Gilbert crispait ses poings de rage à la seule idée qu'Andrée pouvait aller chez Balsamo.

Devant la porte de l'étranger elle s'arrêta.

Une sueur froide coulait du front de Gilbert ; il se cramponna aux barreaux de l'escalier pour ne pas tomber lui-même; car il avait continué de suivre Andrée. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il croyait deviner lui semblait monstrueux.

La porte de Balsamo était entrebaillée ; Andrée la poussa sans y frapper. La lumière qui s'en échappa éclaira ses traits si nobles et si purs et tourbillonna en reflets d'or dans ses yeux tout grands ouverts.

Au milieu de la chambre, Gilbert put entrevoir l'étranger, debout, l'œil fixe, le front plissé, et la main étendue avec le geste du commandement.

Puis la porte se referma.

Gilbert sentit ses forces défaillir. Une de ses mains lâcha la rampe, l'autre se porta à son front brûlant ; il tourna sur lui-même comme une roue sortie de l'essieu et tomba étourdi sur la pierre froide de la première marche, l'œil encore attaché sur cette porte maudite, par laquelle venait de s'engloutir tout le rêve passé, tout le bonheur présent, toute l'espérance de l'avenir.

CHAPITRE IX.

La voyante.

Balsamo vint au-devant de la jeune fille qui était entrée ainsi chez lui sans se déranger de la ligne directe, ferme dans sa marche comme la statue du Commandeur.

Si étrange que fût cette apparition pour tout autre que Balsamo, elle ne parut point surprendre celui-ci.

— Je vous ai commandé de dormir, dit-il : dormez-vous ?

Andrée poussa un soupir, mais ne répondit point.

Balsamo s'approcha de la jeune fille, et la chargea d'une plus grande quantité de fluide.

— Je veux que vous parliez ? dit-il.

La jeune fille tressaillit.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit? demanda l'étranger.

Andrée fit signe que oui.

— Pourquoi ne parlez-vous point alors?

Andrée porta la main à sa gorge, comme pour exprimer que les paroles ne pouvaient point se faire jour.

— Bien! asseyez-vous là, dit Balsamo.

Il la prit par la même main que Gilbert venait de baiser sans qu'elle s'en aperçût, et ce seul contact lui donna le même tressaillement que nous lui avons déjà vu éprouver quand le fluide souverain lui était venu d'en haut tout à l'heure.

La jeune fille, conduite par Balsamo, fit trois pas à reculons et s'assit dans un fauteuil.

— Maintenant, dit-il, voyez-vous?

Les yeux d'Andrée se dilatèrent comme si elle eût voulu embrasser tous les rayons lumineux répandus dans la chambre par les lueurs divergentes de deux bougies.

— Je ne vous dis pas de voir avec les yeux, continua Balsamo; voyez avec la poitrine.

Et tirant de dessous sa veste brodée une baguette d'acier, il en posa l'extrémité sur la poitrine palpitante de la jeune fille.

Celle-ci bondit comme si un dard de flamme eût traversé sa chair et pénétré jusqu'à son cœur; ses yeux se fermèrent aussitôt.

— Ah! bien, dit Balsamo, vous commencez à voir, n'est-ce pas?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Et vous allez parler, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Andrée.

Mais en même temps elle porta la main à son front avec un geste d'indicible douleur.

— Qu'avez-vous ? demanda Balsamo.

— Oh ! je souffre !

— Pourquoi souffrez-vous ?

— Parce que vous me forcez de voir et de parler.

Balsamo leva deux ou trois fois les mains au-dessus du front d'Andrée et sembla écarter une portion de fluide prêt à le faire éclater.

— Souffrez-vous encore ? demanda-t-il.

— Moins, répondit la jeune fille.

— Bien ; alors regardez où vous êtes ?

Les yeux d'Andrée restèrent fermés ; mais sa figure s'assombrit et parut exprimer le plus vif étonnement.

— Dans la chambre rouge, murmura-t-elle.

— Avec qui ?

— Avec vous, continua-t-elle en tressaillant.

— Qu'avez-vous ?

— J'ai peur ! j'ai honte !

— De quoi ? Ne sommes-nous pas sympathiquement unis ?

— Si fait.

— Ne savez-vous pas que je ne vous fais venir qu'avec des intentions pures ?

— Ah ! oui, c'est vrai, dit-elle.

— Et que je vous respecte à l'égal d'une sœur ?

— Oui, je le sais.

Et sa figure se rasséréna, puis se troubla de nouveau.

— Vous ne me dites pas tout ? continua Balsamo. Vous ne me pardonnez pas entièrement ?

— C'est que je vois que si vous ne me voulez point de mal à moi, vous en voulez peut-être à d'autres ?

— C'est possible, murmura Balsamo ; mais ne vous occupez point de cela, ajouta-t-il avec le ton du commandement.

Andrée reprit son visage habituel.

— Tout le monde dort-il dans la maison ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Alors regardez ?

— De quel côté voulez-vous que je regarde ?

— Voyons. Du côté de votre père, d'abord. Où est-il ?

— Dans sa chambre.

— Que fait-il ?

— Il est couché.

— Dort-il ?

— Non, il lit.

— Que lit-il ?

— Un de ces mauvais livres qu'il veut toujours me faire lire.

— Et que vous ne lisez pas ?

La figure d'Andrée exprima un superbe dédain.

— Non, dit-elle.

— Bien. Nous sommes donc tranquilles de ce côté. Regardez du côté de Nicolle, dans sa chambre ?

— Il n'y a point de lumière dans sa chambre.

— Avez-vous besoin de lumière pour y voir ?

— Non, si vous l'ordonnez.

— Voyez ! je le veux.

— Ah ! je la vois !

— Eh bien ?

— Elle est à moitié vêtue ; elle pousse douce-

ment la porte de sa chambre; elle descend l'escalier.

— Bien. Où va-t-elle ?

— Elle s'arrête à la porte de la cour; elle se cache derrière cette porte; elle guette, elle attend.

Balsamo sourit.

— Est-ce vous, dit-il, qu'elle guette ou qu'elle attend ?

— Non.

— Eh bien ! voilà le principal. Quand une jeune fille est libre de son père et de sa femme de chambre, elle n'a plus rien à craindre, à moins que...

— Non, dit-elle.

— Ah ! ah ! vous répondez à ma pensée ?

— Je la vois.

— Ainsi, vous n'aimez personne ?

— Moi ? dit dédaigneusement la jeune fille.

— Eh ! sans doute; vous pourriez aimer quelqu'un, ce me semble. On ne sort pas du couvent pour vivre dans la réclusion, et l'on donne la liberté au cœur en même temps qu'au corps ?

Andrée secoua la tête.

— Mon cœur est libre, dit-elle tristement.

Et une telle expression de candeur et de modestie virginale embellit ses traits, que Balsamo radieux murmura :

— Un lys ! une pupille ! une voyante !

Et il joignit les mains, en signe de joie et de remercîment, puis revenant à Andrée :

— Mais si vous n'aimez pas, continua-t il, vous êtes aimée sans doute ?

— Je ne sais pas, dit la jeune fille avec douceur.

— Comment, vous ne savez pas, répondit Bal-

samo assez rudement, cherchez ! Quand j'interroge c'est pour avoir une réponse.

Et il toucha une seconde fois la poitrine de la jeune fille du bout de sa baguette d'acier.

La jeune fille tressaillit encore, mais sous l'impression d'une douleur visiblement moins vive que la première.

— Oui, oui, je vois, dit-elle, ménagez-moi, car vous me tueriez.

— Que voyez-vous ? demanda Balsamo.

— Oh ! mais c'est impossible, répondit Andrée.

— Que voyez-vous donc ?

— Un jeune homme qui, depuis mon retour du couvent, me suit, m'épie, me couve des yeux, mais toujours caché.

— Quel est ce jeune homme ?

— Je ne vois pas son visage, mais seulement son habit ; c'est presque l'habit d'un ouvrier ?

— Où est-il ?

— Au bas de l'escalier : il souffre, il pleure.

— Pourquoi ne voyez-vous pas son visage ?

C'est qu'il le tient caché dans ses mains.

— Voyez à travers ses mains.

Andrée parut faire un effort.

— Gilbert ? s'écria t elle. Oh ! je disais bien que c'était impossible.

— Eh pourquoi, impossible ?

— Parce qu'il n'oserait pas m'aimer, répondit la jeune fille, avec l'expression d'un suprême dédain.

Balsamo sourit en homme qui connaît l'homme, et qui sait qu'il n'y a pas de distance que le cœur ne franchisse, et cette distance fût-elle un abîme.

— Et que fait il au bas de l'escalier ?

— Attendez, il écarte les mains de son front, il se cramponne à la rampe, il se soulève, il monte.

— Où monte-t-il ?

— Ici.

— C'est inutile, il n'osera entrer.

— Pourquoi n'osera-t-il entrer ?

— Parce qu'il a peur, dit Andrée avec un sourire de mépris.

— Mais il écoutera.

— Sans doute, il approche son oreille de la porte, il écoute.

— Il vous gêne alors ?

— Oui, parce qu'il peut entendre ce que je dis.

— Et il est homme à en abuser, même envers vous, qu'il aime ?

— Oui, dans un moment de colère ou de jalousie ; oh ! oui, dans un de ces moments-là, il est capable de tout.

— Alors débarrassons-nous en, dit Balsamo.

Et il marcha bruyamment vers la porte.

Sans doute l'heure de la bravoure n'était pas encore venue pour Gilbert, car au bruit des pas de Balsamo, craignant d'être surpris, il s'élança à cheval sur la rampe et se laissa glisser jusqu'à terre.

Andrée poussa un petit cri d'épouvante.

— Cessez de regarder de ce côté, dit Balsamo en revenant vers Andrée. Ce sont des choses de peu d'importance que les amours vulgaires, parlez-moi du baron de Taverney, voulez-vous ?

— Je veux tout ce que vous voulez, dit Andrée avec un soupir.

— Il est donc bien pauvre, le baron ?

— Très-pauvre.

— Trop pauvre pour vous donner aucune distraction ?

— Aucune.

— Alors, vous vous ennuyez, dans ce château ?

— Mortellement.

— Vous avez de l'ambition, peut-être ?

— Non.

— Vous aimez votre père ?

— Oui, dit la jeune fille presque avec hésitation.

— Cependant il me sembla, hier soir, qu'il y avait un nuage sur cet amour filial? reprit Balsamo en souriant.

— Je lui en veux d'avoir follement dépensé toute la fortune de ma mère, de sorte que le pauvre Maison Rouge languit en garnison et ne peut plus porter dignement le nom de notre famille.

— Qu'est-ce que Maison-Rouge ?

— Mon frère Philippe.

— Pourquoi l'appelez-vous Maison-Rouge ?

— Parceque c'est le nom, ou plutôt parceque c'était le nom d'un château à nous, et que les aînés de la famille portaient ce nom jusqu'à la mort de leur père ; alors ils s'appellent Taverney.

— Et vous aimez votre frère ?

— Oh ! oui, beaucoup ! beaucoup !

— Plus que toute chose ?

— Plus que toute chose.

— Et pourquoi l'aimez-vous avec cette passion, quand vous aimez votre père si modérément ?

— Parce qu'il est un noble cœur lui, qui donnerait sa vie pour moi.

— Tandis que votre père ?

Andrée se tut.

— Vous ne répondez pas ?

— Je ne veux pas répondre.

Sans doute Balsamo ne jugea pas à propos de forcer la volonté de la jeune fille. — Peut-être d'ailleurs savait-il déjà sur le baron tout ce qu'il voulait savoir.

— Et où est en ce moment le chevalier de Maison-Rouge ?

— Vous me demandez où est Phillippe ?

— Oui.

— Il est en garnison à Strasbourg.

— Le voyez-vous en ce moment ?

— Où cela ?

— A Strasbourg.

— Je ne le vois pas.

— Connaissez-vous la ville ?

— Non.

— Je la connais, moi ; cherchons ensemble, voulez-vous ?

— Je veux bien.

— Est-il au spectacle ?

— Non.

— Est-il au café de la place avec les autres officiers ?

— Non.

Est-il rentré chez lui dans sa chambre ? Je veux que vous voyiez la chambre de votre frère.

— Je ne vois rien. Je crois qu'il n'est plus à Strasbourg.

— Connaissez-vous la route ?

— Non.

— N'importe ! je la connais, moi ; suivons-la. Est-il à Saverne ?

— Non.

— Est-il à Sarbruck ?

— Non.

— Est-il à Nancy ?

— Attendez, attendez !

La jeune fille se recueillit ; son cœur battait à briser sa poitrine.

— Je vois ! je vois ! dit-elle avec une joie éclatante ; oh ! cher Philippe, quel bonheur.

— Qu'y a-t-il ?

— Cher Philippe ! continua Andrée, dont les yeux étincelaient de joie.

— Où est-il ?

— Il traverse à cheval une ville que je connais parfaitement.

— Laquelle ?

— Nancy ! Nancy ! celle où j'ai été au couvent.

— Êtes-vous sûre que ce soit lui ?

— Oh ! oui, les flambeaux dont il est entouré éclairent son visage.

— Des flambeaux ? dit Balzamo avec surprise. Pourquoi faire ces flambeaux ?

— Il est à cheval ! à cheval ! à la portière d'un beau carrosse tout doré.

— Ah ! ah ! fit Balsamo, qui paraissait comprendre, et qu'y a-t-il dans ce carrosse ?

— Une jeune femme. Oh ! qu'elle est majestueuse ! qu'elle est grâcieuse ! qu'elle est belle ! Oh ! c'est étrange, il me semble l'avoir déjà vue ; non, non, je me trompais, c'est Nicolle qui lui ressemble.

— Nicolle ressemble à cette jeune femme, si fière, si majestueuse, si belle ?

— Oui! oui! mais comme le jasmin ressemble au lys.

— Voyons, que se passe-t-il à Nancy en ce moment?

— La jeune femme se penche vers la portière et fait signe à Philippe d'approcher : il obéit, il approche, il se découvre respectueusement.

— Pouvez-vous entendre ce qu'ils vont dire?

— J'écouterai, dit Andrée en arrêtant Balsamo d'un geste comme si elle eût voulu qu'aucun bruit ne détournât son attention.

— J'entends! j'entends! murmura-t-elle.

— Que dit la jeune femme?

— Elle lui ordonne, avec un doux sourire, de faire presser la marche des chevaux. Elle dit qu'il faut que l'escorte soit prête le lendemain, à six heures du matin, parce qu'elle veut s'arrêter dans la journée.

— Où cela?

— C'est ce que demande mon frère. Oh! mon Dieu! c'est à Taverney qu'elle veut s'arrêter. Elle veut voir mon père. Oh! une si grande princesse, s'arrêter dans une si pauvre maison... Comment ferons-nous, sans argenterie, presque sans linge?

— Rassurez-vous. Nous pourvoirons à cela.

— Ah! merci! merci!

Et la jeune fille, qui s'était soulevée à demi, retomba épuisée sur son fauteuil en poussant un profond soupir.

Aussitôt, Balsamo s'approcha d'elle, et, changeant par des passes magnétiques la direction des courants d'électricité, il rendit la tranquillité du

sommeil à ce beau corps qui penchait brisé, à cette tête alourdie qui retombait sur sa poitrine haletante.

Andrée sembla rentrer alors dans un repos complet et réparateur.

— Reprends des forces, lui dit Balsamo en la regardant avec une sombre extase ; tout à l'heure, j'aurai encore besoin de toute ta lucidité.

— O science ! continua-t-il avec le caractère de la plus croyante exaltation, toi seule ne trompes pas ! c'est donc à toi seule que l'homme doit tout sacrifier. Cette femme est bien belle, ô mon Dieu ! Cet ange est bien pur ! et tu le sais, toi qui crées les anges et les femmes ! Mais, pour moi, que vaut en ce moment la beauté ? que vaut l'innocence ? Un simple renseignement que la beauté et l'innocence seules me peuvent donner. Meure la créature, si belle, si pure, si parfaite qu'elle soit, pourvu que sa bouche parle ! Meurent les délices du monde entier, amour, passion, extase, pourvu que je puisse toujours marcher d'un pas sûr et éclairé ! Et maintenant, jeune fille, maintenant que par le pouvoir de ma volonté quelques secondes de sommeil t'ont rendu autant de forces que si tu venais de dormir vingt ans, maintenant réveille-toi, ou plutôt replonge-toi dans ton clairvoyant sommeil. J'ai encore besoin que tu parles : cette fois seulement tu vas parler pour moi.

Et Balsamo, étendant de nouveau les mains vers Andrée, força la jeune fille de se redresser sous un souffle tout-puissant.

Puis, lorsqu'il la vit préparée et soumise, il tira de son portefeuille un papier plié en quatre, dans

lequel était renfermée une boucle de cheveux d'un noir chaud comme la résine. Les parfums dont elle était imprégnée avaient rendu le papier diaphane.

Balsamo mit la boucle de cheveux dans la main d'Andrée.

— Voyez, commanda-t-il.

— Oh ! encore, dit la jeune fille avec angoisse. Oh ! non, non ; laissez-moi tranquille ; je souffre trop. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout à l'heure je me sentais si bien !

— Voyez ! répondit Balsamo en posant impitoyablement le bout de la verge d'acier sur la poitrine de la jeune fille.

Andrée se tordit les mains ; elle essaya de se soustraire à la tyrannie de l'expérimentateur. L'écume vint à ses lèvres, comme autrefois à celles de la pythie assise sur le trépied sacré.

— Oh ! je vois, je vois, cria-t-elle avec le désespoir de la volonté vaincue.

— Que voyez-vous ?

— Une femme.

— Ah ! murmura Balsamo avec une joie sauvage, la science n'est donc pas un vain mot, comme la vertu ! Mesmer a vaincu Brutus. Voyons, dépeignez-moi cette femme, afin que je sache si vous avez bien vu.

— Brune, grande ; des yeux bleus, des cheveux noirs, des bras nerveux.

— Que fait-elle ?

— Elle court, elle vole, elle semble emportée par un cheval magnifique, couvert de sueur.

— De quel côté va-t-elle ?

— Par là, par là, dit la jeune fille en montrant l'ouest.

— Sur la route ?

— Oui.

— De Châlons ?

— Oui.

— C'est bien, fit Balsamo ; elle suit la route que je vais suivre. Elle va à Paris comme j'y vais ; c'est bien ; je la retrouverai à Paris. Reposez-vous maintenant, dit-il à Andrée en lui reprenant la boucle qu'elle n'avait point lâchée.

Les bras d'Andrée retombèrent immobiles le long de son corps.

— Maintenant, dit Balsamo, retournez au clavecin.

Andrée fit un pas vers la porte ; mais ses jambes, brisées par une inexprimable fatigue, refusèrent de la porter : elle chancela.

— Reprenez de la force et continuez, reprit Balsamo en l'enveloppant d'une nouvelle émission de fluide.

Andrée imita le généreux coursier qui se raidit pour accomplir la volonté de son maître, cette volonté fût-elle injuste.

Elle marcha.

Balsamo rouvrit sa porte, et Andrée, toujours endormie, descendit lentement l'escalier.

FIN DU TOME PREMIER.

MÉMOIRES

D'UN MÉDECIN.

MÉMOIRES

D'UN MÉDECIN.

PREMIÈRE PARTIE.

JOSEPH BALSAMO,

PAR

Alexandre Dumas.

TOME XI.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE N.-J. SLINGENEYER JEUNE,
RUE DE SCHAERBEEK, 31.

1846.

CHAPITRE X.

Nicolle Legay.

Gilbert avait passé tout le temps que dura l'interrogatoire de Balsamo dans des angoisses inexprimables.

Tapi sous la cage de l'escalier, parce qu'il n'osait plus monter jusqu'à la porte, pour écouter ce qui se disait dans la chambre rouge, il a fini par entrer dans un désespoir dont un éclat, grâce aux élans d'un caractère comme celui de Gilbert, devait, sans aucun doute, faire le dénoûment.

Ce désespoir s'augmentait du sentiment de sa faiblesse et de son infériorité. Balsamo n'était qu'un homme. Car Gilbert, esprit fort, philosophe en herbe, croyait peu aux sorciers. Mais cet homme était fort, Gilbert était faible ; cet homme était brave, Gilbert ne l'était pas encore.

Vingt fois Gilbert se souleva pour remonter l'escalier avec l'intention, le cas échéant, de tenir tête au baron. Vingt fois ses jambes tremblantes fléchirent sous lui, et il retomba sur ses genoux.

Une idée lui vint alors, c'était d'aller chercher une échelle dont La Brie, qui était tout à la fois cuisinier, valet de chambre et jardinier, se servait pour palisser les jasmins et les chèvrefeuilles de la muraille. En l'appliquant contre la galerie de l'escalier et parvenu là, il ne perdrait pas un des bruits révélateurs qu'il désirait si ardemment surprendre.

Il gagna donc l'antichambre, puis la cour et courut à l'endroit où il savait trouver l'échelle, couchée au pied de la muraille. Mais comme il se baissait pour la ramasser, il lui sembla entendre quelque froissement du côté de la maison; il se retourna.

Alors son œil dilaté dans l'obscurité crut voir passer à travers le cadre noir de la porte ouverte une forme humaine, mais si rapide, si muette, qu'elle semblait plutôt appartenir à un spectre qu'à un être vivant.

Il laissa retomber l'échelle et s'avança, le cœur palpitant, vers le château.

Certaines imaginations sont nécessairement superstitieuses; ce sont d'ordinaire les plus riches et les plus exaltées; elles admettent moins volontiers la raison que la fable; elles trouvent le naturel trop vulgaire, entraînées qu'elles sont par leurs instincts vers l'impossible, ou tout au moins vers l'idéalité. C'est pour cela qu'elles raffolent d'un beau bois sombre, parce que les voûtes té-

nébreuses doivent être peuplées de fantômes ou de génies. Les anciens, qui furent de si grands poëtes, rêvaient de ces choses-là, en plein jour. Seulement, comme leur soleil à eux, foyer de lumière ardente dont nous n'avons pour ainsi dire que le reflet, — comme leur soleil, disons-nous, bannit l'idée des larves et des fantômes, ils avaient imaginé les riantes Driades et les Oréades légères.

Gilbert, enfant d'un pays nuageux où les idées sont plus lugubres, crut voir passer une vision. Cette fois, malgré son incrédulité, ce que lui avait dit en fuyant la femme de Balsamo lui revint à l'esprit; le sorcier ne pouvait-il pas avoir évoqué quelque fantôme, lui qui avait le pouvoir d'entraîner au mal l'ange lui-même de la pureté?

Cependant, Gilbert avait toujours un second mouvement pire que le premier : celui de la réflexion. Il appela à son secours tous les arguments des esprits forts contre les spectres, et l'article *revenant* du *Dictionnaire philosophique* lui rendit un certain courage en lui donnant une peur plus grande, mais plus fondée.

S'il avait effectivement vu quelqu'un, ce devait être une personne bien vivante, et surtout bien intéressée à venir ainsi guetter.

Sa frayeur lui indiqua M. de Taverney, sa conscience lui souffla un autre nom.

Il regarda au deuxième étage du pavillon. Nous l'avons dit, la lumière de Nicolle était éteinte, et ses vitres ne trahissaient aucune lumière.

— Pas un souffle, pas un bruit, pas une lueur par toute la maison, excepté dans la chambre de

l'étranger. Il regarda, il écouta, puis, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, il reprit son échelle, bien convaincu cette fois qu'il avait eu les yeux troublés comme un homme dont le cœur bat trop vite, et que cette vision était une intermittence de la faculté voyante, comme on peut dire techniquement plutôt qu'un résultat de l'exercice de ses facultés.

Comme il venait de placer son échelle et qu'il posait le pied sur le premier échelon, la porte de Balsamo s'ouvrit et se referma, laissant passer Andrée, qui descendit sans lumière et sans bruit, comme si une puissance surnaturelle la guidait et la soutenait.

Andrée arriva de la sorte sur le palier de l'escalier, passa près de Gilbert, qu'elle effleura de sa robe dans l'ombre où il était plongé et continua son chemin.

M. de Taverney endormi, La Brie couché, Nicolle dans l'autre pavillon, la porte de Balsamo fermée garantissaient le jeune homme contre toute surprise.

Il fit sur lui-même un effort violent et suivit Andrée, emboitant son pas sur le sien.

Andrée traversa l'antichambre et entra dans le salon.

Gilbert la suivait le cœur déchiré. Cependant quoique la porte fût restée ouverte il s'arrêta. Andrée alla s'asseoir sur le tabouret placé près du clavecin, sur lequel la bougie brûlait toujours.

Gilbert se déchirait la poitrine avec ses ongles crispés. C'était à cette même place qu'une demi-

heure auparavant il avait baisé la robe et la main de cette femme sans qu'elle se fâchât ; c'était là qu'il avait espéré, qu'il avait été heureux ! Sans doute l'indulgence de la jeune fille venait d'une de ces corruptions profondes, telles que Gilbert en avait trouvé dans les romans qui faisaient le fond de la bibliothèque du baron, ou d'une de ces trahisons des sens comme il en avait vu analyser dans certains traités physiologiques.

— Et bien ! murmurait-il flottant de l'une à l'autre de ces idées, s'il en est ainsi, moi comme les autres, je bénéficierai de cette corruption, ou je mettrai à profit cette surprise des sens. Et puisque l'ange jette au vent sa robe de candeur, à moi quelques lambeaux de sa chasteté !

La résolution de Gilbert était prise cette fois, il s'élança vers le salon.

Mais comme il allait en franchir le seuil, une main sortit de l'ombre et le saisit énergiquement par le bras.

Gilbert se retourna épouvanté, et il lui sembla que son cœur se dérangeait dans sa poitrine.

— Ah ! je t'y prends cette fois ! Impudent ! lui glissa dans l'oreille une voix irritée ; essaie encore de nier que tu aies des rendez-vous avec elle, essaie de nier que tu l'aimes...

Gilbert n'eut pas même la force de secouer son bras pour l'arracher à l'étreinte qui le retenait.

Cependant l'étreinte n'était pas telle qu'il ne pût la rompre. L'étau était tout simplement le poignet d'une jeune fille. C'était enfin Nicolle Legay qui retenait Gilbert prisonnier.

— Voyons, que voulez-vous encore? demanda-t-il tout bas avec impatience.

— Ah! tu veux que je parle haut à ce qu'il paraît, articula Nicolle avec toute la plénitude de sa voix.

— Non, non, je veux que tu te taises, au contraire, répondit Gilbert, les dents serrées et entraînant Nicolle dans l'antichambre.

— Eh bien! suis moi, alors!

C'était ce que demandait Gilbert, car, en suivant Nicolle, il s'éloignait d'Andrée.

— Soit, je vous suis, dit-il.

Il marcha effectivement derrière Nicolle, laquelle l'emmena dans le parterre, en tirant la porte derrière elle.

— Mais, dit Gilbert, mademoiselle va rentrer dans sa chambre, elle va vous appeler pour l'aider à se mettre au lit et vous ne serez point là.

— Si vous croyez que c'est cela qui m'occupe en ce moment-ci, en vérité vous vous trompez fort. Que m'importe qu'elle m'appelle ou ne m'appelle point. Il faut que je vous parle.

— Vous pourriez, Nicolle, remettre à demain ce que vous avez à me dire; mademoiselle est sévère, vous le savez.

— Ah! oui, je le lui conseille d'être sévère, et avec moi, surtout!

— Nicolle, demain, je vous promets....

— Tu promets! Elles sont belles, tes promesses, et l'on peut compter dessus. Ne m'avais-tu pas promis de m'attendre aujourd'hui, à six heures, du côté de Maison-Rouge? Où étais-tu, à cette heure-là? Du côté opposé, puisque c'est toi qui as ramené le voyageur. Tes promesses, j'en fais au-

tant de cas maintenant que de celles du directeur du couvent des Annonciades, lequel avait fait serment de garder le secret de la confession, et s'en allait rapporter tous nos péchés à la supérieure.

— Nicolle, songez que l'on vous renverra si l'on s'aperçoit...

— Et vous, l'on ne vous renverra pas, vous, l'amoureux de mademoiselle ; non, M. le baron se gênera pour cela !

— Moi, dit Gilbert, essayant de se défendre, il n'y a aucun motif pour qu'on me renvoie.

— Vraiment ! vous aurait-il autorisé à faire la cour à sa fille ? Je ne le savais pas si philosophe que cela.

Gilbert pouvait d'un mot prouver à Nicolle que, s'il était coupable, il n'y avait pas au moins de complicité de la part d'Andrée. Il n'avait qu'à lui raconter ce qu'il avait vu, et, tout incroyable qu'était la chose, Nicolle, grâce à cette bonne opinion que les femmes ont les unes des autres, l'eût sans doute cru. Mais une idée plus profonde arrêta le jeune homme au moment de la révélation. Le secret d'Andrée était de ceux qui enrichissent un homme, soit que cet homme désire les trésors de l'amour, soit qu'il désire d'autres trésors plus matériels et plus positifs.

Les trésors que désirait Gilbert étaient des trésors d'amour. Il calcula que la colère de Nicolle était moins dangereuse que n'était désirable la possession d'Andrée. Il fit à l'instant même son choix, et garda le silence sur la singulière aventure de la nuit.

— Voyons, puisque vous le voulez absolument, expliquons-nous, dit-il.

— Oh ! ce sera vite fait, s'écria Nicolle, dont le caractère, absolument contraire à celui de Gilbert, ne la laissait maîtresse d'aucune de ses sensations ; mais tu as raison, nous sommes mal dans ce parterre ; allons dans ma chambre.

— Dans votre chambre ! s'écria Gilbert effrayé ; impossible.

— Pourquoi cela ?

— C'est nous exposer à être surpris.

— Allons donc ! répliqua Nicolle avec un sourire de dédain, qui nous surprendrait, mademoiselle ? En effet, elle doit être jalouse de ce beau monsieur. Malheureusement pour elle, les gens dont on sait le secret ne sont point à craindre. Ah ! mademoiselle Andrée jalouse de Nicolle : Je n'aurais jamais cru à cet honneur-là.

Et un rire forcé, terrible comme le grondement de la tempête, vint effrayer Gilbert beaucoup plus que ne l'eût fait une invective ou une menace.

— Ce n'est point de mademoiselle que j'ai peur Nicolle, j'ai peur pour vous.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous m'avez toujours dit que là où il n'y avait pas de scandale, il n'y avait pas de mal. Les philosophes sont jésuites quelquefois ; du reste, le directeur des Annonciades disait cela comme vous, et me l'avait dit avant vous : c'est pour cela que vous donnez vos rendez-vous à mademoiselle pendant la nuit. Allons ! allons ! assez de mauvaises raisons comme celà... venez dans ma chambre, je le veux.

— Nicolle ! dit Gilbert en grinçant des dents.

— Eh bien! fit la jeune fille, après ?..

— Prends garde!

Et il fit un geste menaçant.

— Oh! je n'ai pas peur, vous m'avez déjà battue une fois, mais parce que vous étiez jaloux. Vous m'aimiez dans ce temps-là. C'était huit jours après notre beau jour de miel, et je me suis laissé battre. Mais je ne me laisserai pas faire aujourd'hui. Non! non! non! car vous ne m'aimez plus et c'est moi qui suis jalouse.

— Et que feras-tu? dit Gilbert en saisissant le poignet de la jeune fille.

— Oh! je crierai tant, que mademoiselle vous demandera de quel droit vous donnez à Nicolle ce que vous ne devez qu'à elle en ce moment. Lâchez-moi donc, je vous le conseille.

Gilbert lâcha la main de Nicolle.

Puis, prenant son échelle et la traînant avec précaution, il alla l'appliquer en dehors du pavillon, de façon à ce qu'elle atteignit presque la fenêtre de Nicolle.

— Voyez ce que c'est que la destinée, dit celle-ci l'échelle qui devait probablement servir à escalader la chambre de mademoiselle, servira tout bonnement à descendre de la mansarde de Nicolle Legay. C'est flatteur pour moi.

Nicolle se sentait la plus forte, en conséquence elle se hâtait de triompher avec cette précipitation des femmes qui, à moins que d'être réellement supérieures dans le bien ou dans le mal, paient toujours cher cette première victoire trop vite proclamée.

Gilbert avait senti la fausseté de sa position :

en conséquence, il suivait la jeune fille en rassemblant toutes ses facultés pour la lutte qu'il pressentait.

Et d'abord, en homme de précaution, il s'assura de deux choses.

La première, en passant devant la fenêtre, c'est que Mlle de Taverney était toujours au salon.

La seconde, en arrivant chez Nicolle, c'est qu'on pouvait, sans trop risquer de se casser le cou, atteindre le premier échelon et de là se laisser glisser jusqu'à terre.

Comme simplicité, la chambre de Nicolle ne différait pas du reste de l'habitation.

C'était un grenier dont la muraille avait disparu sous un papier gris à dessins verts. Un lit de sangle et un grand géranium placé près de la lucarne meublaient la chambre. En outre, Andrée avait prêté à Nicolle un énorme carton qui lui servait à la fois de commode et de table.

Nicolle s'assit sur le bord du lit, Gilbert sur l'angle du carton.

Nicolle s'était calmée en montant l'escalier. Maîtresse d'elle-même, elle se sentait forte. Gilbert au contraire tout tremblant encore des secousses antérieures, ne pouvait parvenir à reprendre son sang-froid, et sentait la colère monter en lui, à mesure que par la force de sa volonté elle semblait s'éteindre chez la jeune fille.

Il se fit un instant de silence pendant lequel Nicolle couvrit Gilbert d'un œil ardent et irrité.

— Ainsi, dit-elle, vous aimez mademoiselle, et vous me trompez?

— Qui vous dit que j'aime mademoiselle? fit Gilbert.

— Dam, vous avez des rendez-vous avec elle.

— Qui vous dit que c'est avec elle que j'ai eu un rendez-vous ?

— A qui donc aviez vous à faire dans le pavillon? Au sorcier ?

— Peut-être ! vous savez que j'ai de l'ambition.

— Dites de l'envie.

— C'est le même mot interprété en bonne et et en mauvaise part.

— Ne faisons pas d'une discussion de choses une discussion de mots. Vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas ?

— Si fait, je vous aime toujours.

— Alors pourquoi vous éloignez-vous de moi!

— Parce que lorsque vous me rencontrez vous me cherchez querelle.

— Justement je vous cherche querelle parce que nous ne faisons plus que nous rencontrer.

— J'ai toujours été sauvage et cherchant la solitude, vous le savez.

— Oui, et l'on monte chez la solitude avec une échelle... Pardon, je ne savais pas cela.

Gilbert était battu sur ce premier point.

— Allons, allons, soyez franc, si cela vous est possible, Gilbert, et avouez que vous ne m'aimez plus, ou que vous nous aimez à deux ?

— Eh bien ! si cela était, fit Gilbert, que diriez-vous?

— Je dirais que c'est une monstruosité.

— Non pas, mais une erreur.

— De votre cœur?

— De notre société. Il y a des peuples où chaque homme, vous le savez, a jusqu'à sept ou huit femmes.

— Ce ne sont pas des chrétiens, répondit Nicolle avec impatience.

— Ce sont des philosophes, répondit superbement Gilbert.

— Oh! monsieur le philosophe, ainsi vous trouveriez bon que je fisse comme vous, que je prisse un second amant?

— Je ne voudrais pas être injuste et tyrannique envers vous, je ne voudrais pas comprimer les mouvements de votre cœur... la sainte liberté consiste surtout à respecter le libre arbitre... Changez d'amour, Nicolle, je ne saurais vous contraindre à une fidélité qui, selon moi, n'est pas dans la nature.

— Ah! s'écria Nicolle, vous voyez bien que vous ne m'aimez pas.

La discussion était le fort de Gilbert, non pas que son esprit fût précisément logique, mais il était paradoxal. Puis, si peu qu'il sût, il en savait toujours plus que Nicolle... Nicolle n'avait lu que ce qui lui paraissait amusant; Gilbert avait lu non seulement ce que lui paraissait amusant, mais encore ce qui lui avait paru utile.

Gilbert commençait donc, en discutant, à regagner le sang-froid que perdait Nicolle.

— Avez-vous de la mémoire, monsieur le philosophe? demanda Nicolle avec un sourire ironique.

— Quelquefois, répondit Gilbert.

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit lorsque j'arrivai des Annonciades avec mademoiselle, il y a cinq mois?

— Non, mais rappelez-le moi.

— Vous m'avez dit : Je suis pauvre! C'était le jour où nous lisions ensemble *Tanzaï*, sous une des voûtes du vieux château écroulé.

— Bien, continuez.

— Vous trembliez très-fort, ce jour-là.

— C'est possible, je suis d'un naturel timide, mais je fais ce que je puis pour me corriger de ce défaut là comme des autres.

— De sorte que lorsque vous vous serez corrigé de tous vos défauts, dit en riant Nicolle, vous serez parfait.

— Je serai fort, du moins, car c'est la sagesse qui fait la force.

— Où avez-vous lu cela, s'il vous plaît?

— Que vous importe? Revenez à ce que je vous disais sous la voûte.

Nicolle sentait qu'elle perdait de plus en plus son terrain.

— Eh bien! vous me disiez : Je suis pauvre, Nicolle, personne ne m'aime, on ne sait pas que j'ai quelque chose là ; et vous frappiez votre cœur.

— Vous vous trompez, Nicolle; si je frappais quelque chose en vous disant cela, ce ne devait pas être mon cœur, mais ma tête. Le cœur n'est qu'une pompe foulante destinée à pousser le sang aux extrémités. Lisez le *Dictionnaire philosophique*, article *Cœur*.

Et Gilbert se redressa avec suffisance. Humilié devant Balsamo, il se faisait superbe devant Nicolle.

— Vous avez raison, Gilbert, et ce devait être effectivement votre tête que vous frappiez. Vous disiez donc en frappant votre tête : On me traite

ici comme un chien de basse-cour, et encore Mahon est plus heureux que moi. Je vous répondis alors qu'on avait tort de ne pas vous aimer, et que si vous aviez été mon frère je vous eusse aimé, moi. Il me semble que c'est avec mon cœur et non avec ma tête que je vous ai répondu cela. Mais peut être me trompé-je, je n'ai pas lu le *Dictionnaire philosophique*.

— Vous avez eu tort, Nicolle.

— Vous me prîtes alors dans vos bras; vous êtes orpheline, Nicolle, me dîtes-vous; moi aussi je suis orphelin; notre misère et notre abjection nous font plus que frères; aimons-nous donc, Nicolle, comme si nous l'étions réellement. D'ailleurs, si nous l'étions réellement, la société nous défendrait de nous aimer comme je veux que tu m'aimes. Alors vous m'avez embrassée.

— C'est possible.

— Vous pensiez donc ce que vous disiez?

— Sans doute. On pense presque toujours ce que l'on dit dans le moment où on le dit.

— De sorte qu'aujourd'hui...

— Aujourd hui j'ai cinq mois de plus; j'ai appris des choses que j'ignorais; j'en devine que je ne sais pas encore. Aujourd'hui je pense autrement.

— Vous êtes donc faux, menteur, hypocrite? s'écria Nicolle en s'emportant.

— Pas plus que ne l'est un voyageur à qui on demande au fond d'une vallée ce qu'il pense du paysage, et à qui l'on fait la même question lorsqu'il est parvenu au haut de la montagne qui lui fermait son horizon. J'embrasse un plus grand paysage, voilà tout.

— De sorte que vous ne m'épouserez pas?

— Je ne vous ai jamais dit que je vous épouserais, répondit Gilbert avec mépris.

— Eh bien! eh bien! s'écria la jeune fille exaspérée, il me semble que Nicolle Legay vaut bien Sébastien Gilbert!

— Tous les hommes se valent, dit Gilbert; seulement, la nature ou l'éducation ont mis en eux des valeurs diverses et des facultés différentes; selon que ces valeurs ou ces facultés se développent plus ou moins, ils s'éloignent les uns des autres.

— De sorte qu'ayant des facultés et des valeurs plus développées que les miennes, vous vous éloignez de moi.

— Naturellement; vous ne raisonnez pas encore, Nicolle, mais vous comprenez déjà.

— Oui, oui! s'écria Nicolle exaspérée, oui, je comprends.

— Que comprenez-vous?

— Je comprends que vous êtes un malhonnête homme.

— C'est possible. Beaucoup naissent avec des instincts mauvais, mais la volonté est là pour les corriger. M. Rousseau; lui aussi, était né avec des instincts mauvais; il s'est corrigé cependant. Je ferai comme M. Rousseau.

— Oh mon Dieu, mon Dieu! dit Nicolle, comment ai-je pu aimer un pareil homme!

— Aussi vous ne m'avez pas aimé, Nicolle, reprit froidement Gilbert; je vous ai plu, voilà tout. Vous sortiez de Nancy, où vous n'aviez vu que des séminaristes qui vous faisaient rire, ou des

militaires qui vous faisaient peur. Nous étions jeunes tous les deux, innocents tous les deux, désireux tous les deux de cesser de l'être. La nature parlait en nous avec sa voix irrésistible. Il y a quelque chose qui s'allume dans nos veines alors que nous désirons ; une inquiétude, dont on cherche la guérison dans des livres, qui vous rendent plus inquiets encore. C'est en lisant ensemble un de ces livres, vous vous le rappelez, Nicolle, non pas que vous avez cédé, car je ne vous demandais rien, car vous ne me refusiez rien, mais que nous avons trouvé le mot d'un secret inconnu. Pendant un mois ou deux, ce mot a été : bonheur! Pendant un mois ou deux, nous avons vécu au lieu de végéter. Cela veut-il dire, parce que nous avons été deux mois heureux l'un par l'autre, que nous devions être l'un par l'autre éternellement malheureux? Allons donc, Nicolle, si l'on prenait un pareil engagement en donnant et recevant le bonheur, on renoncerait à son libre arbitre, et ce serait absurde.

— Est-ce de la philosophie que vous me faites là? dit Nicolle.

— Je le crois, répondit Gilbert.

— Alors, il n'y a donc rien de sacré pour les philosophes?

— Si fait ; il y a la raison.

— De sorte que moi, qui voulais rester honnête fille...

— Pardon, mais il est déjà trop tard pour cela.

Nicolle pâlit et rougit comme si une roue faisait faire à chaque goutte de son sang le tour de son corps.

— Honnête quant à vous, dit-elle. On est toujours honnête mariée, avez-vous dit pour me consoler, quand on est fidèle à celui que le cœur a choisi. — Vous vous rappelez cette théorie sur les mariages.

— J'ai dit les unions; Nicolle, attendu que je ne me marierai jamais.

— Vous ne vous marierez jamais?

— Non. Je veux être un savant et un philosophe. Or, la science ordonne l'isolement de l'esprit, et la philosophie celle du corps.

— Monsieur Gilbert, dit Nicolle, vous êtes un misérable, et je crois que je vaux encore mieux que vous.

— Résumons, dit Gilbert en se levant, car nous perdons notre temps, vous à me dire des injures, moi à les écouter. Vous m'avez aimé parce que cela vous a plu, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien! ce n'est pas une raison de me rendre malheureux, moi, parce que vous avez fait, vous, une chose qui vous a plu.

— Le sot, dit Nicolle, qui me croit pervertie, et qui fait semblant de ne pas me craindre!

— Vous craindre, vous, Nicolle ! Allons donc! Que pouvez-vous contre moi? La jalousie vous égare.

— La jalousie, moi jalouse! dit avec un rire nerveux la jeune fille; ah! vous vous trompez fort si vous me croyez jalouse. Et de quoi serais-je jalouse, je vous prie? Est-il dans tout le canton une plus jolie fille que moi? Si j'avais les mains blanches de mademoiselle, et je les aurai le jour

où je ne travaillerai plus, ne vaudrais-je pas mademoiselle? Mes cheveux, regardez mes cheveux — et la jeune fille dénoua le ruban qui les retenait — mes cheveux peuvent m'envelopper des pieds à la tête comme un manteau. Je suis grande, je suis bien faite—et Nicolle emprisonna sa taille dans ses deux mains — j'ai des dents qui ressemblent à des perles. — Et elle regarda ses dents dans un petit miroir accroché à son chevet — Quand je veux sourire à quelqu'un et le regarder d'une certaine façon, je vois ce quelqu'un rougir, frissonner, se tordre sous mon regard. Vous êtes mon premier amant, c'est vrai; mais vous n'êtes pas le premier homme avec lequel j'aie été coquette. Tiens, Gilbert, continua la jeune fille plus menaçante avec son rire saccadé qu'elle ne l'était avec ses menaces véhémentes, tu ris. Crois-moi, ne me force pas à te faire la guerre; ne me fais pas sortir tout-à-fait de l'étroit sentier où me retient encore je ne sais quel vague souvenir des conseils de ma mère, je ne sais quelle monotone prescription de mes prières d'enfant. Si une fois je me jette hors de la pudeur, prends garde à toi, Gilbert; car tu auras non seulement à te reprocher les malheurs qui en résulteront pour toi, mais encore ceux qui en résulteront pour les autres.

— A la bonne heure, dit Gilbert, vous voilà parvenue à une certaine hauteur, Nicolle, et je suis convaincu d'une chose.

— De laquelle?

— C'est que si je consentais à vous épouser maintenant...

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est vous qui refuseriez.

Nicolle réfléchit, puis, les mains crispées, les dents grinçantes :

— Je crois que tu as raison, Gilbert, dit-elle ; je crois que, moi aussi, je commence à gravir cette montagne dont tu me parlais ; je crois que, moi aussi, je vois s'élargir mon horizon ; je crois que, moi aussi, je suis destinée à devenir quelque chose ; et c'est vraiment trop peu que de devenir la femme d'un savant ou d'un philosophe. Maintenant, regagnez votre échelle, Gilbert, et tâchez de ne point vous casser le cou, quoique je commence à croire que ce serait un grand bonheur pour les autres, et peut être même pour vous.

Et la jeune fille, tournant le dos à Gilbert, commença de se déshabiller comme s'il n'était point là.

Gilbert demeura un instant immobile, indécis, hésitant, car excitée ainsi par la poésie de la colère et la flamme de la jalousie, Nicolle était une ravissante créature. Mais il y avait un dessein bien arrêté dans le cœur de Gilbert, c'était de rompre avec Nicolle ;—Nicolle pouvait nuire à la fois à ses amours et à ses ambitions. Il résista.

Au bout de quelques secondes, Nicolle, n'entendant plus aucun bruit derrière elle, se retourna, la chambre était vide.

— Parti ! murmura-t-elle, parti !

Elle alla vers la fenêtre, tout était obscur, la lumière était éteinte.

—Et mademoiselle ! dit Nicolle.

La jeune fille alors descendit l'escalier sur la

pointe du pied, s'approcha de la porte de la chambre de sa maîtresse et écouta.

— Bon, dit-elle, elle s'est couchée seule et elle dort. — A demain. — Oh! je saurai bien si elle l'aime, elle!

CHAPITRE XI.

Chambrière et Maitresse.

L'état dans lequel Nicolle était rentrée chez elle n'était point le calme qu'elle affectait. La jeune fille, de toute cette roueric dont elle avait voulu faire preuve, de toute cette fermeté dont elle croyait avoir fait parade, la jeune fille ne possédait réellement qu'une dose de fanfaronnade suffisante pour la rendre dangereuse et la faire paraître corrompue. Nicolle était une imagination naturellement déréglée, un esprit corrompu par de mauvaises lectures. La combinaison de cet esprit et de cette imagination donnait l'essor à des sens brûlants ; mais ce n'était point une âme sèche, et si son amour-propre, tout-puissant sur elle, parvenait parfois à arrêter les larmes dans ses yeux, ces larmes, repoussées violemment, re-

tombaient sur son cœur corrosives comme des gouttes de plomb fondu.

Une seule démonstration avait été chez elle significative et réelle. C'était le sourire plein de mépris avec lequel elle avait accueilli les premières insultes de Gilbert : ce sourire trahissait toutes les blessures de son cœur! Certes, Nicolle était une fille sans vertu, sans principes, mais elle avait attaché quelque prix à sa défaite, et lorsqu'elle s'était donnée, comme elle s'était donnée tout entière, elle avait cru faire un présent. L'indifférence et la fatuité de Gilbert l'avilissaient à ses propres yeux. Elle venait d'être rudement châtiée de sa faute, et elle avait cruellement senti la douleur de cette punition, mais elle se releva sous le fouet, et se jura à elle-même qu'elle rendrait à Gilbert sinon tout le mal, du moins partie du mal qu'il lui avait fait.

Jeune, vigoureuse, pleine de sève rustique, douée de cette faculté d'oublier, si précieuse pour quiconque n'aspire qu'à commander à ceux qui l'aiment, Nicolle put dormir après avoir concerté son petit plan de vengeance avec tous les démons qui lui faisaient l'honneur d'habiter son petit cœur de dix-sept ans.

Au reste M^lle^ de Taverney lui paraissait aussi et même plus coupable que Gilbert. Une fille de noblesse, toute raide de préjugés, toute bouffie d'orgueil, qui, au couvent de Nancy, donnait de la troisième personne aux princesses, le vous aux duchesses, le toi aux marquises, et rien au dessous; une statue froide en apparence, mais sensible sous son écorce de marbre; cette statue lui

paraissait ridicule et mesquine, lorsqu'elle se faisait femme pour un Pygmalion de village, comme Gilbert.

Car il faut le dire, Nicolle avec ce sens exquis dont la nature a doué les femmes, Nicolle se sentait inférieure en esprit seulement à Gilbert, mais supérieure pour le reste. Sans cette suprématie de l'esprit, que son amant avait acquise sur elle par cinq ou six ans de lecture, elle dérogeait elle, la chambrière d'un baron ruiné, en se donnant à un paysan.

Que faisait donc sa maîtresse, si sa maîtresse s'était réellement donnée à Gilbert?

Nicolle réfléchit que raconter ce qu'elle avait cru voir, mais ce qu'elle se figurait avoir vu en réalité, à M. de Taverney, ce serait une faute énorme. D'abord à cause du caractère de M. de Taverney, qui en rirait après avoir souffleté et chassé Gilbert, puis à cause du caractère de Gilbert, qui trouverait la vengeance mesquine et méprisable.

Mais faire souffrir Gilbert dans Andrée, prendre un droit sur tous deux, les voir pâlir ou rougir sous son regard de chambrière, devenir maîtresse absolue et faire regretter peut-être à Gilbert le temps où la main qu'il baisait n'était rude qu'à la surface; voilà ce qui flatta son imagination et caressa son orgueil; voilà ce qui lui parut réellement avantageux; voilà ce à quoi elle s'arrêta.

Puis elle s'endormit.

Il faisait jour lorsqu'elle se réveilla, fraîche, légère, l'esprit dispos. Elle donna le temps ordinaire à sa toilette, c'est-à-dire une heure; car

pour démêler ses longs cheveux seulement, une main moins habile ou plus scrupuleuse que la sienne, eût absorbé le double de temps ; Nicolle regarda ses yeux dans ce triangle de verre étamé dont nous avons parlé tout-à-l'heure et qui lui servait de miroir; ses yeux lui parurent plus beaux que jamais. Elle continua l'examen et passa de ses yeux à sa bouche : ses lèvres n'avaient point pâli et s'arrondissaient comme une cerise, sous l'ombre d'un nez fin et légèrement retroussé, son col, qu'elle avait le plus grand soin de dérober aux baisers du soleil était d'une blancheur de lys; et rien ne pouvait se présenter de plus riche que sa poitrine et de plus insolemment cambré que sa taille.

Se voyant si belle, Nicolle pensa qu'elle pourrait facilement inspirer de la jalousie à Andrée. Elle n'était point entièrement corrompue, comme on le voit, puisqu'elle ne songea point à un caprice ou à une fantaisie, et que cette idée lui vint que M^lle^ de Taverney pouvait aimer Gilbert.

Ainsi armée au physique et au moral, Nicolle ouvrit la porte de la chambre d'Andrée, comme elle était autorisée à le faire par sa maîtresse, quand à sept heures celle-ci n'était point levée.

A peine entrée dans la chambre, Nicolle s'arrêta.

Andrée, pâle et le front couvert d'une sueur dans laquelle nageaient ses beaux cheveux, était étendue sur son lit, respirant avec peine, et se tordant parfois dans son lourd sommeil avec une sombre expression de douleur.

Ses draps, roulés et froissés sous elle, n'avaient point recouvert son corps à demi-vêtu, et dans

un désordre qui révélait ses agitations, elle appuyait une de ses joues sur son bras, et serrait son autre main sur sa poitrine marbrée.

De temps en temps sa respiration, suspendue par intervalle, s'échappait comme un râle de douleur, et elle poussait un gémissement inarticulé.

Nicolle la considéra un moment en silence, et secoua la tête, car elle se rendait justice, et elle comprenait qu'il n'y avait pas de beauté qui pût lutter avec la beauté d'Andrée.

Puis elle alla vers la fenêtre et ouvrit le contrevent.

Un flot de lumière envahit aussitôt la chambre, et fit trembler les paupières violacées de M^lle^ de Taverney.

Elle s'éveilla, et, voulant se soulever, elle sentit une lassitude si grande et en même temps une douleur si aiguë, qu'elle retomba sur son oreiller en poussant un cri.

— Eh! mon Dieu! dit Nicolle, qu'avez-vous donc, mademoiselle?

— Est-ce qu'il est tard? demanda Andrée en se frottant les yeux.

— Très-tard; mademoiselle est restée au lit une heure de plus que d'habitude, ce matin.

— Je ne sais ce que j'ai, Nicolle, dit Andrée en regardant autour d'elle pour bien s'assurer où elle était. Je me sens comme une courbature. J'ai la poitrine brisée.

Nicolle fixa ses yeux sur elle avant que de répondre.

— C'est un commencement de rhume que mademoiselle aura gagné cette nuit, dit-elle.

— Cette nuit? répondit Andrée avec surprise.

— Oh! fit-elle en remarquant tout le désordre de sa toilette, je ne me suis donc pas déshabillée? Comment cela se fait-il?

— Dam! fit Nicolle, que mademoiselle se rappelle.

— Je ne me rappelle rien, dit Andrée prenant son front de ses deux mains : que m'est-il arrivé? suis-je folle?

Et elle se dressa sur son séant, regardant une seconde fois autour d'elle avec un visage presqu'égaré.

Puis faisant un effort :

— Ah! oui, dit-elle, je me souviens : hier, j'étais si lasse, si épuisée... c'était cet orage sans doute; puis...

Nicolle lui montra du doigt son lit froissé, mais couvert, malgré son désordre.

Elle s'arrêta; elle songeait à cet étranger qui l'avait regardée d'une si singulière façon.

— Puis?... dit Nicolle, avec l'apparence de l'intérêt, mademoiselle avait l'air de se souvenir...

— Puis, reprit Andrée, je me suis endormie sur le tabouret de mon clavecin. A partir de ce moment, je ne me souviens plus de rien. Je serai remontée chez moi à moitié endormie, et je me serai jetée sur mon lit sans avoir la force de me déshabiller.

— Il fallait m'appeler, mademoiselle, dit Nicolle d'un ton doucereux; ne suis-je pas la femme de chambre de mademoiselle?

— Je n'y aurai pas songé, ou je n'en aurai pas eu la force, dit Andrée avec une sincère candeur.

— Hypocrite! murmura Nicolle.

Puis elle ajouta :

— Mais, mademoiselle est restée bien tard au clavecin alors, car avant que mademoiselle ne fût rentrée dans sa chambre, ayant entendu du bruit en bas, je suis descendue.

Ici, Nicolle s'arrêta, espérant surprendre quelque mouvement d'Andrée, un signe, une rougeur; mais elle resta calme, et l'on pouvait voir en quelque sorte jusqu'à son âme par le limpide miroir de son visage.

— Je suis descendue, répéta Nicolle.

— Eh bien! demanda Andrée.

— Eh bien! mademoiselle n'était pas à son clavecin.

Andrée releva la tête; mais il était impossible de lire autre chose que l'étonnement dans ses beaux yeux.

— Voilà qui est étrange! dit-elle.

— C'est comme cela.

— Tu dis que je n'étais point au salon; je n'en ai pas bougé.

— Mademoiselle m'excusera, dit Nicolle.

— Où étais-je donc alors ?

— Mademoiselle doit le savoir mieux que moi, dit Nicolle en haussant les épaules.

— Je crois que tu te trompes, Nicolle, dit Andrée avec la plus grande douceur. Je n'ai point quitté mon tabouret. Il me semble seulement me rappeler avoir eu froid, avoir éprouvé des lourdeurs, une grande difficulté de marcher.

— Oh! dit Nicolle en ricanant, quand j'ai vu mademoiselle elle marchait cependant bien.

— Tu m'as vue?

— Oui, sans doute.

— Cependant, tout à l'heure, tu disais que je n'étais point au salon.

— C'est que ce n'est point au salon que j'ai vu mademoiselle.

— Où était-ce donc?

— Dans le vestibule, près de l'escalier.

— Moi! fit Andrée.

— Mademoiselle elle-même; je connais bien mademoiselle, peut-être, fit Nicolle avec un rire qui affectait la bonhomie.

— Je suis sûre, cependant, de n'avoir pas bougé du salon, reprit Andrée en cherchant avec naïveté dans ses souvenirs.

— Et moi, dit Nicolle, je suis sûre d'avoir vu mademoiselle dans le vestibule. J'ai même pensé, ajouta-t-elle en redoublant d'attention, que mademoiselle revenait de se promener au jardin. Il faisait beau hier dans la nuit, après l'orage. C'est agréable de se promener la nuit : l'air est plus frais, les fleurs sentent meilleur, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Mais tu sais bien que je n'oserais me promener la nuit, dit Andrée en souriant; je suis trop peureuse!

— On peut se promener avec quelqu'un, répliqua Nicolle, et alors on n'a pas peur.

— Et avec qui veux-tu que je me promène? dit Andrée qui était loin de voir un interrogatoire dans toutes les questions de sa chambrière.

Nicolle ne jugea point à propos de pousser plus loin l'investigation. Ce sang-froid, qui lui parais-

sait le comble de la dissimulation, lui faisait peur.

Aussi jugea-t-elle prudent de donner un autre tour à la conversation.

— Mademoiselle a dit qu'elle souffrait tout à l'heure? reprit-elle.

— Oui, en effet, je souffre beaucoup, répondit Andrée; je suis abattue, fatiguée, et cela sans aucune raison. Je n'ai fait hier soir que ce que je fais tous les jours. Si j'allais être malade!

— Oh! mademoiselle, dit Nicolle, on a quelque fois des chagrins...

— Eh bien? répliqua Andrée.

— Eh bien! les chagrins produisent le même effet que la fatigue. Je sais cela, moi.

— Bon, est-ce que tu as des chagrins, toi, Nicolle?

Ces mots furent dits avec une espèce de négligence dédaigneuse, qui donna à Nicolle le courage d'entamer sa réserve.

— Mais oui, mademoiselle, répliqua-t-elle en baissant les yeux, oui, j'ai des chagrins.

Andrée descendit nonchalamment de son lit, et tout en se déshabillant pour se r'habiller :

— Conte-moi cela, dit-elle.

— En effet, je venais justement auprès de mademoiselle pour lui dire...

Elle s'arrêta.

— Pour lui dire quoi? Bon Dieu, comme tu as l'air effaré, Nicolle.

— J'ai l'air effaré comme mademoiselle a l'air fatigué; sans doute nous souffrons toutes deux.

Le *nous* déplut à Andrée qui fronça le sourcil et fit entendre cette exclamation :

— Ah!

Mais Nicolle s'étonna peu de l'exclamation, quoique l'intonation avec laquelle elle avait été faite eût dû lui donner à réfléchir.

— Puisque mademoiselle le veut bien, je commence, dit-elle.

— Voyons, répondit Andrée.

— J'ai envie de me marier, mademoiselle, continua Nicolle.

— Bah! fit Andrée... tu penses à cela, et tu n'as pas encore dix-sept ans.

— Mademoiselle n'en a que seize.

— Eh bien?

— Eh bien! quoique mademoiselle n'en ait que seize, ne songe-t-elle pas à se marier quelquefois?...

— En quoi voyez-vous cela? demanda sévèrement Andrée.

Nicolle ouvrit la bouche pour dire une impertinence, mais elle connaissait Andrée, elle savait que ce serait couper court à l'explication, laquelle n'était point encore assez avancée, elle se ravisa donc.

— Au fait, dit-elle, je ne puis savoir ce que pense mademoiselle, je suis une paysanne et je vais selon la nature, moi.

— Voilà un singulier mot.

— Comment! n'est-il pas naturel d'aimer quelqu'un et de s'en faire aimer?

— C'est possible; après?

— Eh bien! j'aime quelqu'un.

— Et ce quelqu'un vous aime?

— Je le crois, mademoiselle.

Nicolle comprit que le doute était trop pâle et que, dans une occasion pareille, il était besoin de l'affirmative.

— C'est-à-dire que j'en suis sûre, ajouta-t-elle.

— Très-bien; mademoiselle occupe son temps à Taverney, à ce que je vois.

— Il faut bien songer à l'avenir. Vous qui êtes une demoiselle, vous aurez sans doute une fortune de quelque parent riche; moi qui n'ai même pas de parents, je n'aurai que ce que je trouverai.

Comme tout cela paraissait assez simple à Andrée, elle oublia peu à peu le ton avec lequel avaient été prononcées les paroles qu'elle avait trouvées inconvenantes, et sa bonté naturelle ayant pris le dessus :

— Au fait, dit-elle, qui veux-tu épouser?

— Oh! quelqu'un que mademoiselle connaît dit Nicolle, en attachant ses deux beaux yeux sur ceux d'Andrée.

— Que je connais?

— Parfaitement.

— Qui est-ce? tu me fais bien languir, voyons.

— J'ai peur que mon choix ne déplaise à mademoiselle.

— A moi?

— Oui!

— Tu le juges donc toi-même peu convenable?

— Je ne dis pas cela.

— Eh bien! alors dis sans crainte, il est du devoir des maîtres de s'intéresser à ceux de leurs gens qui les servent bien, et je suis contente de toi.

— Mademoiselle est bien bonne.

— Dis donc vite, et achève de me lacer.

Nicolle rassembla toutes ses forces et toute sa pénétration.

— Eh bien ! c'est... c'est Gilbert, dit-elle.

Au grand étonnement de Nicolle, Andrée ne sourcilla point.

— Gilbert, le petit Gilbert, le fils de ma nourrice ?

— Lui-même, mademoiselle.

— Comment, c'est ce garçon-là que tu veux épouser ?

— Oui, mademoiselle, c'est lui.

— Et il t'aime ?

Nicolle se crut arrivée au moment décisif.

— Il me l'a dit vingt fois, répondit-elle.

— Eh bien ! épouse-le, dit tranquillement Andrée ; je n'y vois aucun obstacle. Tu n'a plus de parents ; il est orphelin ; vous êtes chacun maître de votre sort.

— Sans doute, balbutia Nicolle stupéfaite de voir l'événement succéder d'une façon si peu en rapport avec ses prévisions. Quoi ! mademoiselle permet...

— Tout-à-fait ; seulement vous êtes bien jeunes tous deux.

— Nous aurons un peu plus longtemps à vivre ensemble.

— Vous n'êtes riches ni l'un ni l'autre ?

— Nous travaillerons.

— A quoi travaillera-t-il, lui qui n'est bon à rien ?

Pour le coup Nicolle n'y tint plus, tant de dissimulation l'avait épuisée.

—Mademoiselle me permettra de lui dire qu'elle traite bien mal ce pauvre Gilbert, répondit-elle.

— Dam ! fit Andrée, je le traite comme il le mérite, c'est un paresseux.

— Oh, mademoiselle, il lit toujours et ne demande qu'à s'instruire.

— Rempli de mauvaise volonté, continua Andrée.

— Pas pour mademoiselle toujours, répliqua Nicolle.

— Comment cela ?

— Mademoiselle le sait mieux que personne, elle qui lui commande de chasser pour la table.

— Moi !

— Et qui lui fait faire quelquefois dix lieues avant qu'il ne trouve un gibier.

— Ma foi, j'avoue que je n'y ai jamais fait la moindre attention.

— Au gibier... dit Nicolle en ricanant.

Andrée eût ri peut-être de cette saillie, et n'eût pas deviné tout le fiel contenu dans les sarcasmes de sa chambrière, si elle eût été dans sa disposition ordinaire d'esprit. Mais ses nerfs tressaillaient comme les cordes d'un instrument qu'on a fatigué outre mesure. Des frissonnements nerveux précédaient chaque acte de sa volonté, chaque mouvement de son corps. Le moindre mouvement d'esprit lui était une difficulté qu'il fallait vaincre ; — en style de nos jours, nous dirions qu'elle était *agacée*. Mot heureux, conquête de philologie qui rappelle cet état de frisson révoltant où nous jette la succion d'un fruit âpre ou le contact de certains corps raboteux.

— Que veut dire cet esprit ? demanda Andrée se ranimant tout-à-coup, et prenant avec l'im-

patience toute la perspicacité que sa mollesse l'empêchait d'avoir depuis le commencement de la scène.

— Je n'ai pas d'esprit, mademoiselle, dit Nicolle. L'esprit est bon pour les grandes dames. Je suis une pauvre fille, et je dis tout bonnement ce qui est.

— Qu'est-ce qui est, voyons ?

— Mademoiselle calomnie Gilbert, qui est plein d'attentions pour elle. Voilà ce qui est.

— Il ne fait que son devoir en qualité de domestique, après?

— Mais Gilbert n'est pas domestique, mademoiselle; on ne le paie pas.

— Il est fils de nos anciens métayers; on le nourrit, on le loge; il ne fait rien en échange de la nourriture et du logement qu'on lui donne; tant pis pour lui, car il les vole. Mais où voulez-vous en venir et pourquoi défendre si chaudement ce garçon que l'on n'attaque pas?

— Oh! je sais bien que mademoiselle ne l'attaque pas, dit Nicolle avec un sourire tout hérissé d'épines, au contraire.

— Voilà encore des paroles que je ne comprends pas.

— Parce que mademoiselle ne veut pas les comprendre, sans doute.

— Assez, mademoiselle, dit Andrée sévèrement, expliquez-moi à l'instant même ce que vous voulez dire.

— Mademoiselle le sait certainement mieux que moi, ce que je veux dire.

— Non, je ne sais rien, et surtout je ne devine

rien, car je n'ai pas le temps de deviner des énigmes que vous me posez. Vous me demandez mon consentement à votre mariage, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, et je prie mademoiselle de ne pas m'en vouloir si Gilbert m'aime.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi que Gilbert vous aime ou ne vous aime pas. Tenez, en vérité, vous me fatiguez, mademoiselle.

Nicolle se haussa sur ses petits pieds comme un jeune coq sur ses ergots. La colère, si longtemps contenue en elle, se fit jour enfin.

— Après cela, dit-elle, mademoiselle à peut-être déjà dit la même chose à Gilbert.

— Est-ce que je parle à votre Gilbert. Laissez-moi en paix, mademoiselle, vous êtes folle.

— Si mademoiselle ne lui parle pas, ou ne lui parle plus, je ne pense pas qu'il y ait fort longtemps.

Andrée s'avança vers Nicolle, qu'elle couvrit tout entière d'un admirable regard de dédain.

— Vous tournez depuis une heure autour de quelqu'impertinence. Finissez-en. Je le veux.

— Mais... fit Nicolle un peu émue.

— Vous dites que j'ai parlé à Gilbert?

— Oui, mademoiselle, je le dis.

Une pensée qu'elle avait longtemps regardée comme impossible vint à l'esprit d'Andrée.

— Mais cette malheureuse fait de la jalousie, Dieu me pardonne! s'écria-t-elle en éclatant de rire. Rassure-toi, ma pauvre Legay, je ne le regarde pas, ton Gilbert, et je ne saurais même te dire de quelle couleur sont ses yeux.

Et Andrée se sentait toute prête à pardonner ce qui, selon elle, n'était plus une impertinence, mais une folie.

Ce n'était point le compte de Nicolle; c'était elle qui se regardait comme l'offensée, et elle ne voulait point de pardon.

— Je le crois, répliqua-t-elle, et ce n'est pas le moyen de le savoir que de le regarder la nuit.

— Plait-il? fit Andrée qui commençait à comprendre, mais qui ne pouvait croire encore.

— Je dis que si mademoiselle ne parle à Gilbert que la nuit, comme elle l'a fait hier, ce n'est pas le moyen de connaître bien exactement les détails de son visage.

— Si vous ne vous expliquez pas sur-le-champ, prenez garde, dit Andrée fort pâle.

— Oh! ce sera bien aisé, mademoiselle, dit Nicolle, abandonnant tout son plan de prudence... j'ai vu cette nuit...

— Taisez-vous, on me parle d'en bas, dit Andrée.

Effectivement une voix criait du parterre :

— Andrée! Andrée!

— C'est monsieur votre père, mademoiselle, dit Nicolle, avec l'étranger qui a passé la nuit ici.

Descendez; dites que je ne puis répondre; dites que je souffre, que j'ai une courbature, et revenez, que je finisse comme il convient cet étrange débat.

— Andrée! cria de nouveau le baron, c'est M. de Balsamo qui veut tout simplement vous faire son compliment du matin.

— Allez, vous dis-je, répéta Andrée, en mon-

trant la porte à Nicolle, avec un geste de reine.

Nicolle obéit, comme on obéissait à Andrée quand elle ordonnait, sans répliquer, sans sourciller.

Mais, lorsque Nicolle fut partie, Andrée, éprouva quelque chose d'étrange ; si bien résolue qu'elle fût à ne pas se montrer, elle se sentit comme entraînée par une puissance supérieure et irrésistible vers la fenêtre laissée entr'ouverte par Legay.

Elle vit alors Balsamo qui la saluait profondément en fixant ses yeux sur elle.

Elle chancela et se retint aux volets pour ne pas perdre l'équilibre.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle à son tour.

Elle prononça ces deux mots juste au moment où Nicolle, qui venait prévenir le baron que sa fille ne répondrait point, restait stupéfaite et la bouche béante, sans rien comprendre à cette capricieuse contradiction.

Presqu'aussitôt Andrée, abandonnée de toutes ses forces, tomba sur un fauteuil.

Balsamo la regardait toujours.

CHAPITRE XII.

Au jour.

Le voyageur s'était levé de grand matin pour donner un coup d'œil à la voiture et s'informer de la santé d'Althotas.

Tout le monde dormait encore au château, excepté Gilbert, qui, caché derrière les barreaux d'une chambre qu'il habitait à la porte d'entrée, avait curieusement suivi les manœuvres de Balsamo et interrogé toutes ses démarches.

Mais Balsamo s'était retiré, fermant la porte du compartiment d'Althotas, et il était loin avant que Gilbert n'eût même mis le pied dans l'avenue.

En effet, Balsamo, en remontant vers le massif, avait été frappé du changement que le jour apportait dans le tableau qui lui avait paru si sombre la veille.

Le petit château blanc et rouge, car il était fait de pierres et de briques, était surmonté d'une forêt de sycomores et de faux ébéniers immenses, dont les grappes parfumées tombaient sur son toit et ceignaient les pavillons comme des couronnes d'or.

En avant sur le parterre, une pièce d'eau de trente pas en carré avec une large bordure de gazon et une haie de sureaux en fleurs, faisaient un délicieux repos pour la vue sacrifiée de ce côté, grâce à la hauteur des trembles de l'avenue.

De chaque côté des pavillons, montait jusqu'à un petit bois touffu, asile d'une multitude d'oiseaux dont on entendait au château le concert matinal, montait, disons-nous, une large allée d'érables, de platanes et de tilleuls. Balsamo prit celle de gauche, et au bout d'une vingtaine de pas, il se trouve dans un massif de verdure dont les seringats, trempés par la pluie d'orage, exhalaient des parfums délicieux. Sous des bordures de troënes perçaient les chèvrefeuilles et les jasmins, et une longue allée d'iris entremêlés de fraisiers, se perdait sous un bois tout enchevrêté de ronces en fleurs et d'aubépines roses.

Balsamo arriva ainsi jusqu'à la partie culminante du terrain. Il y vit les ruines majestueuses encore d'un château bâti en silex. Une moitié de tour subsistait seule au milieu d'un énorme amoncèlement de pierres, sur lesquelles serpentaient de longues guirlandes de lierre et de vigne vierge, ces sauvages enfants de la destruction, que la nature a placés sur les ruines pour indiquer à l'homme que les ruines elles-mêmes sont fécondes.

Ainsi considéré, le domaine de Taverney, borné à sept ou huit arpents, ne manquait ni de dignité, ni de grâce. La maison ressemblait à ces cavernes dont la nature embellit les abords, avec ses fleurs, ses lianes et la capricieuse fantaisie de ses groupes de rochers, mais dont la nudité extérieure effraie et repousse le voyageur égaré, qui demande à ces roches creuses un asile pour la nuit.

Tandis que Balsamo revenait après une heure de promenade des ruines vers la maison d'habitation, il vit le baron ensevelissant sa frêle personne dans sa grande robe de chambre d'indienne à fleurs, sortir de la maison par une porte latérale donnant sur l'escalier, et parcourir le jardin en épluchant ses roses et en écrasant des colimaçons.

Balsamo se hâta d'accourir à sa rencontre.

— Monsieur, dit-il, avec une politesse d'autant plus recherchée, qu'il avait sondé plus avant la pauvreté de son hôte, — permettez-moi de vous présenter mes excuses en même temps que mes respects. J'aurais dû attendre votre réveil pour descendre, mais de ma fenêtre le coup-d'œil de Taverney m'a séduit j'ai voulu voir de près ce beau jardin et ces ruines imposantes.

— Le fait est, monsieur, que les ruines sont fort belles, répondit le baron, après avoir rendu ses politesses à Balsamo. C'est même tout ce qu'il y a de beau ici.

— C'était un château? demanda le voyageur.

— Oui, c'était le mien, ou plutôt celui de mes ancêtres, on l'appelait Maison-Rouge, et nous avons longtemps porté ce nom avec celui de Taverney. La baronnie est même celle de Maison-

Rouge. — Mais, mon cher hôte, ne parlons plus de ce qui n'est plus.

Balsamo s'inclina en signe d'hésitation.

— Je voulais de mon côté, monsieur, continua le baron, vous faire mes excuses. Ma maison est pauvre, et je vous avais prévenu.

— Je m'y trouve admirablement bien, monsieur.

— Un chenil, mon cher hôte, un chenil, dit le baron, un nid que les rats commencent à prendre en affection, depuis que les renards, les lézards et les couleuvres les ont chassés de l'autre château. Ah! pardieu, monsieur, continua le baron, vous qui êtes sorcier ou peu s'en faut, vous devriez bien relever d'un coup de baguette le vieux château de Maison-Rouge et ne pas oublier surtout les deux mille arpens de prés et de bois qui formaient sa ceinture. Mais je gage qu'au lieu de songer à cela vous avez eu la politesse de dormir dans un exécrable lit.

— Oh! monsieur.

— Ne vous en défendez pas, mon cher hôte. Le lit est exécrable, je le connais, c'est celui de mon fils.

— Je vous jure, monsieur le baron, que tel qu'il est, le lit m'a paru excellent. En tout cas, je suis confus des bontés que vous avez pour moi, et je voudrais de tout mon cœur vous le prouver en vous rendant un service quelconque.

Le vieillard, qui raillait toujours, ne manqua pas la réplique.

— Eh bien! lui dit-il en lui montrant La Brie, qui lui apportait un verre d'eau pure sur une ma-

gnifique assiette de Saxe, l'occasion s'en présente ; monsieur le baron, faites pour moi ce que Notre Seigneur à fait pour les noces de Cana, changez cette eau en vin, mais en vin de Bourgogne au moins en Chambertin, par exemple, et vous me rendrez en ce moment le plus grand service que vous puissiez me rendre.

Balsamo sourit ; le vieillard prit le sourire pour une dénégation ; il prit le verre et avala son contenu d'un trait.

— Excellent spécifique, dit Balsamo. L'eau est le plus noble des éléments, baron attendu que c'est sur l'eau que fut porté l'esprit de Dieu avant la création du monde. Rien ne résiste à son action ; il perce la pierre, et peut-être un jour reconnaîtra-t-on qu'il dissout le diamant?

— Eh bien ! l'eau me dissoudra, dit le baron, voulez-vous trinquer avec moi, mon hôte? Elle a sur mon vin l'avantage d'être d'un excellent cru. Oh ! il en reste encore. Ce n'est pas comme de mon marasquin.

— Si vous aviez à votre verre, ajouté un verre pour moi, mon cher hôte, peut-être eussé-je pu tirer de cette politesse un moyen de vous être utile.

— Bon, expliquez-moi cela. Est-il encore temps ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Ordonnez à ce brave homme de m'apporter un verre d'eau bien pure.

— La Brie, vous entendez, dit le baron.

La Brie partit avec son activité ordinaire.

— Comment, dit le baron en se retournant vers son hôte, comment le verre d'eau que je bois cha-

que matin renfermerait des propriétés ou des secrets dont je ne me doutais pas? Comment j'aurais depuis dix ans fait de l'alchimie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans m'en douter?

— J'ignore ce que vous avez fait répondit gravement Balsamo, mais je sais ce que je fais, moi.

Puis, retournant vers La Brie, qui avait fait la commission avec une rapidité miraculeuse :

— Merci, mon brave serviteur, dit il.

Et, prenant le verre de ses mains, il l'éleva à la hauteur de ses yeux, et interrogea le contenu du cristal, sur lequel le grand jour faisait nager des perles et courir des zébrures violettes ou diamantées.

— C'est donc bien beau ce que l'on voit dans un verre d'eau? dit le baron. Diable! diable!

— Mais oui, monsieur le baron, répondit l'étranger; aujourd'hui du moins c'est fort beau.

Et Balsamo parut redoubler d'attention, tandis que le baron, malgré lui, le suivait des yeux, et que La Brie, tout ébahi, continuait de lui tendre son assiette.

Qu'y voyez-vous, cher hôte? dit le baron, continuant son persifflage. En vérité, je bous d'impatience; un héritage pour moi, un nouveau Maison-Rouge pour rétablir un peu mes petites affaires?

— J'y vois l'invitation que je vais vous transmettre, de vous tenir sur le qui vive.

— Vraiment! dois je être attaqué?

— Non; mais vous devez ce matin même recevoir une visite.

— Alors, c'est que vous avez donné rendez-

vous à quelqu'un chez moi. C'est mal, monsieur, c'est très-mal. Il n'y aura peut-être pas de perdreaux ce matin, prenez-y garde.

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est sérieux, mon cher hôte, reprit Balsamo; et de la plus haute importance, quelqu'un s'achemine en ce moment vers Taverney.

— Par quel hasard, mon Dieu! et quelle espèce de visite? Instruisez-moi, mon cher hôte, je vous en supplie, car je vous avouerai que, pour moi, — vous avez dû vous en apercevoir à l'accueil un peu vinaigre que je vous ai fait, — tout visiteur est importun. Précisez, cher sorcier, précisez, si cela vous est possible.

— Non-seulement cela m'est possible, mais je dirai plus, pour que vous ne m'ayez pas une trop grande obligation, cela m'est même facile.

Et Balsamo ramena son œil scrutateur sur la couche d'opale qui ondulait dans le verre.

— Eh bien! voyez-vous? demanda le baron.

— Parfaitement.

— Alors, parlez, ma sœur Anne.

— Je vois venir une personne de haute condition.

— Bah! vraiment, et cette personne vient comme cela, sans être invitée par personne?

— Elle s'est invitée elle-même. Elle est conduite par monsieur votre fils.

— Par Philippe?

— Par lui-même.

Ici, le baron fut saisi d'un accès d'hilarité fort désobligeant pour le sorcier.

— Ah! ah! dit-il, conduite par mon fils... Vous

dites que cette personne est conduite par mon fils?

— Oui, baron.

— Vous le connaissez donc, mon fils?

— Pas le moins du monde.

— Et mon fils est en ce moment?

— A une demi, un quart de lieue peut-être!

— D'ici?

— Oui.

— Mon cher monsieur, mon fils est à Strasbourg, où il tient garnison, et à moins de s'exposer à être déclaré déserteur, ce qu'il ne fera pas, je vous jure, il ne peut m'amener personne.

— Il vous amène cependant quelqu'un, dit Balsamo, en continuant d'interroger son verre d'eau.

— Et ce quelqu'un, demanda le baron, — est-ce un homme, est-ce une femme?

— C'est une dame, baron, et même une très-grande dame. Ah! tenez, quelque chose de particulier, d'étrange!

— Et d'important? reprit le baron.

— Ma foi oui.

— Achevez, en ce cas.

— C'est que vous ferez bien d'éloigner votre petite servante, — cette petite drôlesse, comme vous dites, — qui a de la corne au bout des doigts.

— Et pourquoi cela l'éloignerais-je?

— Parce que Nicolle Legay a dans le visage quelques traits de la personne qui vient ici.

— Et vous dites que c'est une grande dame, une grande dame qui ressemble à Nicolle; vous voyez bien que vous tombez dans la contradiction?

— Pourquoi pas? J'ai acheté autrefois une esclave qui ressemblait tellement à la reine Cléopâtre, qu'il était question de la conduire à Rome pour la faire figurer dans le triomphe d'Octave.

— Bon, voilà que cela vous reprend, dit le baron.

— Ensuite, faites-en ce que vous voudrez de ce que je vous dis, mon cher hôte ; vous comprenez, la chose ne me regarde aucunement et est toute dans vos intérêts.

— Mais en quoi cette ressemblance de Nicolle peut-elle blesser la personne?

— Supposez que vous soyez roi de France, ce que je ne vous souhaite pas, ou Dauphin, ce que je vous souhaite moins encore, seriez-vous charmé en entrant dans une maison de trouver au nombre des domestiques de cette maison, une contrefaçon de votre auguste visage?

— Ah! diable, dit le baron, voici un dilemme des plus forts, il résulterait donc de ce que vous dites...

— Que la très-haute et très-puissante dame qui va venir serait peut-être mal contente de voir son image vivante en jupe courte et en fichu de toile.

— Eh bien! dit le baron, toujours riant, nous y aviserons quand il le faudra. Mais voyez-vous, cher baron, dans tout cela c'est mon fils qui me réjouit le plus. Ce cher Philippe, qu'un heureux hasard va nous amener comme cela, sans crier : Gare!

Et le baron se mit à rire plus fort.

— Ainsi, dit gravement Balsamo, ma prédiction vous fait plaisir? Tant mieux, ma foi ; mais à votre place, baron...

— A ma place?

— Je donnerais quelques ordres, je ferais quelques dispositions...

— Vraiment?

— Oui.

— J'y songerai, cher hôte, j'y songerai.

— Il serait temps.

— C'est donc sérieusement que vous me dites cela?

— On ne peut plus sérieusement, baron; car si vous voulez recevoir dignement la personne qui vous fait la faveur de vous visiter, vous n'avez pas une minute à perdre.

— Le baron secoua la tête.

— Vous doutez, je crois? dit Balsamo.

— Ma foi, cher hôte, j'avoue que vous avez affaire à l'incrédule le plus endurci...

Ce fut en ce moment que le baron se dirigea du côté du pavillon de sa fille pour lui faire part de la prédiction de son hôte, et qu'il appela :

— Andrée! Andrée!

Nous savons comment la jeune fille répondit à l'invitation de son père, et comment le regard fascinateur de Balsamo l'attira malgré elle près de la fenêtre.

Nicolle était là regardant avec étonnement La Brie, qui lui faisait des signes et cherchait à comprendre.

— C'est diablement difficile à croire, répétait le baron, et à moins que de voir...

— Alors, puisqu'il faut absolument que vous voyiez retournez-vous, dit Balsamo en étendant la main vers l'avenue au bout de laquelle galop-

pait à toute bride un cavalier, dont le cheval faisait résonner la terre sous ses pas.

— Oh ! oh ! s'écria le baron, voilà en effet...

— Monsieur Philippe ! s'écria Nicolle en se haussant sur la pointe des pieds.

— Notre jeune maître, fit La Brie avec un grognement de joie.

— Mon frère ! mon frère ! exclama Andrée, en lui tendant les deux bras par sa fenêtre.

— Serait-ce, par hasard, monsieur votre fils, cher baron ? demanda négligemment Balsamo.

— Oui, pardieu ! oui, c'est lui-même, répondit le baron stupéfait !

— C'est un commencement, dit Balsamo.

— Décidément vous êtes donc sorcier ? demanda le baron.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de l'étranger.

Le cheval grandissait à vue d'œil, on le vit bientôt ruisselant de sueur, entouré d'une vapeur humide franchir les dernières rangées d'arbres, et il courait encore, qu'un jeune officier de taille moyenne, couvert de boue et la figure animée par la rapidité de sa course, sautait à bas du coursier et venait embrasser son père.

— Ah diable ! disait le comte ébranlé dans ses principes d'incrédulité. Ah diable !

— Oui, mon père, disait Philippe qui voyait un reste de doute flotter sur le visage du vieillard. C'est moi ! c'est bien moi !

— Sans doute, c'est toi, répondit le baron ; je le vois mordieu bien ! Mais par quel hasard est-ce toi ?

— Mon père, dit Philippe, un grand honneur est réservé à notre maison.

Le vieillard releva la tête.

— Une visite illustre se dirige vers Taverney, dans une heure, Marie Antoinette-Josephe, archiduchesse d'Autriche et dauphine de France, sera ici.

Le comte laissa tomber ses bras avec autant d'humilité qu'il avait montré de sarcasme et d'ironie, et se tournant vers Balsamo :

— Pardonnez, dit-il.

— Monsieur, dit Balsamo en saluant Taverney, je vous laisse avec monsieur votre fils; il y a longtemps que vous ne vous êtes vus, et vous devez avoir mille choses à vous dire.

Et Balsamo, après avoir salué Andrée, qui, toute joyeuse de l'arrivée de son frère, se précipitait à sa rencontre, se retira, faisant un signe à Nicolle et à La Brie, qui, sans doute, comprirent ce signe, car ils le suivirent et disparurent avec lui sous les arbres de l'avenue.

CHAPITRE XIII.

Philippe de Taverney.

Philippe de Taverney, chevalier de Maison-Rouge, ne ressemblait point à sa sœur, quoiqu'il fût aussi beau comme homme qu'elle était belle comme femme. En effet, des yeux d'une expression douce et fière, une coupe irréprochable de visage, d'admirables mains, un pied de femme et la taille la mieux prise du monde, en faisaient un charmant cavalier.

Comme tous les esprits distingués qui se trouvent gênés dans la vie, telle que la leur fait le monde, Philippe était triste sans être sombre. C'est à cette tristesse peut-être qu'il devait sa douceur, car sans cette tristesse accidentelle, il eût été naturellement impérieux, superbe et peu communicatif. Le besoin de vivre avec tous les

pauvres, ses égaux de fait, comme avec tous les riches ses égaux de droit, assouplissait une nature que le ciel avait créée rude, dominatrice et susceptible ; il y a toujours un peu de dédain dans la mansuétude du lion.

Philippe avait à peine embrassé son père, qu'Andrée, arrachée à sa torpeur magnétique par la secousse de cet heureux événement, vint, comme nous l'avons dit, se jeter au cou du jeune homme.

Cette action était accompagnée de sanglots qui révélaient toute l'importance que donnait à cette réunion, le cœur de la chaste enfant.

Philippe prit la main d'Andrée et celle de son père et les entraîna tous deux dans le salon, où ils se trouvèrent seuls.

— Vous êtes incrédule, mon père, tu es surprise, ma sœur, dit-il, après les avoir fait asseoir tous deux à ses côtés. Cependant rien n'est plus vrai ; encore quelques instants, et M^me^ la Dauphine sera dans notre pauvre demeure.

— Il faut l'en empêcher à tout prix, ventrebleu! s'écria le baron, ici la Dauphine ; mais s'il arrivait une pareille chose, nous serions déshonorés à jamais. Si c'est ici que M^me^ la Dauphine vient chercher un échantillon de la noblesse de France, je la plains, morbleu, je la plains. Mais par quel hasard, dis moi, a-t-elle été justement choisir ma maison?

— Oh ! c'est tout une histoire, mon père.

— Une histoire, répéta Andrée, raconte-nous-la.

— Oui, une histoire, qui ferait bénir Dieu à ceux qui oublieraient qu'il est notre sauveur et notre père.

Le baron allongea les lèvres en homme qui doute que l'arbitre souverain des hommes et des choses ait daigné abaisser les yeux vers lui et se mêler de ses affaires.

Andrée, voyant que Philippe était joyeux, ne doutait de rien, elle, et lui serrait la main pour le remercier de la bonne nouvelle qu'il apportait et du bonheur qu'il paraissait éprouver, en murmurant : mon frère ! mon bon frère !

— Mon frère, mon bon frère, répétait le baron; elle a ma foi l'air satisfait de ce qui nous arrive.

— Mais vous voyez bien, mon père, que Philippe semble heureux.

— Parce que M. Philippe est un enthousiaste ; mais moi qui, heureusement ou malheureusement, pèse les choses, dit Taverney en jetant un coup-d'œil attristé sur l'ameublement de son salon, je ne vois rien dans tout cela de bien riant.

— Vous en jugerez autrement tout-à-l'heure, mon père, dit le jeune homme, quand je vous aurai raconté ce qui m'est arrivé.

— Raconte donc alors, grommela le vieillard.

— Oui, oui, raconte Philippe, dit Andrée.

— Eh bien ! j'étais, comme vous le savez, en garnison à Strasbourg. Or vous savez que c'est par Strasbourg que la reine a fait son entrée.

— Est-ce qu'on sait quelque chose dans cette tanière? dit Taverney.

— Tu dis donc, cher frère, que c'est par Strasbourg que la reine...

— Oui, nous attendions depuis le matin sur le glacis, il pleuvait à verse, nos habits ruisselaient d'eau. On n'avait aucune nouvelle bien certaine

de l'heure positive à laquelle arriverait Mme la Dauphine. Mon major m'envoya en reconnaissance au-devant du cortége. Je fis une lieue à peu près. Tout-à-coup, au détour d'un chemin, je me trouvai face à face avec les premiers cavaliers de l'escorte. J'échangeai quelques paroles avec eux ; ils précédaient son altesse royale, qui passa la tête par la portière et demanda qui j'étais.

Il paraît qu'on me rappela ; mais, pressé d'aller reporter une réponse affirmative à celui qui m'avait envoyé, j'étais déjà reparti au galop. La fatigue d'une faction de six heures avait disparu comme par enchantement.

— Et madame la Dauphine? demanda Andrée.

— Elle est jeune comme toi, elle est belle comme tous les anges, dit le chevalier.

— Dis donc, Philippe?... dit le baron en hésitant.

— Eh ! bien, mon père.

— Madame la Dauphine ne ressemble-t-elle point à quelqu'un que tu connais?

— Que je connais, moi !

— Oui.

— Personne ne peut ressembler à Mme la Dauphine, s'écria le jeune homme avec enthousiasme.

— Cherche.

Philippe chercha.

— Non, dit-il.

— Voyons... à Nicolle, par exemple?

— Oh ! c'est étrange, s'écria Philippe surpris. Oui, Nicolle en effet a quelque chose de l'illustre voyageuse. Oh ! mais, si loin d'elle, si au-dessous d'elle. Mais d'où avez-vous pu savoir cela? mon père.

— Je le tiens d'un sorcier, ma foi.

— D'un sorcier? dit Philippe étonné.

— Oui, lequel m'avait en même temps prédit ta venue.

— L'étranger? demanda timidement Andrée.

— L'étranger, est-ce cet homme qui était près de vous quand je suis arrivé, monsieur, et qui s'est discrètement retiré à mon approche?

— Justement, mais achève ton récit, Philippe, achève.

— Peut-être vaudrait-il mieux faire quelques préparatifs, dit Andrée.

Mais le baron la retint par la main.

— Plus vous préparerez, plus nous serons ridicules, dit-il. Continuez, Philippe, continuez.

— J'y suis, mon père. Je revins donc à Strasbourg, je m'acquittai de mon message, on prévint le gouverneur, M. de Stainville, qui accourut aussitôt.

Comme le gouverneur, prévenu par un messager, arrivait sur le glacis, on battait au champ, le cortége commença de paraître et nous courûmes à la porte de Kehl.

J'étais près du gouverneur.

— M. de Stainville, dit le baron; mais, attends donc, j'ai connu un Stainville, moi...

— Beau-frère du ministre, de M. de Choiseul.

— C'est cela; continue, continue, dit le baron.

— M^me^ la Dauphine qui est jeune, aime sans doute les jeunes visages, car elle écouta assez distraitement les compliments de M. le gouverneur, et fixant les yeux sur moi qui m'étais reculé par respect :

— N'est-ce pas monsieur, demanda-t-elle en me montrant, qui a été envoyé au-devant de moi.

— Oui, madame, répondit M. de Stainville.

— Approchez, monsieur, dit-elle.

Je m'approchai.

— Comment vous nomme-t-on ? demanda Mme la Dauphine d'une voix charmante.

— Le chevalier de Taverney Maison-Rouge, répondis-je en balbutiant.

— Prenez ce nom sur vos tablettes, ma chère, dit Mme la Dauphine en s'adressant à une vieille dame que j'ai su depuis être la comtesse de Langershausen, sa gouvernante, et qui écrivit effectivement mon nom sur son agenda.

Puis, se tournant vers moi :

— Ah! monsieur, dit-elle, dans quel état vous a mis cet affreux temps! En vérité, je me fais de grands reproches quand je songe que c'est pour moi que vous avez tant souffert.

— Que c'est bon à Mme la Dauphine, et quelles charmantes paroles ! s'écria Andrée en joignant les mains.

— Aussi je les ai retenues mot pour mot, dit Philippe, avec l'intonation, l'air du visage qui les accompagnaient, tout, tout, tout.

— Très-bien ! très-bien ! murmura le baron avec un singulier sourire dans lequel on pouvait lire à la fois et la fatuité paternelle et la mauvaise opinion qu'il avait des femmes et même des reines. Bien, continuez, Philippe.

— Que répondîtes-vous ? demanda Andrée.

— Je ne répondis rien ; je m'inclinai jusqu'à terre, et Mme la Dauphine passa.

— Comment! vous n'avez rien répondu ? s'écria le baron.

— Je n'avais plus de voix, mon père. Toute ma vie s'était retirée en mon cœur, que je sentais battre avec violence.

— Du diable si à votre âge, quand je fus présenté à la princesse Leczinska, je ne trouvai rien à dire!

— Vous avez beaucoup d'esprit, vous, monsieur, répondit Philippe en s'inclinant.

Andrée lui serra la main.

— Je profitai du départ de Son Altesse, continua Philippe, pour retourner à mon logis et y faire une nouvelle toilette, car j'étais effectivement trempé d'eau et souillé de boue à faire pitié.

— Pauvre frère! murmura Andrée.

— Cependant, continua Philippe, M^me^ la Dauphine était arrivée à l'hôtel de ville et recevait les félicitations des habitants. Les félicitations épuisées, on vint la prévenir qu'elle était servie, et elle se mit à table.

Un de mes amis, le major du régiment, le même qui m'avait envoyé au devant de Son Altesse, m'a assuré que la princesse regarda plusieurs fois autour d'elle cherchant dans les rangs des officiers qui assistaient à son dîner.

— Je ne vois pas, dit Son Altesse, après une investigation pareille renouvelée inutilement deux ou trois fois, je ne vois pas le jeune officier qui a été envoyé au devant de moi ce matin. Ne lui a-t-on pas dit que je désirais le remercier?

Le major s'avança.

— Madame, dit-il, monsieur le lieutenant de Taverney a dû rentrer chez lui pour changer de vêtements et se présenter ensuite d'une façon plus convenable devant votre Altesse Royale.

Un instant après je rentrai. Je n'étais pas depuis cinq minutes dans la salle que Mme la Dauphine m'aperçut.

Elle me fit signe de venir à elle. Je m'approchai.

— Monsieur, me dit-elle, auriez-vous quelque répugnance à me suivre à Paris?

— Oh! madame! m'écriai-je, tout au contraire, et ce serait pour moi un suprême bonheur; mais je suis au service, en garnison à Strasbourg, et...

— Et...

— C'est vous dire, madame, que mon désir seul est à moi.

— De qui dépendez-vous?

— Du gouverneur militaire.

— Bien... J'arrangerai cela avec lui.

Elle me fit un signe de la main, et je me retirai.

Le soir, elle s'approcha du gouverneur.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai un caprice à satisfaire.

— Dites ce caprice, et ce sera un ordre pour moi, madame.

— J'ai eu tort de dire un caprice à satisfaire; c'est un vœu à accomplir.

— La chose ne m'en sera que plus sacrée... Dites, madame.

— Et bien! j'ai fait vœu d'attacher à mon service le premier Français, quel qu'il fût, que je

rencontrerais en mettant le pied sur la terre de France, et de faire son bonheur et celui de sa famille, si toutefois il est au pouvoir des princes de faire le bonheur de quelqu'un.

— Les princes sont les représentants de Dieu sur la terre. Et quelle est la personne qui a eu le bonheur d'être rencontrée la première par Votre Altesse ?

— M. de Taverney Maison-Rouge, le jeune lieutenant qui a été vous prévenir de mon arrivée.

— Nous allons tous être jaloux de M. de Taverney, madame, dit le gouverneur ; mais nous ne troublerons pas le bonheur qui lui est réservé; il est retenu par sa consigne, mais nous lèverons sa consigne ; il est lié par son engagement, mais nous briserons son engagement ; il partira en même temps que Votre Altesse Royale.

En effet, le jour même où la voiture de Son Altesse quittait Strasbourg, je reçus l'ordre de monter à cheval et de l'accompagner. Depuis ce moment, je n'ai pas quitté la portière de son carrosse.

— Eh! eh! fit le baron avec son même sourire ; eh ! eh ! ce serait singulier, mais ce n'est pas impossible!

— Quoi, mon père ? dit naïvement le jeune homme.

— Oh! je m'entends, dit le baron, je m'entends, eh ! eh!

— Mais, cher frère, dit Andrée, je ne vois pas encore comment, au milieu de tout cela, M^me^ la Dauphine a pu venir à Taverney.

— Attends ; c'était hier au soir, vers onze heu-

res, nous arrivâmes à Nancy, et nous traversâmes la ville aux flambeaux. La Dauphine m'appela.

— Monsieur de Taverney, dit-elle, pressez l'escorte.

Je fis signe que la Dauphine désirait aller plus vite.

— Je veux partir demain de bon matin, ajouta la Dauphine.

— Votre Altesse désire faire demain une longue étape ? demandai-je.

— Non, mais je désire m'arrêter en route.

Quelque chose comme un pressentiment me troubla le cœur à ces mots.

— En route ? répétai-je.

— Oui, dit Son Altesse Royale.

Je me tus.

— Vous ne devinez pas où je veux m'arrêter ? demanda-t-elle en souriant.

— Non, madame.

— Je veux m'arrêter à Taverney.

— Pourquoi faire ? mon Dieu ! m'écriai-je.

— Pour voir votre père et votre sœur.

— Mon père ! ma sœur !... Comment Votre Altesse Royale sait...

— Je me suis informée, dit-elle, et j'ai appris qu'ils habitaient à deux cents pas de la route que nous suivons. Vous donnerez l'ordre qu'on arrête à Taverney.

— La sueur me monta au front, et je me hâtai de dire à Son Altesse Royale, avec un tremblement que vous comprenez :

— Madame, la maison de mon père n'est pas digne de recevoir une si grande princesse que vous êtes.

— Pourquoi cela? demanda Son Altesse Royale.

— Nous sommes pauvres, madame.

— Tant mieux, dit-elle, l'accueil n'en sera, j'en suis certaine, que plus cordial et plus simple. Il y a bien, si pauvre que soit Taverney, une tasse de lait pour une amie qui désire oublier un instant qu'elle est archiduchesse d'Autriche et Dauphine de France.

— Oh! madame, répondis-je en m'inclinant. Ce fut tout. Le respect m'empêchait d'en dire davantage.

J'espérais que Son Altesse Royale oublierait ce projet, ou que sa fantaisie se dissiperait ce matin avec l'air vif de la route, mais il n'en fut rien. Au relai de Pont-à-Mousson, Son Altesse me demanda si nous approchions de Taverney, et je fus forcé de répondre que nous n'en étions plus qu'à trois lieues.

— Maladroit! s'écria le baron.

— Hélas! on eût dit que la Dauphine devinait mon embarras. Ne craignez rien, me dit-elle, mon séjour ne sera pas long; mais puisque vous me menacez d'un accueil qui me fera souffrir, nous serons quittes, car moi aussi je vous ai fait souffrir à mon entrée à Strasbourg. Comment résister à de si charmantes paroles? dites, mon père..

— Oh! c'était impossible, dit Andrée, et Son Altesse Royale, si bonne à ce qu'il paraît, se contentera de mes fleurs et d'une tasse de mon lait, comme elle a dit.

— Oui, mais elle ne se contentera pas de mes fauteuils qui lui briseront les os, de mes lambris qui lui attristeront la vue. Au diable les caprices!

Bon, la France sera encore bien gouvernée par une femme qui a de ces fantaisies-là? Peste voilà! l'aurore d'un singulier règne!

— Oh! mon père, pouvez-vous dire de semblables choses d'une princesse qui nous comble d'honneurs.

— Qui me déshonore bien plutôt, s'écria le vieillard. Qui songe en ce moment aux Taverney? Personne. Le nom de la famille dort sous les ruines de Maison-Rouge, et j'espérais qu'il n'en sortirait que d'une certaine façon et quand le moment serait venu; mais non, j'espérais à tort, et voilà que le caprice d'un enfant va le ressusciter terni, poudreux, mesquin, misérable. Voici que les gazettes, à l'affût de tout ce qui est ridicule, pour en tirer le scandale dont elles vivent, vont consigner dans leurs sales recueils la visite d'une grande princesse au taudis de Taverney. Cordieu! j'ai une idée!

Le baron prononça ces paroles d'une façon qui fit tressaillir les deux jeunes gens.

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda Philippe.

— Je dis, mâchonna le baron, que l'on sait son histoire, et que si le duc de Mediana a bien incendié son palais pour embrasser une reine, je puis bien, moi, brûler une bicoque pour être dispensé de recevoir une Dauphine. Laissez arriver la princesse.

Les deux jeunes gens n'avaient entendu que les derniers mots, et ils se regardaient avec inquiétude.

— Laissez-la arriver, répéta Taverney.

— Elle ne peut tarder, monsieur, répondit Philippe. J'ai pris la traverse par les bois de Pierrefitte pour gagner quelques minutes sur le cortége, mais il ne peut être loin.

— En ce cas, il n'y a pas de temps à perdre, dit le baron.

Et, agile encore comme s'il eût eu vingt ans, le baron sortit du salon, courut à la cuisine, arracha du foyer un tison brûlant, et courant aux granges pleines de pailles sèches, de luzernes et de fèverolles, il l'approchait déjà des bottes de fourrages, lorsque Balsamo surgit derrière lui et lui saisit le bras.

— Que faites-vous donc là, monsieur, dit-il en arrachant le brandon des mains du vieillard ; l'archiduchesse d'Autriche n'est point un connétable de Bourbon dont la présence souille une maison à ce point qu'on la brûle plutôt que de la laisser y mettre le pied.

Le vieillard s'arrêta, pâle, tremblant et ne souriant plus comme d'habitude. Il lui avait fallu réunir toutes ses forces pour adopter au profit de son honneur, du moins à la façon dont il l'entendait, une résolution qui faisait d'une médiocrité encore supportable une misère complète.

—Allez, monsieur, allez, continua Balsamo, vous n'avez que le temps de quitter cette robe de chambre et de vous habiller d'une façon convenable. Quand j'ai connu au siége de Philipsbourg le baron de Taverney, il était grand-croix de Saint-Louis. Je ne sache pas d'habit qui ne redevienne riche et élégant sous une pareille décoration.

— Mais, monsieur, reprit Taverney, avec tout cela, la Dauphine va voir ce que je ne voulais pas même vous montrer à vous, c'est que je suis malheureux.

— Soyez tranquille, baron, on l'occupera de telle façon, qu'elle ne remarquera pas si votre maison est neuve ou vieille, pauvre ou riche. Soyez hospitalier, monsieur, c'est votre devoir comme gentilhomme. Que feront les ennemis de Son Altesse Royale, et elle en a bon nombre, si ses amis brûlent leurs châteaux pour ne pas la recevoir sous leur toit? N'anticipons pas sur les colères à venir, monsieur; chaque chose aura son tour.

M. de Taverney obéit avec cette résignation dont une fois déjà il avait donné la preuve, et alla rejoindre ses enfants, qui, inquiets de son absence, le cherchaient de tous côtés.

Quant à Balsamo, il se retira silencieusement comme pour achever une œuvre commencée.

CHAPITRE XIV.

Marie-Antoinette-Josephe, archiduchesse d'Autriche.

Il n'y avait pas de temps à perdre en effet, comme l'avait dit Balsamo ; un grand bruit de voitures, de chevaux et de voix retentissait dans le chemin si paisible d'ordinaire, qui conduisait de la route à la maison du baron de Taverney.

On vit alors trois carrosses, dont l'un chargé de dorures et de bas-reliefs mythologiques, n'était pas, malgré sa magnificence, moins poudreux ou moins éclaboussé que les autres, s'arrêter près de la grande porte que tenait ouverte Gilbert, dont les yeux dilatés et le tremblement fébrile indiquaient la vive émotion à l'aspect de tant de grandeurs.

Vingt cavaliers, tous jeunes et brillants, vinrent se ranger près de la principale voiture, lors-

qu'en descendit soutenue par un homme vêtu de noir, portant en sautoir sous l'habit, le grand cordon de l'Ordre une jeune fille de quinze à seize ans, coiffée sans poudre, mais avec une simplicité qui n'empêchait pas sa chevelure de s'élever un pied au-dessus de son front.

Marie-Antoinette, car c'était elle, arrivait en France avec une réputation de beauté que n'y apportaient pas toujours les princesses destinées à partager le trône de nos rois. Il était difficile d'avoir une opinion sur ses yeux, qui, sans être précisément beaux, prenaient à sa volonté toutes les expressions, et surtout celles si opposées de la douceur et du dédain; son nez était bien fait, sa lèvre supérieure était belle, mais sa lèvre inférieure, aristocratique héritage de dix-sept Césars, trop épaisse, trop avancée, et quelquefois même tombante, ne semblait aller convenablement à ce joli visage que lorsque ce joli visage voulait exprimer la colère ou l'indignation. Son teint était admirable; on voyait le sang courir sous le tissu délicat de sa peau; sa poitrine, son cou, ses épaules, étaient d'une suprême beauté; ses mains étaient royales. Elle avait deux démarches bien distinctes : l'une qu'elle prenait, et celle-là était ferme, noble et un peu pressée; l'autre à laquelle elle se laissait aller, et celle-ci était molle, balancée et pour ainsi dire caressante. Jamais femme n'a fait la révérence avec plus de grâce. Jamais reine n'a salué avec plus de science. Pliant la tête une seule fois pour dix personnes, et dans cette seule et unique inclinaison donnant à chacun ce qui lui revenait.

Ce jour-là, Marie-Antoinette avait son regard de femme, son sourire de femme et même de femme heureuse; elle était décidée, si la chose était possible, à ne pas redevenir Dauphine de la journée. Le calme le plus doux régnait sur son visage, la bienveillance la plus charmante animait ses yeux. Elle était vêtue d'une robe de soie blanche, et ses beaux bras nus supportaient un mantelet d'épaisses dentelles.

A peine eut-elle mis pied à terre qu'elle se retourna pour aider à descendre de voiture une de ses dames d'honneur que l'âge appesantissait un peu; puis, refusant le bras que lui offrait l'homme à l'habit noir et au cordon bleu, elle s'avança, libre, aspirant l'air et jetant les yeux autour d'elle, comme si elle voulait profiter jusqu'en ses moindres détails de la rare liberté qu'elle se donnait.

— Oh! le beau site, les beaux arbres, la gentille maisonnette, dit-elle, qu'on doit être heureux dans ce bon air et sous ces arbres qui vous cachent si bien.

En ce moment Philippe de Taverney arriva suivi d'Andrée, qui avec ses longs cheveux tordus en nattes, et vêtue d'une robe de soie gris de lin donnait le bras au baron, vêtu d'un bel habit de velours bleu de roi, débris de son ancienne splendeur. Il va sans dire que suivant la recommandation de Balsamo le baron n'avait pas oublié son grand cordon de Saint-Louis.

La dauphine s'arrêta sitôt qu'elle vit les deux personnes qui venaient à elle.

Autour de la jeune princesse se groupa sa cour; officiers tenant leurs chevaux par la bride, cour-

tisans le chapeau à la main, s'appuyant aux bras les uns des autres et chuchottant tout bas.

Philippe de Taverney s'approcha de la Dauphine, pâle d'émotion et avec une noblesse mélancolique.

—Madame, dit-il, si votre Altesse Royale le permet, j'aurai l'honneur de lui présenter M. le baron de Taverney-Maison-Rouge, mon père, et M^lle^ Claire-Andrée de Taverney, ma sœur?

Le baron s'inclina profondément et en homme qui sait saluer les reines. Andrée déploya toute la grâce de la timidité élégante, toute la politesse si flatteuse d'un respect sincère.

Marie-Antoinette regardait les deux jeunes gens et comme ce que lui avait dit Philippe de la pauvreté de leur père lui revenait à l'esprit, elle devinait leur souffrance.

— Madame, dit le baron d'une voix pleine de dignité, votre Altesse Royale fait trop d'honneur au château de Taverney; une si humble demeure n'est pas digne de recevoir tant de noblesse et de beauté.

— Je sais que je suis chez un vieux soldat de France, répondit la Dauphine, et ma mère, l'impératrice Marie-Thérèse, qui a beaucoup fait la guerre, m'a dit que dans votre pays, les plus riches de gloire sont presque toujours les plus pauvres d'argent.

Et, avec une grâce ineffable, elle tendit sa belle main à Andrée qui la baisa en s'agenouillant.

Cependant le baron, tout à son idée dominante, s'épouvantait de ce grand nombre de gens qui allaient emplir sa petite maison et manquer de siéges.

La Dauphine le tira tout-à-coup d'embarras.

— Messieurs, dit-elle en se tournant vers les personnes qui composaient son escorte, vous ne devez ni porter la fatigue de mes fantaisies, ni jouir du privilége d'une dauphine. Vous m'attendrez donc ici, je vous prie; dans une demi heure je reviens. Accompagnez-moi, ma bonne Langershausen, dit-elle en allemand à celle de ses femmes qu'elle avait aidée à descendre de voiture. — Suivez-nous, monsieur, dit-elle au seigneur vêtu de noir.

Celui-ci, qui, sous son simple habit, offrait une élégance remarquable, était un homme de trente ans à peine, beau de visage, et de grâcieuses manières. Il se rangea pour laisser passer la princesse.

Marie-Antoinette prit à son côté Andrée et fit signe à Philippe de venir près de sa sœur.

Quant au baron, il se trouva près du personnage éminent sans doute, à qui la Dauphine accordait l'honneur de l'accompagner.

— Vous êtes donc un Taverney-Maison-Rouge? dit celui-ci au baron, en chiquenaudant avec une impertinence tout aristocratique son magnifique jabot de dentelle d'Angleterre.

— Faut-il que je réponde monsieur ou monseigneur? demanda le baron avec une impertinence qui ne le cédait en rien à celle du gentilhomme vêtu de noir.

— Dites tout simplement mon prince, répondit celui-ci, ou votre éminence, si vous l'aimez mieux.

— Eh bien! oui, votre éminence, je suis un Taverney-Maison-Rouge, un vrai, dit le baron sans quitter tout-à-fait le ton railleur qu'il perdait si rarement.

L'éminence, qui avait le tact des grands seigneurs, s'aperçut facilement qu'il avait affaire à quelque chose de mieux qu'un hobereau.

— Cette maison est votre séjour d'été ? continua-t-il.

— D'été et d'hiver, répliqua le baron, qui désirait en finir avec ces interrogations déplaisantes, mais en accompagnant chacune de ces réponses d'un grand salut.

Philippe, de son côté, se retournait de temps en temps du côté de son père avec inquiétude. La maison semblait, en effet, s'approcher menaçante et ironique pour montrer impitoyablement sa pauvreté.

Déjà le baron étendait avec résignation la main vers le seuil désert de visiteurs, quand la Dauphine se tournant vers lui :

— Excusez-moi, monsieur, de ne point entrer dans la maison ; ces ombrages me plaisent tant que j'y passerais ma vie. Je suis un peu lasse des chambres. C'est dans des chambres que l'on me reçoit depuis quinze jours, moi qui n'aime que l'air, l'ombrage et le parfum des fleurs.

Puis s'adressant à Andrée :

— Mademoiselle, vous me ferez bien apporter, sous ces beaux arbres, une tasse de lait, n'est ce pas ?

— Votre Altesse, dit le baron pâlissant, comment oser vous offrir une si triste collation.

— C'est ce que je préfère, avec des œufs frais, monsieur. Des œufs frais et du laitage, c'étaient mes festins de Schœnbrunn.

Tout-à-coup, La Brie, radieux et bouffi d'orgueil,

sous une livrée magnifique, tenant une serviette au poing, apparut en avant d'une tonnelle de jasmin, dont depuis quelques instants la Dauphine semblait envier l'ombrage.

— Son Altesse Royale est servie, dit-il, avec un mélange impossible à rendre de sonorité et de respect.

— Oh ! mais je suis chez un enchanteur, s'écria la princesse en riant. Et elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers le berceau odorant.

Le baron très-inquiet oublia l'étiquette, et quitta les côtés du gentilhomme vêtu de noir pour courir sur les pas de la Dauphine.

Philippe et Andrée se regardaient avec un mélange d'étonnement et d'anxiété, dans lequel l'anxiété dominait visiblement.

La Dauphine, arrivant sous les arceaux de verdure, poussa un cri de surprise.

Le baron, qui arrivait derrière elle, poussa un soupir de satisfaction.

Andrée laissa tomber ses mains d'un air qui signifiait :

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu?

La jeune Dauphine vit du coin de l'œil toute cette pantomime : elle avait un esprit capable de comprendre ces mystères, si son cœur ne les lui eût déjà fait deviner.

Sous les lianes de clématites, de jasmins et de chèvrefeuilles fleuris, dont les noueuses tiges lançaient mille épais rameaux, une table ovale était dressée, éblouissante, et par l'éclat du linge de damas qui la couvrait et par le service de vermeil ciselé qui couvrait le linge.

Dix couverts attendaient dix convives.

Une collation recherchée, mais d'une composition étrange, avait tout d'abord attiré les regards de la Dauphine.

C'étaient des fruits exotiques confits dans du sucre, des confitures de tous les pays, des biscuits d'Alep, des oranges de Malte, des limonts et des cédrats d'une grosseur inouïe; le tout reposant dans de vastes coupes. Enfin les vins les plus riches de tous et les plus nobles d'origine étincelaient de toutes les nuances du rubis et de la topase dans quatre admirables carafes taillées et gravées en Perse.

Le lait qu'avait demandé la Dauphine emplissait une aiguière de vermeil.

La Dauphine regarda autour d'elle, et ne vit parmi ses hôtes que des visages pâles et effarés.

Les gens de l'escorte admiraient et se réjouissaient sans rien comprendre, mais aussi sans chercher à comprendre.

— Vous m'attendiez donc, monsieur? demanda la Dauphine au baron de Taverney.

— Moi, madame? balbutia celui-ci.

— Sans doute; ce n'est pas en dix minutes que l'on fait de pareils préparatifs, et je suis chez vous depuis dix minutes à peine.

Et elle acheva sa phrase en regardant La Brie, ce qui voulait dire :

— Surtout quand on n'a qu'un seul valet.

— Madame répondit le baron, j'attendais effectivement Votre Altesse Royale, ou plutôt j'étais prévenu de son arrivée.

La Dauphine se tourna vers Philippe.

— Monsieur vous avait donc écrit ? demanda t-elle.

— Non, madame.

— Personne ne savait que je dusse m'arrêter chez vous, monsieur, pas même moi, dirai-je presque, car je cachais mon désir à moi-même, pour ne pas causer ici l'embarras que je cause, et je n'en ai parlé que cette nuit à monsieur votre fils, lequel était encore près de moi il y a une heure, et n'a dû me précéder que de quelques minutes.

— En effet, madame, d'un quart-d'heure à peine.

— Alors, c'est quelque fée qui vous aura révélé cela ; la marraine de mademoiselle peut-être, ajouta la Dauphine en souriant et en regardant Andrée.

— Madame, dit le baron en offrant un siége à la princesse, ce n'est point une fée qui m'a averti de cette bonne fortune, c'est...

— C'est ? répéta la princesse, voyant que le baron hésitait

— Ma foi ! c'est un enchanteur !

— Un enchanteur ! comment cela ?

— Je n'en sais rien, car je ne me mêle point de magie ; mais enfin c'est à lui, madame, que je dois de recevoir à peu près décemment Votre Altesse Royale, dit le baron

Alors nous ne pouvons toucher à rien, dit la Dauphine, puisque cette collation que nous avons devant nous est l'œuvre de la sorcellerie et son éminence s'est trop pressée, ajouta-t-elle en se tournant vers le seigneur vêtu de noir, d'ouvrir ce pâté de Strasbourg, dont nous ne mangerons certainement pas. Et vous, ma chère amie, dit-

elle à sa gouvernante, défiez-vous de ce vin de Chypre et faites comme moi.

Ce disant, la Dauphine se versa, d'une carafe ronde comme un globe et à petit col, un grand verre d'eau dans un gobelet d'or.

— Mais, en effet, dit Andrée avec une sorte d'effroi, son Altesse a peut-être raison.

Philippe tremblait de surprise, et ignorant tout ce qui s'était passé la veille, regardait alternativement son père et sa sœur, essayant de deviner dans leurs regards ce qu'ils ne devinaient pas eux-mêmes.

— C'est contraire aux dogmes, dit la Dauphine, et M. le cardinal va pécher.

— Madame, dit le prélat, nous sommes trop mondains, nous autres princes... de l'Église, pour croire aux colères célestes à propos de victuailles, et trop humains surtout pour brûler de braves sorciers qui nous nourrissent de si bonnes choses.

— Ne plaisantez pas, monseigneur, dit le baron. Je jure à votre éminence que l'auteur de tout ceci est un sorcier, très-sorcier, qui m'a prédit, voilà une heure à peu près, l'arrivée de son Altesse et celle de mon fils.

— Voilà une heure! demanda la Dauphine.

— Oui, tout au plus.

— Et depuis une heure, vous avez eu le temps de faire dresser cette table, de mettre à contribution les quatre parties du monde pour réunir ces fruits, de faire venir les vins de Tokey, de Constance, de Chypre et de Malaga? Dans ce cas, monsieur, vous êtes plus sorcier que votre sorcier.

— Non, madame; c'est lui, et toujours lui.

— Comment ! toujours lui ?

— Oui, qui a fait sortir de terre cette table toute servie, telle qu'elle est enfin.

— Votre parole, monsieur ? demanda la princesse.

Foi de gentilhomme, répondit le baron.

— Ah bah ! s'écria le cardinal, j'ai cru que vous plaisantiez.

— Non, votre éminence.

— Vous avez chez vous un sorcier, un vrai sorcier ?

— Un vrai sorcier !... Et je ne serais pas même étonné que l'or dont est composé ce service ne fût de sa façon.

— Il connaîtrait la pierre philosophale ! s'écria le cardinal les yeux brillants de convoitise.

— Oh ! comme cela va à monsieur le cardinal, dit la princesse, lui qui l'a cherchée toute sa vie sans la pouvoir trouver.

— J'avoue à Votre Altesse, répondit la mondaine éminence, que je ne trouve rien de plus intéressant que les choses surnaturelles, rien de plus curieux que les choses impossibles.

— Ah ! j'ai touché l'endroit vulnérable à ce qu'il paraît, dit la Dauphine ; tout grand homme a ses mystères, surtout quand il est diplomate. Moi aussi, je vous en préviens, monsieur le cardinal, je suis très-forte en sorcellerie, et je devine parfois des choses sinon impossibles, sinon surnaturelles, du moins.... incroyables.

— C'était là, sans doute, une énigme compréhensible pour le cardinal seul, car il se montra visiblement embarrassé. Il est vrai de dire que l'œil

si doux de la Dauphine s'était allumé en lui parlant d'un de ces éclairs qui annonçaient chez elle un orage intérieur.

Cependant l'éclair seul parut, rien ne gronda. La Dauphine se contint et reprit :

— Voyons, monsieur de Taverney, pour rendre la fête complète, montrez-nous votre sorcier. Où est-il, dans quelle boîte l'avez-vous mis ?

— Madame répondit le baron, c'est bien plutôt lui qui me mettrait moi et maison dans une boîte.

— Vous piquez ma curiosité, en vérité, dit Marie-Antoinette, décidément, monsieur, je veux le voir.

Le ton dont avaient été prononcées ces paroles, tout en gardant ce charme que Marie-Antoinette savait donner à ses paroles, n'admettaient cependant point de réplique. Le baron qui était resté debout avec son fils et sa fille pour servir la Dauphine, le comprit parfaitement. Il fit un signe à La Brie qui au lieu de servir contemplait les illustres convives et semblait se payer par cette vue, de vingt ans de gages arriérés.

Celui-ci releva la tête.

— Allez prévenir M. le baron Joseph Balsamo, dit Taverney, que S. A. R. M^me^ la Dauphine désire le voir.

La Brie partit.

— Joseph Balsamo ! dit la Dauphine ; quel singulier nom est-ce là ?

— Joseph Balsamo ! répéta en rêvant le cardinal ; je connais ce nom, il me semble.

Cinq minutes s'écoulèrent sans que personne eût l'idée de rompre le silence.

Tout-à-coup Andrée tressaillit : elle entendait, bien avant qu'il ne fût perceptible aux autres oreilles, un pas qui s'avançait sous la feuillée.

Les branches s'écartèrent, et Joseph Balsamo apparut, juste en face de Marie-Antoinette.

CHAPITRE XV.

Magie.

Balsamo s'inclina humblement, mais presque aussitôt, relevant sa tête pleine d'intelligence et d'expression, il attacha fixement, quoique avec respect, son regard clair sur la Dauphine, et attendit silencieusement que celle-ci l'interrogeât.

— Si c'est vous dont vient de nous parler M. de Taverney, dit Marie-Antoinette, approchez-vous, monsieur, que nous voyions comment est fait un sorcier.

Balsamo fit encore un pas et s'inclina une seconde fois.

— Vous faites métier de prédire, monsieur, dit la Dauphine, regardant Balsamo avec une curiosité plus grande peut-être qu'elle n'eût voulu la lui accorder, et en buvant son lait à petites gorgées.

— Je n'en fais pas métier, madame, dit Balsamo, mais je prédis.

— Nous avons été élevée dans une foi éclairée, dit la Dauphine, et les seuls mystères auxquels nous ajoutions foi sont les mystères de la religion catholique.

— Ils sont vénérables sans doute, dit Balsamo avec un recueillement profond. Mais voilà M. le cardinal de Rohan, qui dira à Votre Altesse, tout prince de l'Église qu'il est, que ce ne sont point les seuls mystères qui méritent le respect.

Le cardinal tressaillit, il n'avait dit son nom à personne, personne ne l'avait prononcé, et cependant l'étranger le connaissait.

Marie-Antoinette ne parut point remarquer cette circonstance, et continua :

— Vous avouerez du moins, monsieur, que ce sont les seuls que l'on ne controverse point.

— Madame, répondit Balsamo avec le même respect, mais avec la même fermeté, à côté de la foi il y a la certitude.

— Vous parlez un peu obscurément, monsieur le sorcier, je suis bonne Française de cœur, mais pas encore d'esprit, et je ne comprends pas très-bien les finesses de la langue : il est vrai que l'on m'a dit que M. de Bièvre m'apprendrait tout cela. Mais en attendant je suis forcée de vous prier d'être moins énigmatique, si vous voulez que je vous comprenne.

— Et moi, dit Balsamo en secouant la tête avec un mélancolique sourire, je demanderai à Votre Altesse la permission de rester obscur. J'aurais trop de regret de dévoiler à une aussi grande

princesse un avenir qui, peut-être, ne serait point selon ses espérances.

— Oh! oh! ceci est plus grave, dit Marie-Antoinette; et monsieur veut piquer ma curiosité, espérant que j'exigerai de lui qu'il me dise ma bonne aventure.

— Dieu me préserve, au contraire, d'y être forcé madame, dit froidement Balsamo.

— Oui, n'est-ce pas? reprit la Dauphine en riant; car cela vous embarrasserait fort.

Mais le rire de la Dauphine s'éteignit sans que le rire d'aucun courtisan lui fît écho. Tout le monde subissait l'influence de l'homme singulier qui était pour le moment le centre de l'attention générale.

— Voyons, avouez franchement, dit la Dauphine.

Balsamo s'inclina sans répondre.

— C'est vous cependant qui avez prédit mon arrivée à M. de Taverney? reprit Marie-Antoinette avec un léger mouvement d'impatience.

— Oui, ma dame, c'est moi.

— Comment cela, baron? demanda la Dauphine, qui commençait à éprouver le besoin d'entendre une autre voix se mêler à l'étrange dialogue qu'elle regrettait peut-être d'avoir entrepris, mais qu'elle ne voulait pas cependant abandonner.

— Oh! mon Dieu, madame, dit le baron, de la façon la plus simple, en regardant dans un verre d'eau.

— Est-ce vrai? interrogea la Dauphine, revenant à Balsamo.

— Oui, madame, répondit celui-ci.

— C'est là votre grimoire, il est innocent du moins, puissent vos paroles être aussi claires!

Le cardinal sourit.

Le baron s'approcha.

— Madame la Dauphine n'aura rien à apprendre de M. de Bièvre, dit-il.

— Oh? mon cher hôte, dit la Dauphine avec gaieté, ne me flattez pas ou flattez-moi mieux. J'ai dit quelque chose d'assez médiocre, ce me semble. Revenons à monsieur.

Et Marie-Antoinette se retourna du côté de Balsamo, vers lequel une puissance irrésistible semblait l'attirer malgré elle, comme on est parfois attiré vers un endroit où nous attend quelque malheur.

— Si vous avez lu l'avenir pour monsieur dans un verre d'eau, dit-elle, ne pourriez-vous le lire pour moi dans une carafe?

— Parfaitement, madame, dit Balsamo.

— Pourquoi refusiez-vous donc alors tout-à-l'heure?

— Parce que l'avenir est incertain, madame, et que si j'y voyais quelque nuage...

Balsamo s'arrêta.

— Eh bien? demanda la Dauphine.

— Eh bien, j'aurais, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, le regret d'attrister Votre Altesse Royale.

— Vous me connaissiez déjà, ou me voyez pour la première fois?

— J'ai eu l'honneur de voir Votre Altesse Royale tout enfant dans son pays natal, près de son auguste mère.

— Vous avez vu ma mère?

— J'ai eu cet honneur; c'est une auguste et puissante reine.

— Impératrice, monsieur.

— J'ai voulu dire reine par le cœur et par l'esprit, et cependant...

— Des réticences, monsieur, et à l'endroit de ma mère! dit la Dauphine avec dédain.

— Les plus grands cœurs ont leurs faiblesses, madame, surtout quand ils croient qu'il s'agit du bonheur de leurs enfants.

— L'histoire, je l'espère, dit Marie-Antoinette, ne constatera pas une seule faiblesse dans Marie-Thérèse.

— Parce que l'histoire ne saura pas ce qui n'est su que de l'impératrice Marie-Thérèse, de Votre Altesse Royale et de moi.

— Nous avons un secret à nous trois, monsieur? dit en souriant dédaigneusement la Dauphine.

— A nous trois, madame, répondit tranquillement Balsamo, — oui, à nous trois.

— Voyons ce secret, monsieur.

— Si je le dis ce n'en sera plus un.

— N'importe, dites toujours.

— Votre Altesse le désire?

— Je le veux.

Balsamo s'inclina.

— Il y a au palais de Schoënbrun, dit-il, un cabinet qu'on appelle le cabinet de Saxe, à cause des magnifiques vases de porcelaine qu'il renferme.

— Oui, dit la Dauphine, après?

— Ce cabinet fait partie de l'appartement particulier de S. M. l'impératrice Marie-Thérèse.

— Oui.

— C'est dans ce cabinet qu'elle fait d'habitude sa correspondance intime.

— Oui.

— Sur un magnifique bureau de Boule qui fut donné à l'empereur François 1^er^ par le roi Louis XV.

— Jusqu'ici ce que vous dites est vrai, monsieur, mais tout le monde peut savoir ce que vous dites.

— Que Votre Altesse daigne prendre patience. Un jour, c'était un matin vers sept heures, l'impératrice n'était pas encore levée, Votre Altesse entra dans ce cabinet par une porte qui lui était particulière, car parmi les augustes filles de S. M. l'impératrice, Votre Altesse était la bien-aimée.

— Après, monsieur?

— Votre Altesse s'approcha du bureau. Votre Altesse doit s'en souvenir, il y a juste cinq ans de cela.

— Continuez.

— Votre Altesse s'approcha du bureau, sur le bureau était une lettre tout ouverte que l'impératrice avait écrite la veille.

— Eh bien?

— Eh bien! Votre Altesse lut cette lettre.

La Dauphine rougit légèrement.

— Et après l'avoir lue, sans doute, Votre Altesse fut mécontente de quelques expressions; car elle prit la plume, et de sa propre main...

La Dauphine semblait attendre avec anxiété. Balsamo continua :

— Elle raya trois mots.

— Et ces trois mots quels étaient-ils? s'écria vivement la Dauphine.

— C'étaient les premiers de la lettre.

— Je ne vous demande pas la place où ils se trouvaient, mais quelle était leur signification?

— Un trop grand témoignage d'affection, sans doute, pour la personne à qui la lettre était adressée; de là cette faiblesse dont je disais qu'en une circonstance, au moins, votre auguste mère avait pu être accusée.

— Ainsi vous vous souvenez de ces trois mots?

— Je m'en souviens.

— Vous pourriez me les dire?

— Parfaitement.

— Redites-les.

— Tout haut?

— Oui.

— *Ma chère amie.*

Marie-Antoinette se mordit les lèvres en pâlissant.

— Maintenant, dit Balsamo, Votre Altesse Royale veut-elle que je lui dise à qui cette lettre était adressée?

— Non, mais je veux que vous me l'écriviez.

Balsamo, tira de sa poche une espèce d'agenda à fermoir d'or, écrivit sur une de ses feuilles quelques mots avec un crayon de même métal, déchira la feuille de papier et la présenta en s'inclinant à la princesse.

Marie-Antoinette prit la feuille de papier la déplia et lut.

La lettre était adressée à la maîtresse du roi Louis XV, *à madame la marquise de Pompadour*.

La Dauphine releva son regard étonné sur cet homme aux paroles si nettes, à la voix si pure et si peu émue, qui tout en saluant très-bas paraissait la dominer.

— Tout cela est vrai, monsieur, dit-elle, et quoique j'ignore par quel moyen vous avez surpris ces détails, comme je ne sais pas mentir, je le répète tout haut : cela est vrai.

— Alors, dit Balsamo, que Votre Altesse me permette de me retirer, et se contente de cette preuve innocente de ma science.

— Non pas, monsieur, reprit la Dauphine piquée, plus vous êtes savant, plus je tiens à ma prédiction. Vous ne m'avez parlé que du passé, et ce que je réclame de vous c'est l'avenir.

La princesse prononça ces quelques mots avec une agitation fébrile, qu'elle essayait vainement de cacher à ses auditeurs.

— Je suis prêt, dit Balsamo, et cependant je supplie encore une fois Votre Altesse royale de ne point me presser.

— Je n'ai jamais répété deux fois : je le veux, et vous vous rappelez, monsieur, que je l'ai déjà dit une fois.

— Laissez-moi tout au moins consulter l'oracle, madame, dit Balsamo d'un ton suppliant. Je saurai ensuite si je puis révéler la prédiction à Votre Altesse Royale.

— Bonne ou mauvaise, je la veux, entendez vous bien, monsieur, reprit Marie-Antoinette avec une irritation croissante. Bonne, je n'y croirai pas, la prenant pour une flatterie ; mauvaise, je la considérerai comme un avertissement, et quelle qu'elle soit, je vous promets de vous en savoir gré. Commencez donc.

La princesse prononça ces derniers mots d'un ton qui n'admettait ni observation ni retard.

Balsamo prit la carafe ronde, au col court et étroit, dont nous avons déjà parlé, et la posa sur une coupe d'or.

Ainsi éclairée, l'eau rayonna de reflets fauves qui, mêlés à la nacre des parois et au diamant du centre, parurent offrir quelque signification aux regards attentifs du devin.

Chacun fit silence.

Balsamo éleva dans ses mains la carafe de cristal, et après l'avoir considérée un instant avec attention, il la reposa sur la table en secouant la tête.

— Eh bien? demanda la Dauphine.

— Je ne puis parler, dit Balsamo.

Le visage de la princesse prit une expression qui signifiait visiblement :

— Sois tranquille ; je sais comment on fait parler ceux qui veulent se taire.

— Parce que vous n'avez rien à me dire? reprit-elle tout haut.

— Il y a des choses qu'on ne doit jamais dire aux princes, madame, répliqua Balsamo d'un ton indiquant qu'il était décidé à résister, même aux ordres de la Dauphine.

— Surtout, reprit celle-ci, quand ces choses-là, je le répète, se traduisent par le mot — rien.

— Ce n'est point là ce qui m'arrête, madame; au contraire.

La Dauphine sourit dédaigneusement.

Balsamo paraissait embarrassé; le cardinal commença de lui rire au nez, et le baron s'approcha en grommelant.

— Allons, allons, dit-il, voilà mon sorcier usé: il n'a pas duré longtemps. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à voir toutes ces tasses d'or se changer en feuilles de vigne, comme dans le conte oriental.

— J'eusse aimé mieux, reprit Marie-Antoinette, de simples feuilles de vigne que tout cet étalage fait par monsieur pour en arriver à m'être présenté.

— Madame, répondit Balsamo fort pâle, daignez vous rappeler que je n'ai pas sollicité cet honneur.

— Eh! monsieur, il n'était pas difficile de deviner que je demanderais à vous voir.

— Pardonnez-lui, madame, dit Andrée à voix basse, il a cru bien faire.

— Et moi je vous dis qu'il a eu tort, répliqua la princesse, de façon à n'être entendue que de Balsamo et d'Andrée. On ne se hausse pas en humiliant un vieillard; et quand elle peut boire dans le verre d'étain d'un gentilhomme, on ne force pas une Dauphine de France à boire dans le verre d'or d'un charlatan.

Balsamo se redressa frissonnant, comme si quelque vipère l'eût mordu.

— Madame, dit-il d'une voix frissonnante, je suis prêt à vous faire connaître votre destinée, puisque votre aveuglement vous pousse à la savoir.

Balsamo prononça ces quelques paroles d'un ton si ferme et si menaçant à la fois, que les assistants sentirent un froid glacial courir dans leurs veines.

La jeune archiduchesse pâlit visiblement.

— *Gib him kein gehœr, meine Tochter* [1], dit en allemand la vieille dame à Marie-Antoinette.

— *Lass sie hœren, sie hat wissen wollen, und so soli sie wissen* [2], répondit Balsamo dans la même langue.

Ces mots prononcés dans un idiome étranger, et que quelques personnes comprirent seulement, donnèrent encore plus de mystère à la situation.

— Allons, dit la Dauphine en résistant aux efforts de sa vieille tutrice, allons, qu'il parle. Si je lui disais de se taire maintenant, il croirait que j'ai peur.

Balsamo entendit ces paroles, et un sombre mais furtif sourire se dessina sur ses lèvres.

— C'est bien ce que j'avais dit, murmura-t-il, un courage fanfaron.

— Parlez, dit la Dauphine, parlez, monsieur.

— Votre Altesse Royale exige donc toujours que je parle?

— Je ne reviens jamais sur une décision.

— Alors, à vous seule, madame, dit Balsamo.

— Soit, dit la Dauphine. Je le forcerai dans

[1] Ne l'écoutez-pas, ma fille.

[2] Laissez-là écouter, elle a voulu savoir, elle saura.

ses derniers retranchements. Eloignez-vous.

Et, sur un signe qui faisait comprendre que l'ordre était général, chacun se retira.

— C'est un moyen comme un autre, dit la Dauphine en se retournant vers Balsamo, d'obtenir une audience particulière, n'est-ce pas, monsieur?

— Ne cherchez point à m'irriter, madame, reprit l'étranger; je ne suis rien qu'un instrument dont Dieu se sert pour vous éclairer. Insultez la fortune, elle vous le rendra, elle, car elle sait bien se venger. Moi, je traduis seulement ses caprices. Ne faites donc pas plus peser sur moi la colère qui vous vient de mon retard, que vous ne me ferez payer les malheurs dont je ne suis que le héraut sinistre.

— Alors, il paraît que ce sont des malheurs? dit la Dauphine, adoucie par l'expression respectueuse de Balsamo, et désarmée par son apparente résignation.

— Oui, madame, et de très-grands malheurs.

— Dites-les tous.

— J'essaierai.

— Eh bien?

— Interrogez-moi.

— D'abord, ma famille vivra-t-elle heureuse?

— Laquelle? celle que vous quittez ou celle qui vous attend?

— Oh! ma vraie famille, ma mère Marie-Thérèse, mon frère Joseph, ma sœur Caroline.

— Vos malheurs ne les atteindront pas.

— Ces malheurs me seront donc personnels?

— A vous et à votre nouvelle famille.

— Pouvez-vous m'éclairer sur ces malheurs?

— Je ne puis.

— La famille royale se compose de trois princes ?

— Oui.

— Le duc de Berry, le comte de Provence, le comte d'Artois.

— A merveille.

— Quel sera le sort de ces trois princes ?

— Ils règneront tous trois.

— Je n'aurai donc pas d'enfants ?

— Vous en aurez.

— Alors ce ne seront point des fils ?

— Il y aura des fils parmi les enfants que vous aurez.

— J'aurai donc la douleur de les voir mourir?

— Vous regretterez que l'un soit mort, vous regretterez que l'autre soit vivant.

— Mon époux m'aimera-t-il ?

— Il vous aimera.

— Beaucoup?

— Trop !

— Mais quels malheurs peuvent m'atteindre, je vous le demande, avec l'amour de mon mari et l'appui de ma famille?

— L'un et l'autre vous manqueront.

— Il me restera l'amour et l'appui du peuple ?

— L'amour et l'appui du peuple !... C'est l'Océan pendant le calme... Avez-vous vu l'Océan pendant une tempête, madame?...

— En faisant le bien, j'empêcherai la tempête de se lever, ou, si elle se lève, je m'élèverai avec elle.

— Plus la vague est haute, plus l'abîme qu'elle creuse est grand.

— Dieu me restera.

— Dieu ne défend pas les têtes qu'il a condamnées lui-même.

— Que dites-vous là, monsieur, ne serai-je point reine?

— Au contraire, madame, et plût au ciel que vous ne le fussiez pas!

La jeune femme sourit dédaigneusement.

— Ecoutez, madame, reprit Balsamo, et souvenez-vous.

— J'écoute, reprit la Dauphine.

— Avez-vous remarqué, continua le prophète, la tapisserie de la première chambre où vous avez couché en entrant en France?

— Oui, monsieur, répondit la Dauphine en frissonnant.

— Que représentait cette tapisserie?

— Un massacre, — celui des Innocents.

— Avouez que les sinistres figures des massacreurs sont restées dans le souvenir de Votre Altesse Royale?

— Je l'avoue, monsieur.

— Eh bien! pendant l'orage, n'avez-vous rien remarqué?

— Le tonnerre a brisé, à ma gauche, un arbre qui en tombant a failli écraser ma voiture.

— Ce sont des présages, cela, dit d'une voix sombre Balsamo.

— Et des présages funestes?

— Il serait difficile, ce me semble, de les interpréter autrement.

La Dauphine laissa tomber sa tête sur sa poitrine; puis la relevant après un moment de recueillement et de silence :

— Comment mourra mon mari?
— Sans tête.
— Comment mourra le comte de Provence?
— Sans jambes.
— Comment mourra le comte d'Artois?
— Sans cœur.
— Et moi?
Balsamo secoua la tête.
— Parlez... dit la Dauphine, parlez donc...
— Je n'ai plus rien à dire.
— Mais je veux que vous parliez! s'écria Marie-Antoinette toute frémissante.
— Par pitié, madame...
— Oh! parlez!... dit la Dauphine.
— Jamais, madame, jamais!...
— Parlez, monsieur, reprit Marie-Antoinette avec le ton de la menace; parlez, ou je dirai que tout ceci n'est qu'une comédie ridicule. Et prenez-y garde, on ne se joue pas ainsi d'une fille de Marie-Thérèse, d'une femme... qui tient dans ses mains la vie de trente millions d'hommes.
Balsamo resta muet.
— Allons, vous n'en savez pas davantage, dit la princesse en haussant les épaules avec mépris; ou plutôt votre imagination est à bout.
— Je sais tout, vous dis-je, madame, reprit Balsamo, et puisque vous le voulez absolument...
— Oui, je le veux.
Balsamo prit la carafe, toujours dans sa coupe d'or; puis il la déposa dans un sombre enfoncement de tonnelle où quelques rochers factices figuraient une grotte. Puis saisissant l'archiduchesse par la main, il l'entraîna sous l'ombre noire de la voûte.

— Etes-vous prête? dit-il à la princesse que cette action véhémente avait presque effrayée.

— Oui.

— Alors, à genoux, madame, à genoux, et vous serez en posture de prier Dieu qu'il vous épargne le terrible dénoûment que vous allez voir.

La Dauphine obéit machinalement et se laissa aller sur ses deux genoux.

Balsamo toucha de sa baguette le globe de cristal au milieu duquel se dessina sans doute quelque sombre et terrible figure.

La Dauphine essaya de se relever, chancela un instant, retomba, poussa un cri terrible et s'évanouit.

Le baron accourut, la princesse était sans connaissance.

Au bout de quelques minutes, elle revint à elle.

Elle passa ses mains sur son front, comme fait une personne qui cherche à rappeler ses souvenirs.

Puis tout-à-coup :

— La carafe! s'écria-t-elle avec un accent d'inexprimable terreur.

— La carafe!

Le baron la lui présenta. L'eau était limpide et sans une seule tache.

Balsamo avait disparu.

CHAPITRE XVI.

Le baron de Taverney croit enfin entrevoir un petit coin de l'avenir.

Le premier qui s'aperçut de l'évanouissement de M^me^ la Dauphine fut, comme nous l'avons dit, le baron de Taverney ; il se tenait à l'affût, plus inquiet que personne de ce qui allait se passer entre elle et le sorcier. Il avait entendu le cri que son Altesse Royale avait poussé, il avait vu Balsamo s'élancer hors du massif, il était accouru.

Le premier mot de la Dauphine avait été pour qu'on lui montrât la carafe, le second pour qu'on ne fît aucun mal au sorcier. Il était temps que cette recommandation fût faite : Philippe de Taverney bondissait déjà sur sa trace comme un lion irrité, quand la voix de la Dauphine l'arrêta.

Alors sa dame d'honneur s'approcha d'elle à son tour, et l'interrogea en allemand ; cependant

à toutes ses questions, elle ne répondit rien, sinon que Balsamo ne lui avait aucunement manqué de respect ; mais que, fatiguée probablement par la longueur de la route et l'orage de la veille, elle avait été surprise par un accès de fièvre nerveuse.

Ces réponses furent traduites à M. de Rohan, qui attendait des explications, mais sans oser en demander.

A la cour on se contente d'une demi-réponse ; celle de la Dauphine ne satisfit point, mais parut satisfaire tout le monde. En conséquence Philippe s'approcha d'elle.

— Madame, dit-il, c'est pour obéir aux ordres de Son Altesse Royale, que je viens à mon grand regret lui rappeler que la demi-heure pendant laquelle elle comptait s'arrêter ici est écoulée, et que les chevaux sont prêts.

— Bien, monsieur, dit-elle avec un geste charmant de nonchalance maladive, mais je reviens sur mon intention première. Je suis incapable de partir en ce moment... Si je dormais quelques heures, il me semble que ces quelques heures de repos me remettraient.

Le baron pâlit. Andrée regarda son père avec inquiétude.

— Votre Altesse sait combien le gîte est indigne d'elle, balbutia le baron de Taverney.

— Oh ! je vous en prie, monsieur, répondit la Dauphine du ton d'une femme qui va défaillir, tout sera bien pourvu que je me repose.

Andrée disparut aussitôt pour faire préparer sa chambre. Ce n'était pas la plus grande, ce n'était même pas la plus ornée, peut-être, mais il y a

toujours dans la chamb e d'une jeune fille aristocrate comme l'était Andrée, fût-elle pauvre comme Andrée l'était, quelque chose de coquet qui réjouit la vue d'une autre femme.

Chacun voulut alors s'empresser près de la Dauphine, mais, avec un mélancolique sourire, elle fit signe de la main, comme si elle n'avait plus la force de parler, qu'elle désirait être seule.

Alors chacun s'éloigna pour la seconde fois.

Marie-Antoinette suivit tout le monde des yeux jusqu'à ce que le dernier pan d'habit et la dernière queue de robe eussent disparu; puis, rêveuse, elle laissa tomber sa tête pâlie sur sa belle main.

N'étaient-ce pas, en effet, d'horribles présages que ceux qui l'accompagnaient en France. Cette chambre où elle s'était arrêtée à Strasbourg, la première où elle eût mis le pied sur ce sol où elle devait être reine, et dont la tenture était faite d'une tapisserie représentant le massacre des Innocents; cet orage qui la veille avait brisé un arbre près de sa voiture, et enfin ces prédictions faites par un homme si extraordinaire, prédictions suivies de la mystérieuse apparition dont la Dauphine paraissait décidée à ne révéler le secret à personne!

Au bout de dix minutes à peu près, Andrée revint. Son retour avait pour but d'annoncer que la chambre était prête. On ne jugea point que la défense de la Dauphine fût pour elle, et Andée put pénétrer sous le berceau.

Elle demeura pendant quelques instants debout devant la princesse, n'osant parler, tant Son Altesse Royale paraissait plongée dans une profonde rêverie.

Enfin Marie-Antoinette leva la tête et fit en souriant à Andrée un signe de la main.

— La chambre de Son Altesse est prête, dit celle-ci; nous la supplions seulement...

La Dauphine ne laissa point la jeune fille achever.

— Grand merci, mademoiselle, dit-elle. Appelez, je vous prie, la comtesse de Langershausen, et nous servez de guide.

Andrée obéit; la vieille dame d'honneur s'avança empressée.

— Donnez-moi le bras, ma bonne Brigitte, dit la Dauphine en allemand, car en vérité je ne me sens pas la force de marcher seule.

La comtesse obéit. Andrée fit un mouvement pour la seconder.

— Entendez-vous donc l'allemand? mademoiselle, demanda Marie-Antoinette.

— Oui, madame, répondit en allemand Andrée, et même je le parle un peu.

— Admirablement! s'écria la Dauphine avec joie. Oh! comme cela s'accorde bien avec mes projets.

Andrée n'osa demander à son auguste hôtesse quels étaient ces projets, malgré le désir qu'elle eût eu de les connaître.

La Dauphine s'appuya sur le bras de M^me^ de Langershausen et s'avança à petits pas. Ses genoux semblaient se dérober sous elle.

Comme elle sortait du massif, elle entendit la voix de M. de Rohan qui disait :

— Comment, monsieur de Stainville, vous prétendez parler à Son Altesse Royale, malgré la consigne ?

— Il le faut, répondit d'une voix ferme le gouverneur, et elle me pardonnera, j'en suis bien certain.

— En vérité, monsieur, je ne sais si je dois...

— Laissez avancer notre gouverneur, monsieur de Rohan, dit la Dauphine en apparaissant au milieu de l'ouverture du massif comme sous un arc de verdure; venez, monsieur de Stainville.

Chacun s'inclina devant le commandement de Marie-Antoinette, et l'on s'écarta pour laisser passer le beau-frère du ministre tout-puissant qui gouvernait alors la France.

M. de Stainville regarda autour de lui comme pour réclamer le secret. Marie-Antoinette comprit que le gouverneur avait quelque chose à lui dire en particulier; mais avant qu'elle n'eût même témoigné le désir d'être seule, chacun s'était éloigné.

— Dépêche de Versailles, madame, dit à demi-voix M. de Stainville en présentant à la Dauphine une lettre qu'il avait tenue cachée jusque là sous son chapeau brodé.

La Dauphine la prit et lut sur enveloppe:

A monsieur le baron de Stainville, gouverneur de Strasbourg.

— La lettre n'est point pour moi, mais pour vous, monsieur, dit-elle; décachetez-la et lisez-la-moi, si toutefois elle contient quelque chose qui m'intéresse.

— La lettre est à mon adresse en effet, madame; mais dans ce coin, voyez, est le signe convenu avec mon frère M. de Choiseul, indiquant que la lettre est pour Votre Altesse seule.

— Ah! c'est vrai, une croix; je ne l'avais pas vue; donnez.

La princesse ouvrit la lettre et lut les lignes suivantes :

« La présentation de M^me^ Dubarry est décidée, » si elle trouve une marraine. Nous espérons » encore qu'elle n'en trouvera point. Mais le » moyen le plus sûr de couper court à cette pré- » sentation serait que S. A. R. M^me^ la Dauphine » se hâtât. Une fois S. A. R. M^me^ la Dauphine à » Versailles, personne n'osera plus proposer une » pareille énormité. »

— Fort bien! dit la Dauphine, non-seulement sans laisser paraître la moindre émotion, mais encore sans que cette lecture eût paru lui inspirer le plus petit intérêt.

— Votre Altesse Royale va se reposer? demanda timidement Andrée.

— Non, merci, mademoiselle, dit l'archiduchesse; l'air vif m'a ranimée : voyez comme je suis forte et bien disposée maintenant.

Elle repoussa le bras de la comtesse et fit quelques pas avec la même rapidité et la même force que s'il ne fût rien arrivé.

— Mes chevaux, dit-elle, je pars.

M. de Rohan regarda tout étonné M. de Stainville, comme pour lui demander l'explication de ce changement subit.

— M. le Dauphin s'impatiente, répondit le gouverneur à l'oreille du cardinal.

Le mensonge avait été glissé avec tant d'adresse que M. de Rohan le prit pour une indiscrétion et s'en contenta.

Quant à Andrée, son père l'avait habituée à respecter tout caprice de tête couronnée ; elle ne fut donc pas surprise de cette contradiction de Marie-Antoinette; aussi celle-ci se retournant vers elle et ne voyant sur son visage que l'expression d'une ineffable douceur.

— Merci, mademoiselle, dit-elle, votre hospitalité m'a vivement touchée.

Puis s'adressant au baron :

— Monsieur, dit-elle, vous saurez qu'en partant de Vienne j'ai fait le vœu de faire la fortune du premier Français que je rencontrerais en touchant aux frontières de France. Ce Français, c'est votre fils... Mais il ne sera point dit que je m'arrêterai là, et que mademoiselle... Comment nomme-t-on votre fille, monsieur?

— Andrée, Votre Altesse.

— Et que M^lle^ Andrée sera oubliée...

— Oh! Votre Altesse, murmura la jeune fille.

— Oui, j'en veux faire une demoiselle d'honneur ; nous sommes en état de faire nos preuves, n'est-ce pas, monsieur? continua la Dauphine en se tournant vers Taverney.

— Oh! Votre Altesse, s'écria le baron dont cette parole réalisait tous les rêves; nous ne sommes point inquiets de ce côté-là, car nous avons plus de noblesse que de richesse... cependant... une si haute fortune...

— Elle vous est bien due... Le frère défendra le roi aux armées, la sœur servira la Dauphine chez elle; le père donnera au fils des conseils de loyauté, à la fille des conseils de vertu... dignes serviteurs que j'aurai là, n'est-ce pas, monsieur?

continua Marie-Antoinette en s'adressant au jeune homme qui ne put que s'agenouiller, et sur les lèvres duquel l'émotion fit expirer la voix.

— Mais... murmura le baron auquel revint le premier la faculté de réfléchir.

— Oui, je comprends, dit la Dauphine, vous avez des préparatifs à faire, n'est-ce pas?

— Sans doute, madame, répondit Taverney.

— J'admets cela, cependant ces préparatifs ne peuvent être bien longs.

Un sourire triste qui passa sur les lèvres d'Andrée et de Philippe, tout en se dessinant amer sur celles du baron, l'arrêta dans cette voie qui devenait cruelle pour l'amour-propre des Taverney.

— Non, sans doute, si j'en juge par votre désir de me plaire, ajouta la Dauphine. D'ailleurs, attendez, je vous laisserai ici un de mes carrosses, il vous conduira à ma suite. Voyons, monsieur le gouverneur, venez à mon aide.

Le gouverneur s'approcha.

— Je laisse un carrosse à M. de Taverney que j'emmène à Paris avec M^lle^ Andrée, dit la Dauphine. Nommez quelqu'un pour accompagner ce carrosse et le faire reconnaître comme étant des miens.

— A l'instant même, madame, répondit le baron de Stainville, avancez, monsieur de Beausire.

Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à la démarche assurée, à l'œil vif et intelligent, sortit des rangs de l'escorte et s'avança le chapeau à la main.

— Vous garderez un carrosse pour M. de Taverney, dit le gouverneur, et vous accompagnerez le carrosse.

— Veillez à ce qu'il nous rejoigne bientôt, dit la Dauphine; je vous autorise à doubler, s'il le faut, les relais.

Le baron et ses enfants se confondirent en actions de grâces.

— Ce brusque départ ne vous fait point trop de peine, n'est-ce pas, monsieur? demanda la Dauphine.

— Nous sommes aux ordres de Votre Altesse, répondit le baron.

— Adieu! adieu! dit la Dauphine avec un sourire. En voiture, messieurs!... Monsieur Philippe, à cheval!

Philippe baisa la main de son père, embrassa sa sœur, et sauta en selle.

Un quart d'heure après, de toute cette cavalcade tourbillonnant comme la nuée de la veille, il ne resta plus rien dans l'avenue de Taverney, sinon un jeune homme assis sur la borne de la porte, et qui, pâle et triste, suivait d'un œil avide les dernières traînées poudreuses que soulevaient au loin, sur la route, les pieds rapides des chevaux.

Ce jeune homme, c'était Gilbert.

Pendant ce temps, le baron, resté seul avec Andrée, n'avait pas encore pu retrouver la parole.

C'était un singulier spectacle que celui présenté par le salon de Taverney.

Andrée, les mains jointes, réfléchissait à cette foule d'événements étranges, inattendus, inouïs, qui venaient de passer tout-à-coup à travers sa vie si calme, et croyait rêver.

Le baron épilait ses sourcils gris, du milieu desquels jaillissaient de longs poils recourbés, et déchiquetait son jabot.

Nicolle, adossée à la porte, regardait ses maîtres.

La Brie, les bras pendants, la bouche ouverte, regardait Nicolle.

Le baron se réveilla le premier.

— Scélérat! cria-t-il à La Brie, tu restes-là comme une statue, et ce gentilhomme, cet exempt de la maison du roi attend dehors.

La Brie fit un bond de côté, s'accrocha la jambe gauche avec la jambe droite, et disparut en trébuchant.

Un instant après il revint.

— Monsieur, dit-il, ce gentilhomme est là-bas.

— Que fait-il?

— Il fait manger les pimprenelles à son cheval.

— Laisse-le faire. Et le carrosse?

— Le carrosse est dans l'avenue.

— Tout attelé?

— De quatre chevaux. Oh! les belles bêtes, monsieur! elles mangent les grenadiers du parterre.

— Les chevaux du roi ont le droit de manger ce qu'ils veulent. A propos, et le sorcier?

— Le sorcier, monsieur, il a disparu.

— En laissant la table toute servie, dit le baron; ce n'est pas croyable. Il reviendra, ou quelqu'un pour lui.

— Je ne crois pas, dit La Brie. Gilbert l'a vu partir avec son fourgon.

— Gilbert l'a vu partir avec son fourgon? répéta le baron pensif.

— Oui, monsieur.

— Ce fainéant de Gilbert, il voit tout. Va faire la malle.

— Elle est faite, monsieur?

— Comment, elle est faite?

— Oui ; dès que j'ai entendu l'ordre de Mme la Dauphine, je suis entré dans la chambre de M. le baron, et j'ai emballé ses habits et son linge.

— De quoi te mêles-tu, drôle !

— Dam ! monsieur, j'ai cru bien faire en prévenant vos désirs.

— Imbécile ! Allons, aide ma fille.

— Merci, mon père, j'ai Nicolle.

Le baron se mit à réfléchir de nouveau.

— Mais, triple coquin, dit il à La Brie, il y a une chose impossible !

— Laquelle, monsieur ?

— Et à quoi tu n'as pas pensé, car tu ne penses à rien.

— Dites, monsieur.

— C'est que Son Altesse Royale soit partie sans laisser quelque chose à M. de Beausire, ou que le sorcier ait disparu sans remettre un mot à Gilbert.

En ce moment, on entendit comme un petit sifflement dans la cour.

— Monsieur, dit La Brie.

— Eh bien?

— On appelle.

— Qui cela?

— Ce monsieur.

— L'exempt du roi?

— Oui, et voilà Gilbert aussi qui se promène comme s'il avait quelque chose à dire.

— Alors, va donc, animal.

La Brie obéit avec sa promptitude accoutumée.

— Mon père, dit Andrée en s'approchant du baron, je comprends ce qui vous tourmente à cette heure. Vous le savez, j'ai une trentaine de louis et cette belle montre garnie de diamants que la reine Marie Leczinska a donnée à ma mère.

— Oui, mon enfant, oui, c'est bien, dit le baron; mais garde, garde, il te faudra une belle robe pour ta présentation... En attendant, c'est à moi de trouver des ressources. Chut, voici La Brie.

— Monsieur, s'écria La Brie en entrant, et en tenant d'une de ses mains une lettre et de l'autre quelques pièces d'or; monsieur, voilà ce que la Dauphine a laissé pour moi, dix louis! monsieur, dix louis!

— Et cette lettre, faquin?

— Ah! cettre lettre est pour vous, monsieur; elle vient du sorcier.

— Du sorcier; et qui te l'a remise?

— Gilbert.

— Je te le disais bien, double brute; donne, mais donne donc vite.

Le baron arracha la lettre à La Brie, l'ouvrit précipitamment et lut tout bas :

« Monsieur le baron, depuis qu'une si auguste main a touché cette vaisselle chez vous, elle appartient à vous; gardez-la donc comme une relique, et pensez quelquefois à votre hôte reconnaissant.

» Joseph Balsamo. »

— La Brie! cria le baron après avoir réfléchi un moment.

— Monsieur?

—N'y a-t-il pas un bon orfèvre à Bar-le-Duc?

— Oh ! oui, monsieur, celui qui a ressoudé la timballe d'argent de M^lle^ Andrée.

— C'est bien. Andrée, mettez à part le verre dans lequel a bu Son Altesse Royale, et faites porter dans le carrosse le reste du service. Et toi, belître, cours à la cave et fais servir à ce gentilhomme ce qui reste ici de bon vin.

— Une bouteille, monsieur, dit La Brie avec une profonde mélancolie.

— C'est tout ce qu'il faut.

La Brie sortit.

— Allons, Andrée, continua le baron en prenant les deux mains de sa fille, allons, du courage, mon enfant. Nous allons à la cour ; il y a beaucoup de titres vacants là-bas, beaucoup d'abbayes à donner, pas mal de régiments sans colonel, bon nombre de pensions en jachères. C'est un beau pays que la cour, bien éclairé par le soleil. Mets-toi toujours du côté où il luira, ma fille, tu es belle à voir. Va, mon enfant, va.

Andrée sortit à son tour après avoir présenté son front au baron.

Nicolle la suivit.

— Holà ! monstre de La Brie, cria Taverney en sortant le dernier, aie bien soin de M. l'exempt, entends-tu?

— Oui, monsieur, répondit La Brie du fond de la cave.

— Moi, continua le baron en trotinant vers sa chambre, moi, je vais ranger mes papiers... Que dans une heure nous soyons hors de ce bouge, Andrée, entends-tu bien! — J'en sortirai donc enfin de Taverney, et par la bonne porte encore.

Quel brave homme que ce sorcier ! — En vérité, je deviens superstitieux comme un diable. — Mais dépêche-toi donc, misérable La Brie.

— Monsieur, j'ai été obligé d'aller à tâtons. Il n'y avait plus de chandelle au château.

— Il était temps, à ce qu'il paraît, dit le baron.

CHAPITRE XVII.

Les vingt-cinq louis de Nicolle.

Cependant, de retour dans sa chambre, Andrée activait les préparatifs de son départ. Nicolle aida à ces préparatifs avec une ardeur qui dissipa promptement le nuage qui s'était élevé entre elle et sa maîtresse à l'occasion de la scène du matin.

Andrée la regardait faire du coin de l'œil et souriait en voyant qu'elle n'aurait par même besoin de pardonner.

—C'est une bonne fille, se disait-elle tout bas, dévouée, reconnaissante, elle a ses faiblesses comme ici-bas toute créature, Oublions!

Nicolle de son côté n'était pas fille à avoir perdu de vue la physionomie de sa maîtresse, et elle remarquait la bienveillance croissante qui se peignait sur son beau et calme visage.

—Sotte que je suis, pensa-t-elle, j'ai failli me brouiller, pour ce petit coquin de Gilbert, avec mademoiselle qui m'emmène à Paris, où l'on fait presque toujours fortune.

Il était difficile que sur cette pente rapide deux sympathies roulant l'une vers l'autre ne se rencontrassent point, et, en se rencontrant, ne se missent point en contact.

Andrée donna la première réplique.

— Mettez mes dentelles dans un carton, dit-elle.

—Dans quel carton, mademoiselle? demanda la chambrière.

— Mais que sais-je?... N'en avons-nous point?

—Si fait, j'ai celui que mademoiselle m'a donné, et qui est dans ma chambre.

Et Nicolle courut chercher le carton avec une prévenance qui acheva de déterminer Andrée à oublier tout-à-fait.

—Mais c'est à toi ce carton, dit-elle en voyant reparaître Nicolle, et tu peux en avoir besoin, pauvre enfant.

—Dam! si mademoiselle en a plus besoin que moi, comme c'est à elle en définitive que le carton appartient...

— Quand on veut entrer en ménage, reprit Andrée, on n'a jamais assez de meubles. Ainsi c'est donc toi, en ce moment, qui en as plus besoin que moi.

Nicolle rougit.

—Il te faut des cartons, continua Andrée, pour mettre ta parure de noces.

—Oh ! mademoiselle, dit gaiement Nicolle en

secouant la tête, mes parures de noces, à moi, seront faciles à loger et ne tiendront pas grand'place.

— Pourquoi? Si tu te maries, Nicolle, je veux que tu sois heureuse, riche même.

— Riche!

— Oui, riche, proportionnellement, sans doute.

— Mademoiselle m'a donc trouvé un fermier-général?

— Non; mais je t'ai trouvé une dot.

— En vérité? mademoiselle.

— Tu sais ce qu'il y a dans ma bourse?

— Oui mademoiselle, vingt-cinq beaux louis d'or.

— Eh bien! ces vingt-cinq louis sont à toi, Nicolle.

— Vingt-cinq louis! Mais c'est une fortune, cela, s'écria Nicolle ravie.

— Tant mieux! si tu dis cela sérieusement, ma pauvre fille.

— Et mademoiselle me donne ces vingt-cinq louis?

— Je te les donne.

Nicolle eut un mouvement de surprise, puis d'émotion, puis les larmes lui vinrent aux yeux et elle se jeta sur la main d'Andrée qu'elle baisa.

— Alors ton mari sera content, n'est ce pas? dit M^lle^ de Taverney.

— Sans doute bien content, dit Nicolle; du moins, mademoiselle, je l'espère.

Et elle se mit à songer que ce qui avait causé le refus de Gilbert, c'était sans doute la crainte de la misère, et que maintenant qu'elle était riche,

elle allait peut-être paraître plus désirable à l'ambitieux jeune homme. Alors elle se promit d'offrir à l'instant même à Gilbert sa part de la petite fortune qu'elle devait à la libéralité d'Andrée, voulant se l'attacher par la reconnaissance et l'empêcher de courir au mal. Voilà ce qu'il y avait de vraiment généreux dans le projet de Nicolle. Maintenant, peut-être un malveillant commentateur de sa rêverie eût-il découvert dans toute cette générosité un petit germe d'orgueil, un involontaire besoin d'humilier celui qui l'avait humiliée.

Mais ajoutons vite, pour répondre à ce pessimiste, qu'en ce moment nous en sommes à peu près sûr, — la somme des bonnes intentions l'emportait de beaucoup, chez Nicolle, sur celle des mauvaises.

Andrée la regardait penser.

— Pauvre enfant ! soupira-t-elle, elle qui, insouciante, pourrait être si heureuse.

Nicolle entendit ces mots et tressaillit. Ces mots laissaient en effet entrevoir à la frivole jeune fille tout un eldorado de soie, de diamants, de dentelles, d'amour, auquel Andrée, pour qui la vie tranquille était le bonheur, n'avait pas même songé.

Et cependant, Nicolle détourna les yeux de ce nuage d'or et de pourpre qui passait à son horizon.

Elle résista.

— Enfin, mademoiselle, je serait peut-être heureuse ici, dit-elle ; au petit bonheur.

— Réfléchis bien, mon enfant.

— Oui, mademoiselle, je réfléchirai.

— Tu feras sagement, rends-toi heureuse à ta façon, mais ne sois plus folle.

— C'est vrai, mademoiselle, et puisque l'occasion s'en présente, je suis aise de dire à mademoiselle que j'étais bien folle, et surtout bien coupable; mais que mademoiselle me pardonne, quand on aime...

— Tu aimes donc sérieusement Gilbert?

— Oui, mademoiselle; je... je l'aimais, dit Nicolle.

— C'est incroyable! dit Andrée en souriant; quelle chose a donc pu te plaire dans ce garçon? La première fois que je le verrai, il faut que je le regarde, ce monsieur Gilbert qui ravage les cœurs.

Nicolle regarda Andrée avec un dernier doute. Andrée, en parlant ainsi, usait-elle de profonde hypocrisie, ou se laissait-elle aller à sa parfaite innocence?

Andrée n'avait peut-être pas regardé Gilbert, c'était ce que se disait Nicolle; mais à coup sûr, se disait-elle encore, Gilbert avait regardé Andrée.

Elle voulut être mieux renseignée en tout point avant de tenter la demande qu'elle projetait.

— Est-ce que Gilbert ne vient pas avec nous à Paris, mademoiselle? demanda Nicolle.

— Pourquoi faire? répliqua Andrée.

— Mais...

— Gilbert n'est par un domestique; Gilbert ne peut être l'intendant d'une maison parisienne. Les oisifs de Taverney, ma chère Nicolle, sont comme les oiseaux qui gazouillent dans les branches de mon petit jardin et dans les haies de l'avenue. Le sol, si pauvre qu'il soit, les nourrit. Mais un oisif, à Paris, coûte trop cher, et nous ne saurions là-bas le tolérer à rien faire.

— Si je l'épouse cependant, balbutia Nicolle.

— Et bien! Nicolle, si tu l'épouses, tu demeureras avec lui à Taverney, dit Andrée d'un ton ferme, et cette maison que ma mère aimait tant, vous nous la garderez.

Nicolle fut abasourdie du coup; impossible de trouver le moindre mystère dans les paroles d'Andrée. Andrée renonçait à Gilbert sans arrière-pensée, sans l'ombre d'un regret; elle livrait à une autre celui que, la veille, elle avait honoré de sa préférence; c'était incompréhensible.

— Sans doute, les demoiselles de qualité sont ainsi faites, se dit Nicolle; c'est pour cela que j'ai vu si peu de chagrins profonds au couvent des Annonciades, et cependant que d'intrigues!

Andrée devina probablement l'hésitation de Nicolle; probablement aussi vit-elle son esprit flotter entre l'ambition des plaisirs parisiens et la douce et tranquille médiocrité de Taverney, car, d'un voix douce, mais ferme :

— Nicolle, dit-elle, la résolution que tu vas prendre décidera peut-être de toute ta vie; réfléchis, mon enfant; il te reste une heure pour te décider. Une heure, c'est bien peu sans doute, je le sais, mais je te crois prompte dans tes décisions: mon service ou ton mari, moi ou Gilbert. Je ne veux pas être servie par une femme mariée, je déteste les secrets de ménage.

— Une heure, mademoiselle! répéta Nicolle; une heure!

— Une heure?

— Eh bien! mademoiselle a raison, c'est tout autant qu'il m'en faut.

—Allons, rassemble tous mes habits, joins-y ceux de ma mère, que je vénère, tu le sais, comme des reliques, et reviens m'annoncer ta résolution. Quelle quelle soit, voici tes vingt-cinq louis. Si tu te maries, c'est ta dot ; si tu me suis, ce sont tes deux premières années de gages.

Nicolle prit la bourse des mains d'Andrée et la baisa.

La jeune fille ne voulait sans doute pas perdre une seconde de l'heure que lui avait accordée sa maîtresse, car elle s'élança hors de la chambre, descendit rapidement l'escalier, traversa la cour et se perdit dans l'avenue.

Andrée la regarda s'éloigner en murmurant :

— Pauvre folle, qui pouvait être heureuse ! Est-ce donc si doux l'amour ?

Cinq minutes après, toujours pour ne pas perdre de temps, sans doute, Nicolle frappait aux vitres du rez-de-chaussée qu'habitait Gilbert, décoré si généreusement par Andrée du nom d'oisif, et par le baron de celui de fainéant.

Gilbert tournait le dos à cette fenêtre, donnant sur l'avenue, et remuait on ne sait quoi au fond de sa chambre.

Au bruit des doigts de Nicolle tambourinant sur la vitre, il abandonna, comme un voleur surpris en flagrant délit, l'œuvre qui l'occupait, et se retourna plus prompt que si un ressort d'acier l'eût fait mouvoir.

— Ah ! fit-il, c'est vous, Nicolle ?

— Oui, c'est encore moi, répondit la jeune fille à travers les carreaux, avec un air décidé, mais souriant.

— Alors soyez la bien venue, Nicolle, dit Gilbert en allant ouvrir la fenêtre.

Nicolle, sensible à cette première démonstration de Gilbert, lui tendit la main ; Gilbert la serra.

— Voilà qui va bien, pensa-t-elle, adieu le voyage de Paris.

Et c'est ici qu'il faut louer sincèrement Nicolle qui n'accompagna cette réflexion que d'un seul soupir.

— Vous savez, dit la jeune fille en s'accoudant sur la fenêtre, vous savez, Gilbert, que l'on quitte Taverney.

— Je le sais, répondit Gilbert.

— Vous savez où l'on va ?

— L'on va à Paris.

— Et vous savez encore que je suis du voyage?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vous en félicite, si la chose vous plaît.

— Comment avez-vous dit cela ? demanda Nicolle.

— J'ai dit : si la chose vous plaît ; c'est clair, ce me semble.

— Elle me plaît... c'est selon, reprit Nicolle.

— Que voulez-vous dire, à votre tour ?

— Je veux dire qu'il dépendrait de vous que la chose ne me plût pas.

— Je ne comprends pas, dit Gilbert en s'asseyant sur la fenêtre de cette façon que ses genoux effleuraient les bras de Nicolle, et que tous deux pouvaient continuer leur conversation, à moitié cachés par les lianes de liserons et de capucines enroulés autour de leurs têtes.

Nicolle regarda tendrement Gilbert.

Mais Gilbert fit un signe du cou et des épaules qui voulait dire qu'il ne comprenait pas plus le regard que les paroles.

—C'est bien... Puisqu'il faut tout vous dire, écoutez donc, reprit Nicolle.

— J'écoute, dit froidement Gilbert.

— Mademoiselle m'offre de la suivre à Paris.

—Bon, dit Gilbert.

—A moins que...

— A moins que?... répéta le jeune homme.

—A moins que je ne trouve à me marier ici.

—Vous tenez donc toujours à vous marier? dit Gilbert impassible.

—Oui, surtout depuis que je suis riche, répéta Nicolle.

—Ah! vous êtes riche? demanda Gilbert avec un flegme qui dérouta les soupçons de Nicolle.

—Très-riche, Gilbert.

— Vraiment?

—Oui.

—Et comment ce miracle s'est-il fait?

—Mademoiselle m'a dotée.

—C'est un grand bonheur, et je vous en félicite, Nicolle.

— Tenez, dit la jeune fille en faisant ruisseler dans sa main les vingt-cinq louis.

Et ce disant, elle regardait Gilbert pour saisir dans ses yeux un rayon de joie ou tout au moins de convoitise.

Gilbert ne sourcilla point.

—Par ma foi, dit-il, c'est une belle somme!

—Ce n'est pas le tout, continua Nicolle, mon-

sieur le baron va redevenir riche. On songe à rebâtir Maison-Rouge et à embellir Taverney.

— Je le crois bien.

— Et alors le château aura besoin d'être gardé.

— Sans doute.

— Eh bien! mademoiselle donne la place de...

— De concierge à l'heureux époux de Nicolle, continua Gilbert avec une ironie qui ne fut point assez dissimulée cette fois pour que ne s'en effarouchât pas la fine oreille de Nicolle.

Elle se contint cependant.

— L'heureux époux de Nicolle, reprit-elle, n'est-ce point quelqu'un que vous connaissez, Gilbert?

— De qui voulez-vous parler, Nicolle ?

— Voyons... est-ce que vous devenez imbécile, ou est-ce que je ne parle plus français ? s'écria la jeune fille qui commençait à s'impatienter à ce jeu.

— Je vous entends à merveille, dit Gilbert ; vous m'offrez d'être votre mari, n'est-ce pas mademoiselle Legay?

— Oui, monsieur Gilbert.

— Et c'est après être devenue riche, se hâta de dire celui-ci, que vous conservez pour moi de pareilles intentions; en vérité, je vous en suis bien reconnaissant.

— Vraiment ?

— Sans doute.

— Eh bien! dit franchement Nicolle, touchez là.

— Moi ?

— Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Je refuse.

Nicolle fit un bond.

—Tenez, dit-elle, vous êtes un mauvais cœur ou tout au moins un mauvais esprit, Gilbert, et, croyez-moi, ce que vous faites en ce moment ne vous portera point bonheur. Si je vous aimais encore, et si j'avais mis en ce que je fais en ce moment autre chose qu'un point d'honneur et de probité, vous me déchireriez l'âme. Mais, Dieu merci, j'ai voulu qu'il ne fût pas dit que Nicolle, devenue riche, mépriserait Gilbert et lui rendrait une souffrance pour une insulte. A présent, Gilbert, tout est fini entre nous.

Gilbert fit un geste d'indifférence.

—Ce que je pense de vous, vous ne pouvez vous en douter, dit Nicolle ; me décider, moi ; moi, dont vous connaissez le caractère aussi libre, aussi indépendant que le vôtre, me décider, moi, à m'enterrer ici, quand Paris m'attend ? Paris qui sera mon théâtre, comprenez-vous ? Me décider à voir tout le jour, toute l'année et toute la vie, cette froide et impénétrable figure derrière laquelle se cachent tant de vilaines pensées ! C'était un sacrifice ; vous ne l'avez pas compris, tant pis pour vous. Je ne dis pas que vous me regretterez, Gilbert ; je dis que vous me redouterez et que vous rougirez de me voir là où m'aura conduite votre mépris de ce jour. Je pouvais redevenir honnête ; une main me manquait, une main amie pour m'arrêter au bord de l'abîme, où je penche, où je glisse, où je vais tomber. J'ai crié : Aidez-moi, soutenez-moi ; vous m'avez repoussée, Gilbert, J'y roule, j'y tombe, je m'y perds. Dieu vous tiendra compte de ce crime. Adieu, Gilbert, adieu.

Et la fière jeune fille s'en retourna sans colère, sans impatience, ayant fini, comme toutes les natures d'élite, par laisser venir à la surface le fond généreux de son âme.

Gilbert ferma tranquillement sa fenêtre et rentra dans sa cabane, où il reprit cette mystérieuse occupation interrompue par l'arrivée de Nicolle.

CHAPITRE XVIII.

Adieux a Taverney.

Nicolle, avant de rentrer près de sa maîtresse, s'arrêta sur l'escalier pour comprimer les derniers cris de la colère qui grondait en elle.

Le baron la rencontra immobile, pensive, le menton dans sa main et les sourcils contractées; et, tout occupé qu'il fût, la voyant si jolie, il l'embrassa, comme l'eût fait M. de Richelieu à trente ans.

Nicolle, tirée de sa rêverie par cette gaillardise du baron, remonta précipitamment chez Andrée, qui achevait de fermer un coffret.

— Eh bien! dit M^lle^ de Taverney, ces réflexions?

— Elles sont faites, mademoiselle, répondit Nicolle avec un air des plus délibérés.

— Tu te maries?

— Non pas, au contraire.

— Ah bah ! et ce grand amour ?

— Ne me vaudra jamais ce que me vaudront les bontés dont mademoiselle me comble à toute heure. J'appartiens à mademoiselle et lui veux appartenir toujours. Je connais la maîtresse que je me suis donnée, connaîtrais-je aussi bien le maître que je me donnerais ?

Andrée fut touchée de cette manifestation de sentiments, qu'elle était loin de croire trouver chez l'étourdie Nicolle. Il va sans dire qu'elle ignorait que cette même Nicolle faisait d'elle un pis aller.

Elle sourit, heureuse de trouver une créature humaine meilleure qu'elle ne l'espérait.

— Tu fais bien de m'être attachée, Nicolle, répliqua-t-elle. Je ne l'oublierai pas. Confie-moi ton sort, mon enfant, et si quelque bonheur m'arrive, tu en auras ta part, je te le promets.

— Oh ! mademoiselle, c'est décidé, je vous suis.

— Sans regrets ?

— Aveuglément.

— Ce n'est pas répondre, dit Andrée. Je ne voudrais pas qu'un jour tu pusses me reprocher de m'avoir suivie aveuglément.

— Je n'aurai de reproches à faire qu'à moi-même, mademoiselle.

— Alors tu t'es donc entendue de cela avec ton prétendu ?

Nicolle rougit.

—— Moi ? dit-elle.

— Oui, toi, je t'ai vue causer avec lui.

Nicolle se mordit les lèvres. Elle avait une fe-

nêtre parallèle à celle d'Andrée, et elle savait bien que de cette fenêtre on voyait celle de Gilbert.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit Nicolle.

— Et tu lui as dit?.

— Je lui ai dit, reprit Nicolle, qui crut remarquer qu'Andrée la questionnait, et qui, rendue à ses premiers soupçons par cette fausse manœuvre de l'ennemi, essaya de répondre hostilement, je lui ai dit que je ne voulais plus de lui.

Il était décidé que ces deux femmes, l'une avec sa pureté de diamant, l'autre avec sa tendance naturelle au vice, ne s'entendraient jamais.

Andrée continua de prendre les aigreurs de Nicolle pour des cajoleries.

Pendant ce temps, le baron complétait l'attirail de son bagage : une vieille épée qu'il portait à Fontenoy, des parchemins qui établissaient son droit à monter dans les carrosses de Sa Majesté, une collection de la *Gazette*, et certaines correspondances formaient la portion la plus volumineuse de son avoir. Comme Bias, il portait tout cela sous un bras.

La Brie avait l'air de suer en marchant, courbé sous une malle à peu près vide.

On retrouva dans l'avenue M. l'exempt qui pendant tous ces préparatifs avait vidé sa bouteille jusqu'à la dernière goutte.

Le galant avait remarqué la taille si fine, la jambe si ronde de Nicolle, et ne cessait de rôder de la pièce d'eau aux maronniers pour revoir cette charmante coureuse, aussi vite disparue qu'entrevue sous les massifs.

M. de Beausire, ainsi avons-nous déjà dit qu'on

l'appelait, fut tiré de sa contemplation par l'invitation que lui fit le baron d'appeler la voiture. Il fit un soubresaut, salua M. de Taverney, et commanda d'une voix sonore au cocher d'entrer dans l'avenue.

Le carrosse entra. La Brie déposa la malle sur ses ressorts avec un indicible mélange de joie et d'orgueil.

— Je vais donc monter dans les carrosses du roi, murmura-t-il, emporté par son enthousiasme, et croyant être seul.

— Derrière, mon bel ami, répliqua Beausire avec un sourire protecteur.

— Quoi, vous emmenez La Brie, monsieur, dit Andrée au baron; et qui gardera Taverney?

— Pardieu, ce fainéant de philosophe!

— Gilbert?

— Sans doute, n'a-t-il pas un fusil?

— Mais avec quoi se nourrira-t-il?

— Avec son fusil, pardieu! et il fera bonne chère, soyez tranquille, les grives et les merles ne manquent point à Taverney.

Andrée regarda Nicolle, celle-ci se mit à rire.

— Voilà comme tu le plains, méchant cœur, dit Andrée.

— Oh! il est fort adroit, mademoiselle, riposta Nicolle, et, soyez tranquille, il ne se laissera pas mourir de faim.

— Il faut lui laisser un ou deux louis, monsieur, dit Andrée au baron.

— Pour le gâter. Bon, il est déjà assez vicieux comme cela.

— Non, pour le faire vivre.

— On lui enverra quelque chose, s'il crie.

— Bah! dit Nicolle, soyez tranquille, mademoiselle, il ne criera pas.

— N'importe, dit Andrée, laisse-lui trois ou quatre pistoles.

— Il ne les acceptera point.

— Il ne les acceptera point! Il est donc bien fier, ton monsieur Gilbert ?

— Oh! mademoiselle, ce n'est plus le mien, Dieu merci.

— Allons, allons, dit Taverney, pour rompre tous ces détails dont son égoïsme se fatiguait, allons, au diable M. Gilbert, le carrosse nous attend, montons en voiture, ma fille.

Andrée ne répliqua point, elle salua du regard le petit château, et entra dans le lourd et massif carrosse.

M. de Taverney s'y plaça près d'elle, La Brie, toujours vêtu de sa magnifique livrée, et Nicolle qui semblait n'avoir jamais connu Gilbert, s'installèrent sur le siége. Le cocher enjamba un des chevaux en postillon.

— Mais, monsieur l'exempt, où se place-t-il? cria Taverney.

— A cheval, monsieur le baron, à cheval, répondit Beausire en lorgnant Nicolle qui rougissait d'aise, d'avoir si vite remplacé un grossier paysan par un élégant cavalier.

Bientôt la voiture s'ébranla sous les efforts de quatre vigoureux chevaux ; et les arbres de l'avenue, de cette avenue si connue d'Andrée, commencèrent à glisser des deux côtés du carrosse, et à disparaître un à un, tristement inclinés sous

le vent d'est, comme pour dire un dernier adieu aux maîtres qui les abandonnaient. On arriva près de la porte cochère.

Gilbert s'était placé droit, immobile à cette porte. Le chapeau à la main, il ne regardait pas, et pourtant il voyait Andrée.

Elle, penchée de l'autre côté de la portière, cherchait à voir le plus longtemps possible sa chère maison.

— Arrêtez-un peu, cria M. de Taverney au postillon.

Celui-ci retint ses chevaux.

— Ça, monsieur le fainéant, dit le baron à Gilbert, vous allez être bien heureux ; vous voilà seul comme doit être un vrai philosophe, rien à faire, pas de gronderie à essuyer. Tâchez au moins que le feu ne brûle pas, tandis que vous dormirez, et prenez soin de Mahon.

Gilbert s'inclina sans répondre. Il croyait sentir le regard de Nicolle peser sur lui d'un poids insupportable ; il craignait de voir la jeune fille triomphante et ironique, et il craignait cela comme on peut craindre la morsure d'un fer rouge.

— Allez, postillon ! cria M. de Taverney.

Nicolle n'avait pas ri, comme le craignait Gilbert ; il lui avait même fallu plus que sa force habituelle, plus que son courage personnel pour ne pas plaindre tout haut le pauvre garçon, qu'on abondonnait sans pain, sans avenir, sans consolation ; il lui avait fallu regarder M. de Beausire qui avait si excellente mine sur son cheval qui caracollait.

Or, comme Nicolle regardait M. de Beausire,

elle ne put voir que Gilbert dévorait Andrée des yeux.

Andrée ne voyait rien, elle, à travers ses yeux mouillés de larmes, que la maison où elle était née et où sa mère était morte.

La voiture disparut. Gilbert, si peu de chose déjà pour les voyageurs un instant auparavant, commençait à n'être plus rien du tout pour eux.

Taverney, Andrée, Nicolle et La Brie, en franchissant la porte du château, venaient d'entrer dans un nouveau monde.

Chacun avait sa pensée.

Le baron calculait qu'à Bar-le-Duc on lui prêterait facilement cinq ou six mille livres sur le service doré de Balsamo.

Andrée récitait tout bas une petite prière que lui avait apprise sa mère pour éloigner d'elle le démon de l'orgueil et de l'ambition.

Nicolle fermait son fichu que le vent dérangeait trop peu au gré de M. de Beausire.

La Brie comptait au fond de sa poche les dix louis de la reine et les deux louis de Balsamo.

M. de Beausire galoppait.

Gilbert ferma la grande porte de Taverney dont les battants gémirent comme d'habitude, faute d'huile.

Alors il courut à sa petite chambre, et tira sa commode de chêne, derrière laquelle se trouva un paquet tout prêt. Il passa les nœuds de ce paquet, enfermé dans une serviette, au bout de sa canne de cornouiller. Puis découvrant son lit de sangle formé d'un matelas bourré de foin, il éventra le matelas. Ses mains y rencontrèrent

bien vite un papier plié dont il s'empara. Ce papier contenait un écu de six livres poli et luisant. C'étaient les économies de Gilbert depuis trois ou quatre ans peut-être.

Il ouvrit le papier, regarda l'écu pour bien s'assurer qu'il n'était point changé, et le mit dans la poche de sa culotte, toujours protégé par son papier.

Mahon hurlait, en bondissant de toute la longueur de sa chaîne, le pauvre animal gémissait de se voir ainsi abandonné successivement par tous ses amis, car avec son admirable instinct, il devinait que Gilbert allait l'abandonner à son tour.

Il se mit donc à hurler de plus en plus.

— Tais-toi, lui cria Gilbert, tais-toi, Mahon.

Puis, comme souriant au parallèle antithésique qui se présentait à son esprit :

— Ne m'abandonnait-on pas comme un chien, ajouta-t-il, pourquoi ne t'abandonnerait-on pas comme un homme ?

Puis réfléchissant.

— Mais on m'abandonnait libre, au moins, libre de chercher ma vie comme je l'entendais. Eh bien ! soit, Mahon, je ferai pour toi ce que l'on faisait pour moi, ni plus ni moins.

Et, courant à la niche et détachant la chaîne de Mahon :

— Te voilà libre, dit-il, cherche ta vie comme tu l'entendras.

Mahon bondit vers la maison, dont il trouva les portes fermées, puis alors il s'élança vers les ruines, et Gilbert le vit disparaître dans les massifs.

— Bien, dit-il, maintenant nous verrons lequel

a le plus d'instinct du chien ou de l'homme.

Cela dit, Gilbert sortit par la petite porte qu'il ferma à double tour et dont il jeta la clé par-dessus la muraille jusque dans la pièce d'eau, avec cette adresse qu'ont les paysans à lancer les pierres.

Toutefois, comme la nature, monotone dans la génération des sentiments, est variée dans leur manifestation, Gilbert éprouva, en quittant Taverney, quelque chose de pareil à ce qu'avait éprouvé Andrée. Seulement, de la part d'Andrée, c'était le regret du temps passé; de la part de Gilbert, c'était l'espérance d'un temps meilleur.

— Adieu, dit-il en se retournant pour voir une dernière fois le petit château dont on apercevait le toit perdu dans le feuillage des sycomores et dans les fleurs des ébéniers; adieu, maison où j'ai tant souffert, où chacun m'a détesté, où l'on m'a jeté le pain en me disant que je volais; adieu! sois maudite. Mon cœur bondit de joie et se sent libre depuis que tes murs ne m'enferment plus; adieu, prison! adieu, enfer, antres de tyrans, adieu, pour jamais, adieu!

Et après cette imprécation, moins poétique peut-être, mais non moins significative que tant d'autres, Gilbert prit son élan pour courir après la voiture, dont le bruissement lointain retentissait encore dans l'espace.

CHAPITRE XIX.

L'écu de Gilbert.

Après une demi-heure de course effrénée, Gilbert poussa un cri de joie, il venait d'apercevoir à un quart de lieue devant lui la voiture du baron qui montait une côte au pas.

Alors Gilbert sentit en lui-même un véritable mouvement d'orgueil, car il se dit qu'avec les seules ressources de sa jeunesse, de sa vigueur et de son intelligence, il allait égaler les ressources de la richesse, de la puissance et de l'aristocratie.

C'est alors que M. de Taverney eût pu appeler Gilbert un philosophe, le voyant sur la route, son bâton à la main, son mince bagage accroché à sa boutonnière, faisant des enjambées rapides, sautant des talus pour économiser le terrain, et s'arrêtant à chaque montée comme s'il eût dit dédaigneusement aux chevaux :

— Vous n'allez pas assez vite pour moi et je suis forcé de vous attendre.

Philosophe ! oh ! oui, certes, il l'était bien alors, si l'on appelle philosophie, le mépris de toute jouissance, de toute facilité. Certes, il n'avait pas été accoutumé à une vie molle, mais combien de gens l'amour n'amollit-il pas !

C'était donc, il faut le dire, un beau spectacle, un spectacle digne de Dieu, père des créatures énergiques et intelligentes, que celui de ce jeune homme courant, tout poudreux et tout rougissant, pendant une heure ou deux, jusqu'à ce qu'il eût presque rattrappé le carrosse, et se reposant avec délices lorsque les chevaux n'en pouvaient plus. Gilbert, ce jour-là, n'eût dû inspirer que de l'admiration à quiconque eût pu le suivre des yeux de l'esprit, comme nous le suivons; et qui sait même si la superbe Andrée, le voyant, n'eût pas été touchée, et si cette indifférence qu'elle avait manifestée à l'endroit de sa paresse ne se fût point changée en estime pour son énergie ?

La première journée se passa ainsi. Le baron s'arrêta même une heure à Bar-le-Duc, ce qui donna à Gilbert tout le temps, non seulement de le rejoindre, mais de le dépasser. Gilbert fit le tour de la ville, car il avait entendu l'ordre donné de s'arrêter chez un orfèvre, puis, quand il vit venir le carrosse, il se jeta dans un massif, et, le carrosse, passé, il se mit comme auparavant à sa suite.

Vers le soir, le baron rejoignit les voitures de la Dauphine au petit village de Brillou, dont les habitants, amoncelés sur la colline, faisaient entendre des cris de joie et des souhaits de prospérité.

Gilbert n'avait mangé pendant toute la journée qu'un peu de pain emporté de Taverney, mais, en récompense, il avait à discrétion bu l'eau d'un magnifique ruisseau qui traversait la route, et dont le cours était si pur, si frais, si brodé de cressons et de nymphéas jaunes, que, sur la demande d'Andrée, le carrosse s'était arrêté, et qu'Andrée était descendue elle-même, et avait puisé un verre de cette eau dans la tasse d'or de la Dauphine, seule pièce du service que, sur la prière de sa fille, le baron eût conservée.

Caché derrière un des ormes de la route, Gilbert avait vu tout cela.

Aussi lorsque les voyageurs s'étaient éloignés, Gilbert était-il venu juste au même endroit, avait-il mis le pied sur le petit tertre où il avait vu monter Andrée, et bu l'eau dans sa main, comme Diogène, aux mêmes flots où venait de se désaltérer M^lle^ de Taverney.

Puis bien rafraîchi il avait repris sa course.

Une seule chose inquiétait Gilbert, c'était de savoir si la Dauphine coucherait en route. Si la Dauphine couchait en route, ce qui était probable, car après la fatigue dont elle s'était plainte à Taverney, elle aurait certes besoin de repos ; si la Dauphine couchait en route, disons-nous, Gilbert était sauvé. On s'arrêterait sans doute, dans ce cas, à Saint-Dizier. Deux heures de sommeil dans une grange lui suffiraient à lui pour rendre l'élasticité à ses jambes, qui commençaient à se raidir; puis, ces deux heures écoulées, il se remettrait en chemin, et pendant la nuit tout en marchant à petits pas, il gagnerait facilement

cinq ou six lieues sur eux. On marche si bien à dix-huit ans, par une belle nuit du mois de mai!

Le soir vint, enveloppant l'horizon de son ombre sans cesse rapprochée, jusqu'à ce que cette ombre eût gagné jusqu'au chemin où courait Gilbert. Bientôt il ne vit plus de la voiture que la grosse lanterne placée au côté gauche du carrosse, et dont le reflet faisait sur la route l'effet d'un fantôme blanc toujours courant effaré sur le revers du chemin.

Après le soir, vint la nuit. On avait fait douze lieues, on arriva à Combles ; les équipages parurent s'arrêter un instant. Gilbert crut que décidément le ciel était pour lui. Il s'approcha pour entendre la voix d'Andrée. Le carrosse était stationnaire ; il se glissa dans le renfoncement d'une grande porte. Il vit Andrée au rayonnement des flambeaux, il l'entendit demander quelle heure il était. Une voix répondit : onze heures. En ce moment, Gilbert n'était point las, et il eût repoussé avec mépris l'offre de monter dans une voiture.

C'est que déjà aux yeux ardents de son imagination apparaissait Versailles, doré, resplendissant ; Versailles, la ville des nobles et des rois... Puis au-delà de Versailles, Paris, sombre, noir, immense ; Paris la ville du peuple.

Et en échange de ces visions qui récréaient son esprit, Gilbert n'eût point accepté tout l'or du Pérou.

Deux choses le tirèrent de son extase, le bruit que firent les voitures en repartant et un coup violent qu'il se donna contre une charrue oubliée sur la route.

Son estomac aussi commençait à crier famine.

Heureusement, se disait Gilbert, j'ai de l'argent, je suis riche.

On sait que Gilbert avait un écu.

Jusqu'à minuit, les voitures roulèrent.

A minuit, on arriva à Saint-Dizier. C'était là que Gilbert avait l'espoir que l'on coucherait.

Gilbert avait fait seize lieues en douze heures.

Il s'assit sur les revers du fossé.

— Mais à Saint-Dizier on relaya seulement, Gilbert entendit le bruit des grelots qui s'éloignaient de nouveau. Les illustres voyageurs avaient rafraîchi seulement au milieu des flambeaux et des fleurs.

Gilbert eut besoin de tout son courage. Il se remit sur ses jambes avec une énergie de volonté qui lui fit oublier que, dix minutes auparavant, ses jambes faiblissaient sous lui.

— Bien, dit-il, partez, partez ! Moi aussi tout-à-l'heure je m'arrêterai à Saint-Dizier, j'y achèterai du pain et un morceau de lard, j'y boirai un verre de vin, j'aurai dépensé cinq sous, et pour mes cinq sous je serai mieux reconforté que les *maîtres*.

C'était avec son emphase ordinaire que Gilbert prononçait ce mot *maîtres* que nous soulignons à cet effet.

Gilbert entra comme il se l'était promis à Saint-Dizier, où l'on commençait, l'escorte étant passée, à fermer les volets et les portes des maisons.

Notre philosophe vit une auberge de bonne mine, servantes parées, valets endimanchés et

fleuris aux boutonnières, bien qu'il fût une heure du matin ; il aperçut sur les grands plats de faïence à fleurs les volailles sur lesquelles une forte dime avait été prélevée par les affamés du cortége.

Il entra résolument dans l'auberge principale, on mettait la dernière barre aux contrevents, il se baissa pour entrer dans la cuisine.

La maîtresse de l'hôtel était là, surveillant tout et comptant sa recette.

— Pardon, madame, dit Gilbert, donnez-moi s'il vous plaît, un morceau de pain et du jambon.

— Il n'y a pas de jambon, mon ami, répondit l'hôtesse. Voulez-vous du poulet?

— Non pas ; j'ai demandé du jambon, parce que c'est du jambon que je désire ; je n'aime pas le poulet.

— Alors c'est fâcheux, mon petit homme, dit l'hôtesse, car il n'y a que cela. Mais croyez-moi, ajouta-t-elle en souriant, le poulet ne sera pas plus cher pour vous que du jambon ; aussi prenez-en une moitié, un tout entier pour dix sous, cela vous fera votre provision pour demain. Nous pensions que Son Altesse Royale s'arrêterait chez M. le bailly et que nous débiterions nos provisions à ses équipages ; mais elle n'a fait que passer, et voilà nos provisions perdues.

On pourrait croire que Gilbert ne voulut point, puisque l'occasion était si belle et l'hôtesse si bonne, manquer l'occasion unique qui se présentait de faire un bon repas, mais ce serait complétement méconnaître son caractère.

— Merci, dit-il, je me contente de moins ; je ne suis ni un prince ni un laquais.

— Alors je vous le donne, mon petit Artaban, dit la bonne femme, et que Dieu vous accompagne.

— Je ne suis pas un mendiant non plus, bonne femme, dit Gilbert humilié. J'achète, et je paie.

Et Gilbert, pour joindre l'effet aux paroles, enfonça majestueusement sa main dans le gousset de sa culotte, où elle disparut jusqu'au coude.

Mais il eut beau fouiller et refouiller en pâlissant, dans cette vaste poche, il n'en tira que le papier dans lequel était renfermé l'écu de six livres. L'écu, ballotté, avait usé son enveloppe qui était vieille et macérée, puis la toile de la poche qui était mûre, enfin il s'était glissé dans la culotte, dont il était sorti par la jarretière débouclée.

Gilbert avait débouclé ses jarretières pour donner plus d'élasticité à ses jambes.

L'écu était sur la route, probablement aux bords du ruisseau dont les flots avaient tant charmé Gilbert.

Le pauvre enfant avait payé six francs un verre d'eau puisé dans le creux de sa main. Au moins, quand Diogène philosophait sur l'inutilité des écuelles de bois, n'avait-il ni poches à trouer, ni écu de six livres à perdre.

La pâleur, le tremblement de honte de Gilbert, émurent la bonne femme. Assez d'autres eussent triomphé de voir un orgueilleux puni, elle, elle souffrit de cette souffrance si bien peinte sur les traits bouleversés du jeune homme.

— Voyons, mon pauvre enfant, lui dit-elle,

soupez et couchez ici, puis demain, s'il faut absolument que vous partiez, vous continuerez votre route.

—Oh! oui, oui! il le faut, dit Gilbert, il le faut, pas demain, mais tout de suite.

Et, reprenant son paquet sans vouloir rien entendre, il s'élança hors de la maison pour cacher dans l'obscurité sa honte et sa douleur.

Le contrevent se referma. La dernière lumière s'éteignit dans le bourg, les chiens eux-mêmes, fatigués de la journée, cessèrent d'aboyer.

Gilbert demeura seul, bien seul au monde; car nul n'est plus isolé sur la terre que l'homme qui vient de se séparer de son dernier écu, surtout quand ce dernier écu est le seul qu'il ait possédé jamais!

La nuit était obscure autour de lui; que faire? Il hésita. Retourner sur ses pas pour chercher son écu, c'était se livrer d'abord à une recherche bien précaire; puis cette recherche le séparait à tout jamais ou du moins pour bien longtemps de ces voitures qu'il ne pourrait plus rejoindre.

Il résolut de continuer sa course et se remit en chemin; mais à peine eut-il fait une lieue, que la faim le prit, calmée ou plutot endormie un instant par la souffrance morale. Elle se réveilla plus mordante que jamais, lorsqu'une course rapide eut recommencé de fouetter le sang du malheureux.

Puis en même temps que la faim, la fatigue sa compagne, commença d'envahir les membres de Gilbert. Avec un effort inouï, il rejoignit encore une fois les carrosses. Mais on eût dit qu'il y avait

conspiration contre lui. Les voitures ne s'arrêtaient que pour relayer et encore relayaient-elles si rapidement qu'au premier relai le pauvre voyageur ne gagna point cinq minutes de repos.

Cependant il repartit. Le jour commençait à poindre à l'hozizon. Le soleil apparaissait au-dessus d'une grande bande de vapeurs sombres dans tout l'éclat et toute la majesté d'un dominateur, il promettait une de ces ardentes journées de mai qui devancent l'été de deux mois. Comment Gilbert pourrait-il supporter la chaleur du midi?

Gilbert eut un instant cette idée consolante pour son amour-propre, que les chevaux, les hommes et Dieu même étaient ligués contre lui. Mais pareil à Ajax, il montra le poing au ciel, et s'il ne dit point comme lui : « J'échapperai, malgré les Dieux, » c'est qu'il connaissait mieux son *Contrat social* que son *Odyssée*.

Comme l'avait prévu Gilbert, un moment arriva où il comprit l'insuffisance de ses forces et la détresse de sa position. Ce fut un moment terrible que celui de cette lutte de l'orgueil contre l'impuissance; un moment l'énergie de Gilbert se trouva doublée de toute la force de son désespoir. Par un dernier élan, il se rapprocha des voitures qu'il avait perdues de vue, et les revit à travers un nuage de poussière auquel le sang dont ses yeux étaient injectés donnait une couleur fantastique; leur roulement retentissait dans ses oreilles, mêlé au tintement de ses artères. La bouche ouverte, le regard fixe, les cheveux collés au front par la sueur, il semblait un automate habile faisant à peu près les mouvements de

l'homme, mais avec plus de raideur et de persévérance. Depuis la veille, il avait fait vingt ou vingt-deux lieues ; enfin, le moment arriva où ses jambes brisées refusèrent de le porter plus longtemps ; ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus ; il lui semblait que la terre était mobile et tournait sur elle-même ; il voulut crier, et ne retrouva point sa voix ; il voulut se retenir sentant qu'il allait tomber, et battit l'air de ses bras comme un insensé.

Enfin la voix se fit jour dans son gosier par des cris de rage, et se tournant vers Paris, ou plutôt dans la direction où il croyait que Paris devait être, il hurla contre les vainqueurs de son courage et de ses forces, une série d'imprécations terribles. Puis saisissant ses cheveux à pleines mains, il fit un ou deux tours sur lui-même, il tomba sur la grand'route, avec la conscience et par conséquent la consolation d'avoir, pareil à un héros de l'antiquité, lutté jusqu'au dernier moment.

Il tomba en s'affaissant sur lui-même, les yeux encore menaçants, les poings encore crispés.

Puis ses yeux se fermèrent, ses muscles se détendirent. Il était évanoui.

— Gare donc ! gare, enragé ! lui cria au moment où il venait de tomber une voix enrouée, accompagnée des claquements d'un fouet.

Gilbert n'entendit pas.

— Mais gare donc ! ou je t'écrase, morbleu !

Et un vigoureux coup de fouet allongé en manière de stimulant accompagna ce cri.

Gilbert fut saisi et mordu à la ceinture par la pliante lanière du fouet.

Mais il ne sentait plus rien, et il demeura sous les pieds des chevaux qui arrivaient par une route secondaire qui rejoignait la route principale entre Thiéblemont et Vauclèré, et que dans sa folie il n'avait ni vus ni entendus.

Un cri terrible sortit de la voiture, que les chevaux emportaient, comme l'ouragan fait d'une plume.

— Le postillon fit un effort surhumain; mais, malgré cet effort, il ne put retenir le premier cheval, placé en arbalète, lequel bondit par dessus Gilbert. Mais il parvint à arrêter les deux autres, plus sous sa main que le premier. Une femme sortit à moitié de la chaise.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle avec angoisse, il est donc écrasé le malheureux enfant ?

— Ma foi ! madame, dit le postillon en essayant de démêler quelque chose à travers la poussière que soulevaient les jambes de ses chevaux, ma foi, ça m'en a bien l'air.

— Pauvre fou ! pauvre enfant ! Pas un pas de plus. Arrêtez ! arrêtez !

Et la voyageuse, ouvrant la portière, se précipita hors de la voiture.

Le postillon était déjà en bas de son cheval, occupé à tirer d'entre les roues le corps de Gilbert, qu'il croyait sanglant et mort.

La voyageuse aidait le postillon de toutes ses forces.

— Voilà une chance, s'écria celui-ci, pas une écorchure, pas un coup de pied.

— Mais il est évanoui, cependant.

— De peur, sans doute. Rangeons-le sur le

fossé, et puisque madame est pressée, continuons notre route.

— Impossible; je ne puis abandonner cet enfant dans un pareil état.

— Bah ! il n'a rien. Il reviendra tout seul.

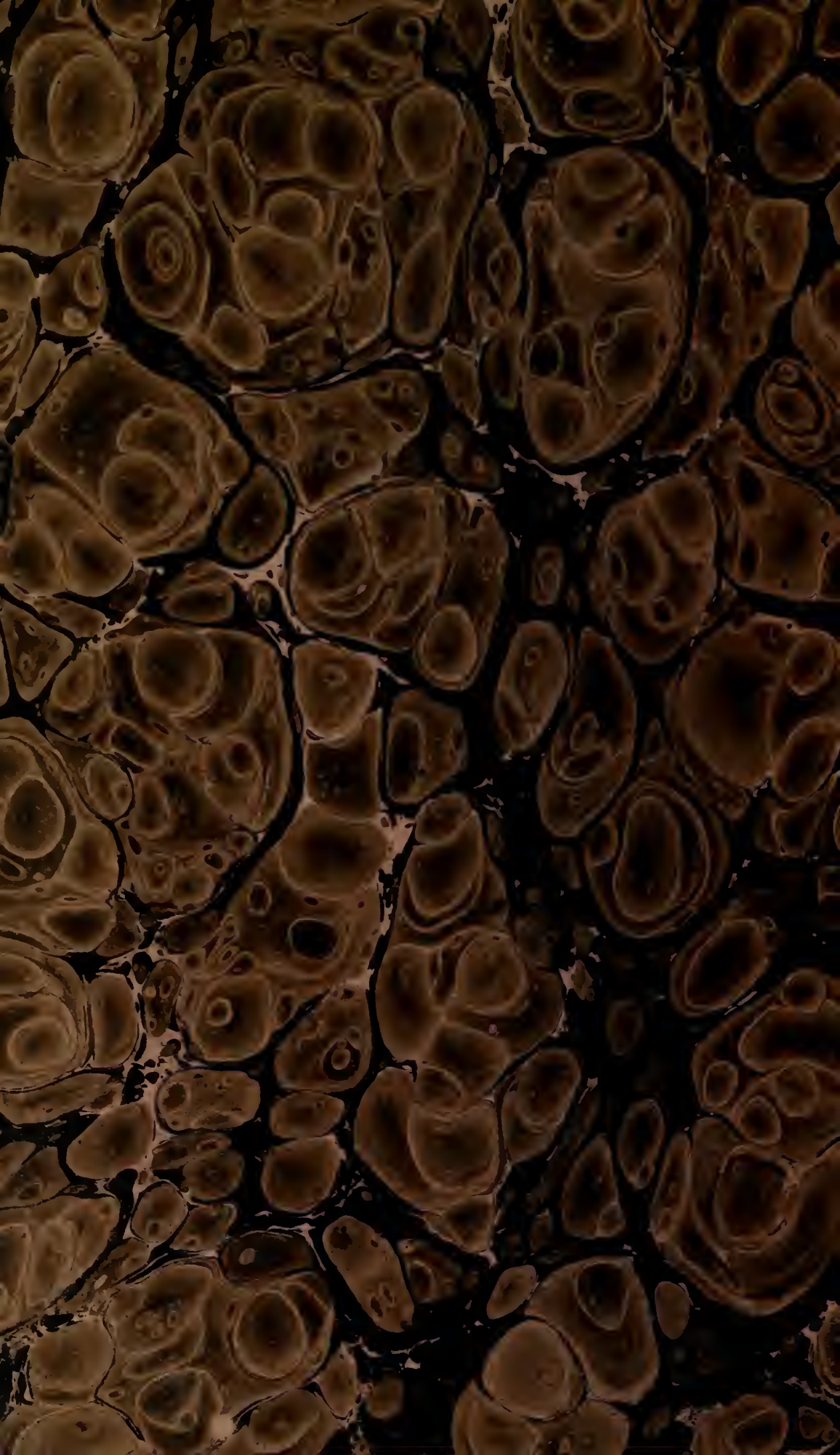
— Non, non. Si jeune, pauvre petit. C'est quelque échappé de collége qui aura voulu entreprendre un voyage au-dessus de ses forces. Voyez comme il est pâle ; il mourrait. Non, non, je ne l'abandonnerai pas. Mettez-le dans la berline, sur la banquette de devant.

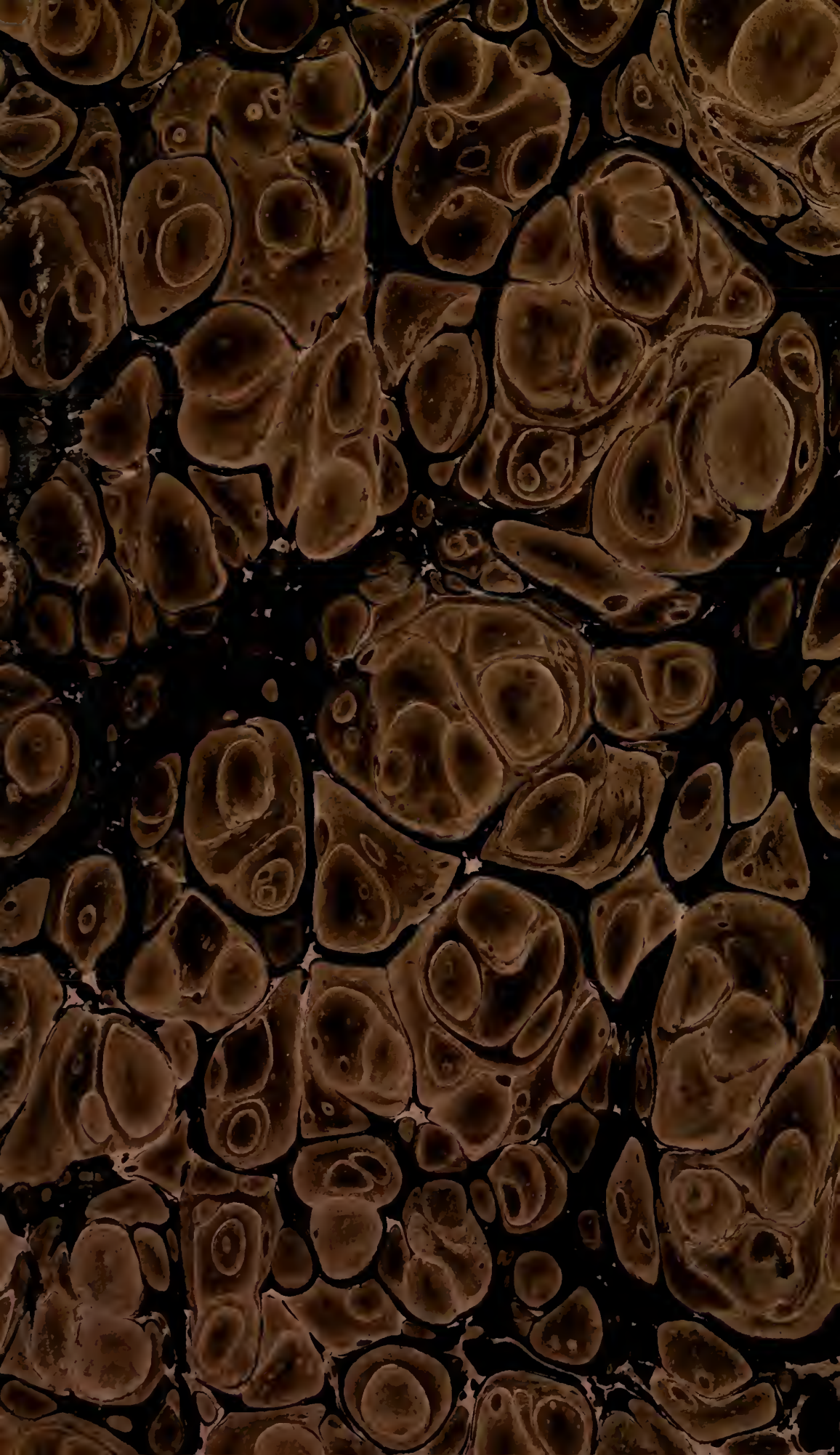
Le postillon obéit. La dame était déjà remontée en voiture. Gilbert fut déposé transversalement sur un bon coussin, la tête appuyée aux parois rembourées du carrosse.

— En route, maintenant, continua la jeune dame, c'est dix minutes perdues, une pistole pour ces dix minutes.

Le postillon fit claquer son fouet au-dessus de sa tête, et les chevaux, qui connaissaient ce signal menaçant, repartirent au grand galop.

FIN DU TOME DEUXIÈME.





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 106513416